PORTRAITS
DE ROME
A DIFFÉRENS AGES.

Seconde Partie.

(1600 — 1830.)

Comparer, c'est comprendre. Choisissez un objet quelconque, observez comment il a été envisagé par différens hommes, à différentes époques, et toute une portion de l'histoire de l'esprit humain aura passé devant vous. C'est ainsi que nous avons fait; nous nous sommes établis dans Rome, et, postés au Capitole, nous avons vu dix siècles défiler à nos pieds. Chacun d'eux a salué à sa manière cette ville dont le sort est d'occuper le monde. Les uns l'ont pleurée, les autres l'ont maudite : nous avons entendu les regrets de Rutilius et de Dubellay, les lamentations de saint Grégoire et de Pétrarque, les invectives d'Hildebert et de Luther, les railleries de Rabelais et de l'Arioste. Le nom de Rome a retenti dans les sagas, les légendes, les fabliaux, tour à tour merveilleux, ridicule et

détesté. Montaigne et le Tasse se sont rencontrés dans cette ville, où l'un trouva la vie si douce, l'autre si amère. De plus, nous avons traversé tous les grands faits de l'histoire, depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'au commencement du XVIIe siècle. Nous avons vu la fin du paganisme et les illusions de son agonie; l'établissement des barbares et leur superstitieux respect pour cette ombre de la puissance romaine qu'ils venaient effacer; toute l'Europe gravitant vers son centre sacré; la réforme préparée longtemps à l'avance par la littérature satirique du moyen-âge; la renaissance des lettres classiques, cette autre réforme de l'esprit humain, préparée aussi durant les siècles d'ignorance par une tradition de sympathie et de respect pour l'antiquité, qui ne s'est jamais entièrement interrompue; nous avons vu toutes ces choses sans sortir de l'enceinte du Pomerium romain. Continuons notre revue rapide des hôtes illustres ou bizarres qu'a reçus cette enceinte; faisons pour les deux derniers siècles et pour le siècle où nous vivons ce que nous avons fait pour ceux qui ont précédé le XVIIe; cherchons, dans les impressions personnelles des visiteurs successifs de Rome, l'histoire de leur ame, le caractère de leur action, le génie de leur temps.

En France, le XVIIe siècle se divise en deux époques bien distinctes, dont le caractère offre des différences tranchées. La seconde époque commence vers la majorité de Louis XIV; la première comprend le règne de Louis XIII et la régence. Cette première moitié du XVIIe siècle, en France, a plus d'un rapport avec le XVIe, dont elle continue en partie le mouvement; elle s'en rapproche, entre autres choses, par une occupation et une pratique constante de la langue et de la littérature italienne. L'invasion ultramontaine avait été complète dans ce XVIe siècle, où François Ier et les Médicis transplantèrent l'Italie en France. Elle continua, mais moins heureusement, au commencement du XVIIe siècle. La décadence commençait alors, en Italie, dans les lettres et dans les arts. Marini et Pierre de Cortone remplaçaient l'Arioste et Raphaël. Ce fut la littérature académique et arcadienne des sonnets et des concetti qui fit fureur en France jusqu'à Boileau. La plupart des fondateurs de l'Académie française étaient beaucoup plus versés dans les littératures espagnole et italienne que dans les lettres grecques et lati-

nes. L'*Adone* de Marini fut publié en France sous la protection d'une préface de Chapelain..... Toute cette première moitié du XVIIe siècle est donc dominée par les influences italiennes; aussi les hommes éminens de cette époque voyagent-ils la plupart en Italie comme les hommes du XVIe siècle. Voiture et Balzac, les deux soleils de cette aurore du grand siècle, Voiture et Balzac allèrent en Italie; Scarron visita Rome, ainsi que l'avait fait Rabelais. Au contraire, pas un des hommes célèbres de l'époque de Louis XIV ne mit le pied en Italie et ne vit Rome. En général, cette époque est sédentaire; sa littérature, profondément nationale, entre peu en contact avec les littératures étrangères; de là un champ d'idées comparativement rétrécies peut-être, mais aussi une forme parfaitement déterminée, une langue parfaitement française, pas une trace d'accent étranger. Les grands hommes de ce temps ne sortaient guère du pays. Racine et Boileau n'eurent probablement jamais l'idée d'aller visiter cette Rome dont la littérature était l'objet des prédilections de leur goût. Ils la trouvaient telle qu'ils la voulaient peindre dans Tacite et dans Horace, et peut-être au bord du Tibre ne l'auraient-ils pas reconnue. Pendant tout le règne de Louis XIV, nous n'aurons sur Rome que les petits vers de M. de Coulanges, chansonnant saint Pierre et le Colysée.

Dans l'époque antérieure, Balzac est le seul qui nous fournisse quelques passages remarquables sur Rome. Voiture a trouvé le sujet trop sérieux pour sa frivole correspondance. Balzac, qu'on lui associe à tort, était un esprit d'une portée bien supérieure; Balzac, qui a laissé sur la langue française une empreinte qu'elle porte encore, était sans doute trop amoureux du balancement des périodes et de la symétrie des pensées; il se laissait trop entraîner à la rhétorique et au bel esprit. Mais Balzac était capable de former des réflexions élevées et de trouver d'énergiques paroles pour les rendre. Chez lui, parfois, le sophiste devient penseur et le rhéteur éloquent. On le retrouve tout entier, avec les défauts et les qualités de son talent, dans ce qu'il a écrit sur Rome.

Commençons par les défauts.

« Au mois où nous sommes (juillet), je cherche tous les remèdes imaginables contre la violence de la chaleur. J'ai un éventail qui lasse la main de mes valets, et fait un vent en ma chambre qui fe-

rait un naufrage en pleine mer; je ne dîne point que je ne noircisse de la neige dans du vin de Naples..... c'est affaire au vulgaire de sentir les fleurs; j'ai trouvé le moyen de les manger et de les boire, et le printemps est toute l'année chez moi en eaux et en conserves. »

Il y a autant de recherche dans les idées que Balzac exprime et dans les images qu'il emploie, qu'il y en a dans les habitudes qu'il décrit. Il y a du sybaritisme dans ce style comme dans cette vie; c'est un tapis de feuilles de roses, et pas une feuille de rose n'a un pli.

Mais celui qui a écrit les lignes suivantes n'était pas insensible à la majesté des souvenirs et des débris romains..... « A Rome vous marcherez sur des pierres qui ont été les dieux de César et de Pompée : vous considérerez la ruine de ces grands ouvrages dont la vieillesse est encore belle, et vous vous promènerez tous les jours parmi les histoires et les fables..... Il n'y a que Rome où la vie soit agréable, où le corps trouve ses plaisirs, et l'esprit les siens, où l'on est à la source des belles choses. Rome est cause que vous n'êtes plus barbares, elle vous a appris la civilité et la religion..... Il est certain que je ne monte jamais au Palatin ni au Capitole que je n'y change d'esprit, et qu'il ne me vienne d'autres pensées que les miennes ordinaires. Cet air m'inspire quelque chose de grand et de généreux que je n'avais point auparavant; si je rêve deux heures au bord du Tibre, je suis aussi savant que si j'avais étudié huit jours. »

Voilà qui est grave, senti. La sincérité de l'impression se fait jour à travers un reste de pompe et de symétrie factice, dont Balzac ne peut jamais entièrement dépouiller l'habitude.

Ce siècle était peu descriptif (1). Nous sommes aujourd'hui arrivés à l'extrémité opposée : ce n'est que vers la fin du XVIIIe siècle qu'on a commencé à décrire, et encore J.-J. Rousseau, qui a fondé le genre dans quelques admirables pages de *l'Héloïse* et des *Confessions*, a passé plusieurs mois à Venise, et n'a pas décrit cette ville, dont l'aspect extraordinaire appelle et défie si puissamment la description.

(1) On en peut dire autant du seizième : Benvenuto alla plusieurs fois à Rome ; il ne donne pas sur cette ville un mot de description.

Ce qui est peut-être encore plus singulier, c'est de voir le Poussin passer quarante ans à Rome, occupé sans cesse à contempler cette physionomie des ruines et de la campagne romaine, dont l'imitation a donné à ses paysages leur grand caractère historique, et dans sa correspondance ne pas faire une seule allusion à ce que son pinceau se plaisait tant à reproduire. Le peintre seul a compris et rendu Rome, l'homme n'en parle point et ne semble pas y penser; il écrit affaires, il exprime quelques idées remarquables sur la théorie de son art, mais pas une phrase sur l'aspect de Rome. J'aime cette simplicité, cette retenue naturelle d'un grand artiste, qui ne fait point l'écrivain, qui ne veut être qu'artiste, et ne parle de ce qu'il voit que dans sa langue, comme si le langage vulgaire des hommes était une profanation, comme s'il ne consentait à traduire ses impressions que par les merveilles de son art, et dédaignait d'écrire autre chose sur Rome qu'un paysage sublime. Les détails intimes, prosaïques même, qu'il livre au papier, m'émeuvent d'autant plus. Comme j'aime à lire dans le journal d'Albert Durer des détails sur les hôtes qui l'hébergent, et qu'il paie ordinairement par un portrait, plutôt que des descriptions pompeuses des paysages et des cathédrales du Rhin! Poussin me toucherait moins s'il entretenait ses amis des horizons romains, qu'en écrivant à M. de Chanteloup cette triste lettre, dans son vieil âge, veuf et délaissé: « Après avoir, pendant neuf mois, gardé dans son lit ma pauvre femme, malade d'une toux et d'une fièvre d'éthisie, qui l'ont consumée jusqu'aux os, je viens de la perdre. Quand j'avais le plus besoin de son secours, sa mort me laisse seul, chargé d'ennui, paralytique, plein d'infirmités de toutes sortes, étranger et sans amis, car dans cette ville il ne s'en trouve point... Me voyant dans un semblable état, lequel ne peut durer long-temps, j'ai voulu me disposer au départ : j'ai fait pour cet effet un peu de testament, par lequel je laisse plus de dix mille écus de ce pays à mes pauvres parens qui habitent aux Andelys. Ce sont gens grossiers et ignorans qui, ayant, après ma mort, à recevoir cette somme, auront grand besoin du secours et de l'aide d'une personne charitable..... Je m'assure, d'après l'expérience de votre bonté, que vous ferez volontiers pour eux ce que vous avez fait pour votre pauvre Poussin pendant l'espace de vingt-cinq ans..... » En lisant ces paroles

attendrissantes, on pense malgré soi au Tasse, mort à Rome encore plus malheureux. Au milieu de ces soins touchans du grand homme pour ses pauvres parens des Andelys, qu'il y a d'amertume dans cette ligne, la seule qu'il ait jamais écrite sur Rome!..... « Étranger et sans amis, car dans cette ville il ne s'en trouve point..... »

Il est fâcheux, pour la gloire du burlesque, que Scarron n'ait pas écrit son voyage à Rome. Le burlesque tire les effets qu'il produit de l'opposition qu'il fait ressortir entre la grandeur du fond et la trivialité de la forme. Nul sujet ne se prêtait mieux que Rome à un pareil contraste. On ne pouvait bouffonner sur un thême plus sublime. Mais en 1654, quand Scarron fit le voyage, il n'était pas encore en possession du burlesque qu'il rapporta d'Italie; si plus tard il a donné un souvenir aux ruines des temples romains et du Colysée, c'est dans le fameux sonnet :

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Colysée où souvent ces peuples inhumains
De s'entr'assassiner se donnaient tablature,
Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis :
Il n'est point de ciment que le temps ne *dissoude*.
Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit troué par le coude?

Le seul représentant du siècle classique, dans la ville classique par excellence, fut, je l'ai dit, le sémillant et plat chansonnier à qui les belles *villa* de Rome inspiraient le madrigal suivant :

Plus je vous vois, plus je vous considère,
Et plus, touché de vos charmes divers,
Je soutiens que vos gazons verts,
Sont préparés par le fils de Cythère,
Pour l'ornement de ce vaste univers.

Et qui trouvait, en présence des monumens romains, ces beaux couplets :

Quoi! je revois ce fameux Colysée,
Au bout de trente années;
Je revois le Panthéon
Et le palais de Néron,
Le temple de Faustine et d'Antonin,
Et le mont Capitolin.
Je revois Marc-Aurèle
Et les chevaux de Praxitèle.

Quand aura-t-il tout vu!..... C'est lui dont Mme de Sévigné disait :

« Coulanges m'a écrit une fort grande et fort jolie lettre... Il m'a envoyé des couplets que j'honore, car il y nomme tous les beaux endroits de Rome, que j'honore aussi. »

On pardonne aux insignifians madrigaux de M. de Coulanges à cause de quelques lignes de Mme de Sévigné sur Rome, dont ils ont été l'occasion. « Je fis réflexion à cette vie de Rome, si bien mêlée de profane et de santissimo... Je songeai à cette boule où vous étiez grimpé avec vos jambes de vingt ans (la boule qui surmonte la coupole de St.-Pierre)... et combien je me promènerais de jours et d'années dans le plein-pied de nos allées, sans me trouver jamais dans cette boule. » Il y a un regret légèrement mélancolique dans la gaieté de ces derniers mots. Mme de Sévigné, que transportaient si fort les vieux Romains de Corneille, devait souhaiter quelquefois pour elle-même ce qu'elle appelle, dans le style galant de l'époque, « la plus agréable aventure qui puisse arriver, » le bonheur de visiter « cette belle maîtresse du monde, qu'on a toujours envie de revoir. » Un peu plus loin elle dit : « Ah! que j'aimerais à faire un voyage à Rome! » Puis elle ajoute : « Mais ce serait avec le visage et l'air que j'avais il y a bien des années, et non avec celui que j'ai maintenant. Il ne faut point remuer ses os, surtout les femmes, à moins d'être ambassadrice. »

Conclusion charmante, bien d'une femme, et bien d'elle.

Au XVIIe siècle, je ne trouve hors de France que Milton, dont la présence à Rome puisse offrir quelque intérêt. Malheureusement, il n'a consigné nulle part en détail les impressions reçues dans ce voyage. Il ne dut être perdu pour lui d'aucune manière. Milton, avant de partir, avait passé cinq ans à relire tous les auteurs de

l'antiquité; le puritanisme qu'il apportait à Rome dut s'y raidir encore plus dans son ame, en présence de l'idolâtrie papiste et des abominations de Babylone. *Le Paradis des Fous,* grotesque épisode du *Paradis perdu*, semble, en quelques endroits, un rancuneux souvenir des superstitions romaines. Mais tout puritain qu'était déjà Milton, il était jeune et beau, dans ce voyage d'Italie, où de charmantes inconnues le regardaient dormir, et improvisaient des vers sur ses yeux fermés par le sommeil. Et lui, il ne nous a guère laissé de son séjour à Rome d'autre trace que des vers galans, écrits en latin, il est vrai, par respect pour lui-même et pour le lieu, et adressés à une cantatrice nommée Léonora: *Ad Leonoram Romæ canentem.* Il faut y joindre une belle ode à un poète romain malade, où Milton parle du Palatin, demeure du paisible Evandre, de Numa, goûtant, dans l'horreur de son bois sacré, la béatitude du sommeil éternel, et toujours penché sur l'onde, où il contemple son Égérie... avec un sentiment mythologique et dans un langage qu'un ancien Romain n'aurait pas désavoués.

En 1701, dans la première année du XVIIIe siècle, un poète anglais bien différent de Milton était à Rome.

Dans son voyage en Italie, Addison n'est presque occupé qu'à retrouver dans les monumens l'explication et pour ainsi dire la traduction des passages des écrivains anciens qui s'y rapportent. Rome, en particulier, est pour lui un commentaire perpétuel de la littérature latine, et rien de plus. Sous ce rapport, il est le type et le père de tous les touristes *scholars* jusqu'à Eustace... Dans son épître sur l'Italie, la même prédominance de cet objet de ses prédilections se retrouve sans doute, mais à côté de l'antiquaire se montre ici le politique, le partisan de la révolution de 1688, celui qui devait célébrer Marlborough comme il avait célébré Guillaume, celui qui, douze ans plus tard, devait donner ce *Caton* qu'il composait pendant son voyage d'Italie, et auquel le parti wigh réservait un succès d'enthousiasme et de circonstance. Dans l'épître sur l'Italie, Addison n'est plus seulement le *scholar* à qui tous les lieux qu'il voit plaisent, parce que les auteurs anciens les ont illustrés; il est pour nous le patriote un peu adulateur qui trouve moyen de parler de la Boyne à propos du Tibre. Il est pour lui-même le citoyen d'un état libre dans un pays esclave; il plaint avec orgueil

les habitans d'une contrée qui ne profite pas de ses richesses. Il s'écrie : « O liberté! déesse brillante... la pauvreté te sourit, et tu égaies la face lugubre de la nature. Tu donnes la beauté au soleil et le plaisir au jour. C'est toi, déesse, qu'adore l'île de Bretagne. Combien de fois, pour toi, elle a épuisé ses trésors, combien de fois elle t'a cherché sur les champs de bataille, et n'a pas cru payer trop chèrement ta présence au prix de son sang!

Ce noble orgueil de la liberté en présence de la servitude, ce culte du pays en présence de l'étranger, enfin, l'Anglais à Rome, fier de n'être pas Romain, tout cela a produit, depuis Addison, des redites sans fin, et des exagérations révoltantes; mais alors, dans le moment qui suivait la victoire, et où l'exaltation patriotique remplissait les ames, cette exaltation avait quelque chose de naturellement fier et de véritablement imposant; et quand le poète, s'animant toujours davantage à la pensée de la Hollande défendue et de Louis XIV vaincu, dit en beaux vers : « Que d'autres charment la vue par de majestueux monumens, qu'ils se réjouissent dans l'orgueilleuse hauteur de leurs dômes, qu'ils étalent des touches plus délicates sur la toile ou fassent vivre le marbre.... le soin de l'Angleterre, c'est de veiller sur le sort de l'Europe, de maintenir l'équilibre entre les puissances qui se combattent, de menacer de ses armes l'orgueil des rois présomptueux, et de secourir les alliés qui l'implorent; » on éprouve je ne sais quelle joie involontaire en voyant un de ces Bretons, que Rome ne comptait pas dans son univers, lui renvoyer en face les paroles superbes que son poète jetait aux nations :

> Excudant alii spirantia mollius æra,
> Tu regere imperio populos.

Le sage Addison s'élève pour un moment à un rôle sublime; il parle en vengeur du monde.

L'aimable et mélancolique Thomas Gray vint à Rome vers le milieu du siècle, en compagnie du sec et hautain Horace Walpole. Gray n'a que les impressions du voyageur classique, mais chez lui elles tournent plus en poésie qu'en érudition; cependant Gray n'était pas moins érudit qu'Addison, peut-être davantage; son biographe nous apprend qu'il avait fait un catalogue de tous les pas-

sages des auteurs anciens qui se rapportent aux différens usages de la vie. Mais il l'a sagement gardé pour lui, et ne l'a point publié, comme Addison l'a fait pour son voyage, qui n'est, à bien prendre, qu'une assez pédantesque et assez faible compilation. Au lieu de cela, Gray nous a donné une ode latine delicieuse, écrite à Tivoli, et qui est tout horatienne pour le mètre et pour la grace. Dans la candeur presque enfantine de son ame, Gray, en arrivant à Rome, est, on le sent d'abord, disposé à tout admirer, presque avant d'avoir rien vu. « L'entrée de Rome, dit-il, est prodigieusesement frappante; la porte est magnifique et dessinée par Michel-Ange. En face, on découvre à la fois deux églises d'une belle architecture..... » L'entrée de Rome par la porte du peuple a peu de caractère; les deux églises n'ont rien de frappant. Quand Gray ajoute que cette première vue a dépassé tout ce que son imagination attendait; quand il dit que Saint-Pierre, au premier aspect, l'a rempli d'une inexprimable admiration, on peut croire qu'il s'exagère un peu ses impressions présentes, et anticipe sur ses impressions futures. Le premier coup d'œil de Rome, en général, et de Saint-Pierre en particulier, ne produit point l'effet qu'on en attendait; mais l'impression qu'on reçoit augmente toujours, à mesure qu'on les contemple et les étudie davantage. C'est un fait reconnu de tous les voyageurs, et qu'exprime très bien pour sa part le président Misson. Misson fit le voyage de Rome en 1688, à la fin du XVIIe siècle; mais par la tournure indépendante et souvent ironique de sa pensée, il appartient réellement au XVIIIe. Il était de ces esprits forts de la génération de Bayle, qui devançaient ceux de la génération de Montesquieu et de Voltaire. Il suffit, pour n'en pas douter, de l'entendre parler « de ces fatras d'os et de haillons sacrés qu'on appelle reliques... »

Avant lui on n'avait guère fait, et après lui on n'a encore fait long-temps, en Italie, que des voyages d'érudition. Le président Misson est le seul, entre Montaigne et Duclos, qui ait pris intérêt aux mœurs, aux détails de la vie sociale; c'était en toutes choses un esprit libre et original. Voici comment il réfute d'avance Gray, en rendant un compte bien plus exact de l'admiration graduelle et progressive que Rome inspire à ceux qui l'admirent véritablement.

« Du premier abord, à regarder Rome en général, on n'y trouve

point de beauté surprenante; mais plus on y séjourne, plus on y découvre de choses qui méritent d'être considérées. Saint-Pierre passe pour le plus vaste et le plus superbe temple du monde : pour le bien juger, il y faut aller souvent; il faut monter sur les voûtes et se promener partout, jusque dans la boule qui est sur le dôme. Il faut voir aussi l'église souterraine : d'abord on ne trouve rien qui paraisse fort étonnant; la symétrie et les proportions bien observées de l'architecture ont si bien mis chaque chose en son lieu, que cet arrangement laisse l'esprit dans sa tranquillité; mais plus on considère ce vaste bâtiment, plus on se trouve engagé dans la nécessité de l'admirer. »

La franchise du président Misson, qui ne comprenait rien à la peinture de Michel-Ange et de Raphaël, a devancé celle d'un de nos contemporains, M. Simon, qui se trouvait absolument dans le même cas que le président. Les blasphèmes de M. Simon ont paru une grande nouveauté; ceux qui se les rappellent les retrouveront presque avec les mêmes expressions dans le passage suivant, écrit en 1688.

« Se peut-il voir plus de bizarrerie et une ordonnance plus fantasque que celle du Jugement de Michel-Ange? On y voit des anges sans ailes; on y voit le batelier Caron qui passe des ames dans sa barque; on y voit des ressuscités de tout âge, et tout musclés comme des Hercules; des nudités en profusion, et des corps exposés avec indécence (1). » On a beau être étrange, on n'est pas sûr d'être original; il n'est paradoxe si audacieux qui ne coure le risque d'être une redite.

Duclos a écrit un voyage en Italie plein de ce bon sens ferme et fin qui est chez lui si remarquable. On ne peut craindre de sa part aucune sorte d'engouement. Lui aussi fait justice de l'admiration banale des voyageurs ordinaires pour l'entrée de Rome par la porte du peuple. Duclos est peu touché des arts; ce qu'il dit de plus admiratif est cette phrase sur Saint-Pierre : « A l'égard de Saint-Pierre, le premier sentiment que la place, la colonnade, l'obelisque, les deux gerbes d'eau et le temple excitent dans l'ame est celui de l'admiration, que l'examen ne détruit point. » Il ajoute : « Il n'y a

(1) Voyez plus loin le voyage de Simon en Italie.

rien encore, dans quelque état que ce soit, à opposer aux magnifiques fontaines qu'on voit à Rome dans les places et les carrefours, ni à l'abondance des eaux, qui ne cessent jamais de couler; magnificence d'autant plus louable que l'utilité publique y est jointe. » Duclos a raison sans doute; mais on voit que, pour admirer le beau, cet esprit positif a besoin de le trouver utile.

On ne peut pas dire que Duclos soit tout-à-fait insensible à l'impression des ruines : « Les débris des monumens, dit-il, qui, dans cet état de destruction, sont encore les témoins de la grandeur romaine, jettent l'ame dans une sorte de mélancolie qui n'est pas la tristesse, font naître des réflexions sur le sort des empires. »

Si Duclos s'arrêtait là, il n'y aurait rien à remarquer; mais voici que le siècle épicurien prend la parole par la bouche du philosophe, que commençait à gagner l'émotion sérieuse des ruines. Le philosophe tourne court, et ajoute, à propos de ces ruines, « *qui inspirent une sorte de mélancolie qui n'est pas la tristesse, et font naître des réflexions sur le sort des empires*, qu'elles ramènent l'homme à lui-même, et l'avertissent de jouir. » Il faut avouer que les ruines parlaient un singulier langage aux hommes du XVIIIe siècle.

Le XVIIIe siècle était en général peu propre à goûter Rome; à ce siècle, ennemi du passé, l'antiquité imposait peu, et le christianisme ne disait rien (1). Aussi quand il voulait faire de l'enthousiasme sur Rome, cet enthousiasme était forcé. Le pauvre Dupaty, qui, malgré son pathos, était un homme d'esprit, a payé pour tous. On s'est mieux souvenu de ses déclamations que de celles d'une foule de ses contemporains, parce qu'elles étaient plus brillantes sans être plus absurdes; et on peut dire que quelques qualités réelles lui ont valu une célébrité de ridicule. Mais pour être juste, il ne faudrait pas s'en tenir à Dupaty. Des hommes de talent

(1) Aussi presque personne ne se tourne de ce côté; on peut juger d'un temps par les voyages qu'on fait le plus volontiers dans ce temps. Au XVIe siècle tout le monde allait en Italie; presque tout les grands hommes du XVIIIe siècle vont en Angleterre, peu ont vu l'Italie. Montesquieu est en cela comme en plusieurs autres choses, une exception dans son époque. L'esprit posé et réfléchi de Montesquieu avait goûté Rome, ville de méditation et de recueillement. On sait qu'il disait que c'est à Rome qu'il choisirait de vivre.

et de goût pourraient même offrir l'exemple de singulières distractions dans l'appréciation des monumens romains.

Que le rival un peu prosaïque de Parny, Bertin, aille

.....Respirer la poussière humide
Des cascades de Tivoli;

à la bonne heure; là il est dans un monde fait pour son imagination, monde qu'il peut sentir et chanter; mais que vient faire l'érotique chevalier dans le Panthéon? Ici il est dépaysé, perdu, il n'a rien à dire, mais il veut dire quelque chose; alors il gonfle sa voix et salue

..... Ce beau Panthéon,
Où semble errer encor l'ombre d'un peuple libre.

Le souvenir du peuple libre ne pouvait manquer d'être évoqué à Rome, quand ce n'eût été que par égard pour le Tibre et la rime; mais où ce souvenir pouvait-il être plus déplacé qu'au Panthéon? Le Panthéon est loin de rappeler des idées républicaines; construit par Agrippa en l'honneur d'Auguste, celui-ci, par modestie prudente, en refuse la dédicace. Ce beau monument ne retrace donc à la mémoire que l'hommage servile d'une adulation trop humble pour être acceptée. Certes, je ne sais où l'on pourrait, à Rome, rencontrer l'ombre du peuple libre, car les ruines sont presque toutes du temps des empereurs;... peut-être au forum, mais certainement pas plus sous le dôme du Panthéon, que parmi les décombres du palais de Néron, ou des Thermes de Caracalla.

Le XVIIIe siècle n'a été nulle part, en Europe, le siècle de l'art; en ceci comme en plusieurs autres choses, son devancier en réforme, le XVIe siècle, lui fut bien supérieur. Goëthe est peut-être le seul grand écrivain de cette époque, à laquelle la première moitié de sa vie appartient, qui ait eu un vif sentiment de l'art antique et de l'art moderne. Goëthe, à cet égard, est sous l'impression immédiate de Winkelmann. Winkelmann, qui s'est trompé mille fois dans le détail, a eu l'immense mérite de relever l'autel du beau, dans un siècle qui vit tomber tant d'autels. Cet Allemand, transplanté en Italie, fit d'incroyables efforts pour devenir Italien à force d'imagination, Grec à force de science, sans y réussir jamais complètement; il

parvint à réfléchir, dans les brumes de son imagination septentrionale, quelques beaux rayons du soleil du midi. Ce fut surtout à Rome, parmi les merveilles du Vatican et de la galerie du cardinal Albani, que se forma en lui cette religion de l'idéal antique dont il fut le prêtre enthousiaste... Voilà donc enfin, à Rome, un homme qui sent le beau, qui aime l'art. Jusqu'ici les monumens antiques avaient excité l'érudition; désormais ils inspireront l'éloquence; désormais aussi vont abonder sur ce sujet les déclamations cruelles et les froids dithyrambes. Une nouvelle source de sublime produit toujours un nouveau torrent de ridicule.

Disciple de Winkelmann, Goëthe voyait dans Rome le sanctuaire du beau, le musée de l'art ancien et de l'art moderne; c'est par ce côté qu'elle l'attirait puissamment. Goëthe, élevé par un père amateur et *dillettante*, Goëthe, organisé pour les arts qu'il connaissait, et jusqu'à un certain degré pratiquait depuis son enfance; après avoir exprimé, par entraînement et par contagion, la mélancolie germanique dans *Werther* et *Faust*, le moyen-âge germanique dans *Goëtz de Berlichingen*, la sentimentalité allemande dans *Stella*, se tournait depuis quelque temps, par goût et par système, vers l'adoration de la forme et du style antiques, qu'il essayait de reproduire dans *Iphigénie* et *Torquato*.

Telle était la disposition de son ame, et la phase de son génie, quand il vint à Rome en 1786. C'était pour lui plus qu'un simple voyage, c'était un grand évènement, une grande crise dans sa vie intérieure. C'était une transformation morale et poétique qu'il voulait accomplir en lui; il allait à Rome, chercher l'initiation aux mystères de l'art, et demander le baptême de l'antiquité.

Dans deux genres différens, ses lettres et ses poésies expriment, avec une vivacité pareille, son bonheur de se sentir à Rome et d'y vivre. « Enfin, écrit-il à un ami, je suis donc dans cette capitale du monde.... à peine osais-je me dire à moi-même où j'allais; en chemin je craignais encore, et ce n'est que sous la porte du peuple que j'ai été bien sûr de tenir Rome.... J'ai franchi comme au vol la route du Tyrol.... Je ne me suis arrêté que trois heures à Florence... Maintenant que je suis ici, je suis calmé, et calmé, je crois, pour la vie; tous les rêves de ma jeunesse sont maintenant des réalités vivantes; je vois les originaux des premières gravures que

je me souviens d'avoir contemplées, enfant, dans une antichambre où mon père les avait suspendues. Tout ce que je connaissais depuis long-temps par les tableaux, les dessins, les gravures, les reliefs, le plâtre ou le liége; tout cela est là, rassemblé devant moi; partout où je vais, je trouve une connaissance dans un monde inconnu: tout est comme je me le figurais, et tout est nouveau. »

Le sentiment pris ici, pour ainsi dire, sur le fait, dans toute sa naïveté individuelle, ce sentiment est le même qui, exalté par la poésie, lui dictera les beaux vers de sa septième élégie. « Oh! que je me sens bien à Rome! Je pense au temps où, dans le nord, un jour grisâtre m'enveloppait; le ciel s'abaissait lourd et sombre sur mon front; je languissais au sein d'un monde sans forme et sans couleur; je m'abîmais dans l'éternelle contemplation de moi-même; je me fatiguais à sonder les routes sombres de mon esprit sans repos. Maintenant, autour de mon front rayonne l'auréole d'un éther serein. Apollon le dieu évoque les formes et les couleurs; la nuit étoilée resplendit, elle résonne de chants d'amour; la lune brille ici plus claire que le jour du nord. O quelle félicité m'a été accordée, à moi mortel! Est-ce un songe? ô Jupiter! ô père des dieux, ouvres-tu à l'étranger ton palais parfumé d'ambroisie? Je suis ici prosterné, tendant mes mains suppliantes vers tes genoux; accueille-moi, ô Jupiter Hospitalier! Je ne saurais dire comment je suis venu jusqu'ici; Hébé a pris le voyageur par la main, et m'a introduit dans le temple. Lui as-tu ordonné, ô père des dieux! d'y conduire un héros? la belle déesse s'est-elle trompée? Pardonne alors, et laisse-moi profiter de son erreur; la Fortune est aussi ta fille, elle distribue ses dons à la manière des jeunes filles, comme la pousse son caprice; es-tu vraiment Jupiter Hospitalier? Oh! alors ne repousse pas l'étranger qui t'aime, ne le repousse pas de ton Olympe sur la terre; où es-tu r[illegible]? ô poète! Pardonnez, le sommet du Capitole est pour moi un second Olympe; que Jupiter me souffre ici, et qu'Hermès, bien tard, du pied de la pyramide de Cestius (1) me conduise chez les ombres!

Il est impossible de se faire plus complètement païen, d'invoquer plus naturellement Jupiter, Apollon, Hermès; on sent que le poète

(1) Le cimetière des protestans à Rome est au pied de cette pyramide.

est près d'y croire; il fait dévotement sa prière à Jupiter Hospitalier; il se recommande après sa mort à Hermès, conducteur des ames; Goëthe païen par nature et par théorie, Goëthe qui a laissé percer son antipathie pour le christianisme, autant que le lui permettait la prudence de son caractère, Goëthe a senti présentes les divinités qu'il adorait de loin, et il les a saluées religieusement.

Ce n'est pas seulement en vers qu'il se montre dévot à Jupiter; dans ses lettres, il écrit : « Je n'ai pu m'empêcher d'acheter une tête colossale du Jupiter, elle est en face de mon lit, convenablement éclairée, afin que je puisse lui adresser ma prière du matin (*Morgen-andacht*). »

Goëthe a été plus avant dans la même voie, et, comme l'antiquité, a divinisé les sens; Goëthe, devenu à Rome un homme antique, a fait leur apothéose; il est vraiment curieux de l'entendre s'écrier avec une étrange ferveur : « Combien il m'est salutaire, moralement parlant, de vivre au milieu d'un peuple purement sensuel! » Et la pratique suivit fidèlement la théorie, non par entraînement, par faiblesse, par distraction, mais sérieusement, systématiquement, dans un but d'étude et d'art. Il me sera impossible de traduire tout ce qu'il a confié sur sa manière d'étudier l'antique à ses distiques élégiaques, empreints de liberté latine. Mais voici ce que la réserve française peut supporter.

« Je me sens avec joie et ravissement sur le sol classique, le passé et le présent me parlent d'une voix forte et séduisante; ici, je suis le conseil fameux : chaque jour je feuillete les ouvrages des anciens avec un nouveau plaisir; mais, durant les nuits, l'amour me tient occupé d'autre sorte; quoique je ne m'instruise alors qu'à demi, je suis doublement heureux. Et n'est-ce donc point s'instruire que d'étudier les formes d'un beau sein..... Alors, pour la première fois, je comprends complètement le marbre, je pense et je compare, mon œil sent, ma main voit. »

Goëthe ne perdait point de temps à Rome pour s'instruire, il pensait et comparait en toute circonstance. On ne peut porter plus loin que lui l'étude de la forme et les préoccupations de l'artiste; dans cette manière toute païenne et toute sensuelle de prendre Rome, on conçoit que le sentiment de la Rome chrétienne tenait peu de place. L'esprit sévère et réfléchi du poète allemand ne pou-

vait se prêter à l'alliance souvent si étrange de religion et de volupté que fait naturellement le génie italien. Si les pompes catholiques surprennent un moment l'imagination de Goëthe par leur aspect pittoresque, bientôt, comme il le dit lui-même, le péché originel du protestantisme arrête son enthousiasme. Goëthe n'a point senti tout ce côté si attachant de la vie romaine : les cérémonies magnifiques et les solennités naïves, la majesté de la bénédiction pontificale descendant au bruit du canon, au roulement des tambours, au retentissement des fanfares, du balcon de Saint-Jean-de-Latran, ou de Saint-Pierre, sur *la ville et le monde,* et l'humble hommage rendu à la Madone dans un coin obscur de rue, sous la petite lanterne agitée par le vent, devant la petite grille ornée de fleurs bénies; les processions de pénitens faisant les stations devant la chapelle du Colysée, ou chantant les litanies des morts, le long de la Voie sacrée; tous ces accidens de la vie religieuse des Romains, ce cycle annuel de fêtes et de prières, qui à Rome accompagne si bien les ruines et les souvenirs; tout cela me paraît avoir passé à côté de Goëthe sans l'émouvoir; il était absorbé par les superbes et savantes merveilles de l'art et de l'antiquité; il n'y avait plus de place dans son ame pour les émotions religieuses et populaires; Goëthe n'a point senti le christianisme dans la capitale du monde chrétien; il faut que ce soit un bien vaste objet pour que l'ame si vaste de Goëthe n'ait pu l'embraser tout entier.

A cette lacune près, nul esprit n'a mieux saisi, nulle ame n'a mieux goûté l'attrait si multiplié de Rome; car tout l'intéressait « L'histoire, les inscriptions, les médailles dont je ne me souciais jusqu'à présent de rien savoir, tout m'envahit; il m'arrive ici ce qui m'est arrivé dans l'étude de la nature.... »

A ce lieu se rattache toute l'histoire du monde... C'est ce qui, dans un autre endroit, lui faisait dire ingénieusement : « L'histoire se lit ici tout autrement qu'en aucun lieu de l'univers. Ailleurs on la lit du dehors au-dedans; ici, on croit la lire du dedans au-dehors. »

Il dit encore : « Plus on avance loin dans la mer, plus on la trouve profonde; il en est de même de Rome. » Rien ne caractérise l'aspect général de cette ville avec plus de précision que le passage suivant : « Tandis qu'on marche ou qu'on s'arrête, on découvre un paysage qui se renouvelle sans cesse de mille façons. Ce sont des

palais et des ruines, des jardins et des solitudes; l'horizon s'étend au loin ou se resserre tout à coup; les maisonnettes, les étables, les colonnes, les arcs de triomphe, tout cela est pêle-mêle, et souvent si rapproché, que tout pourrait trouver place sur la même feuille de papier... »

Ce ton est simple et n'a rien d'affecté; Goëthe ne se drape point pour poser parmi les ruines; il les montre, ainsi que lui, telles qu'elles sont : il ne fait ici ni leur toilette ni la sienne. On le voit sur les débris du palais de Néron, tout occupé, non à rêver sur l'instabilité des grandeurs humaines, mais à faire ce que beaucoup d'autres ont fait après lui, à remplir ses poches de morceaux de granit et de porphyre. Il ne supprime point les artichauds qui croissent parmi les ruines. Il conserve ces contrastes qui augmentent l'effet. Quand on veut visiter la roche Tarpéienne, on sonne à une porte de peu d'apparence, sur laquelle sont écrits ces mots : *Rocca Tarpeia*. Une pauvre femme arrive et vous mène dans un carré de choux. C'est de là qu'on précipita Manlius. Je serais désolé que le carré de choux manquât. Le souvenir y perdrait.

Goëthe jouissait de Rome avec une parfaite sérénité d'ame et d'esprit. Échappé à toutes les petites tracasseries littéraires, à tous les petits soucis de cour et de société; achevant *Egmont* et *Torquato*, écoutant retentir jusqu'à lui les succès d'*Iphigénie*, jouissant du ciel, de la lumière, des arts, des monumens, avec l'œil d'un connaisseur, l'intelligence d'un critique et l'âme d'un artiste, il goûtait à Rome tout le bonheur que les sens, l'imagination et l'étude peuvent donner. Les facultés de son être étaient dans un équilibre délicieux; il exprime en cent endroits sérieux ou folâtres ce sentiment d'harmonieuse felicité dont Rome le remplissait. Lui, accoutumé à s'étudier et à se dominer, s'y livre avec un aveugle abandon. Dans un passage seulement de sa correspondance perce la défiance du bonheur qu'il avait déjà tant de fois éprouvé passager.

« Ma vie actuelle est comme un rêve de jeunesse; nous verrons si je suis destiné à le goûter, ou à reconnaître que celui-ci est vain, comme tant d'autres l'ont été. » Ce sentiment de mélancolie si naturelle au bonheur ne fait que traverser le sien, et il continue à le savourer sans mélange et sans inquiétude; mais cette disposi-

tion parfaitement sereine et satisfaite de l'ame de Goëthe ne lui a pas permis d'aborder Rome par le côté sérieux et sévère : il a connu le culte du beau, plus que la mélancolie du passé; il a compris le monument mieux que la ruine; Rome n'a été pour lui qu'un musée, tandis qu'elle est aussi un tombeau; la morne grandeur, la sublime tristesse de la campagne romaine ne l'eût pas frappé. A Aqua Asetoca, sur ce bord désert du Tibre, où l'on est en présence de cette solitude et de cette désolation qui a rappelé à M. de Châteaubriand celle de Tyr et de Jérusalem, il n'a trouvé à faire que des observations techniques fort justes sur la transparence de l'air et la couleur du paysage, *surtout dans les fonds*. C'est un paysagiste qui parle de ce que son œil voit; l'ame du poète devrait sentir autre chose. Rome offrit plus à Goëthe le plaisir du spectacle que le charme intime de la rêverie et de la pensée; ce n'est qu'au moment de quitter Rome, que son ame, préparée aux émotions sérieuses par la tristesse d'un départ long-temps retardé, paraît avoir été pénétrée de tout ce que Rome, la nuit, peut inspirer de solennel, d'imposant, de lugubre et presque de terrible.

« Après des jours écoulés au sein de distractions pénibles, je fis, entièrement seul, la promenade que j'avais coutume de faire avec un petit nombre d'amis. Lorsque pour la dernière fois j'eus suivi le Corso dans toute sa longueur, je montai au Capitole, qui était là, comme un palais de fée dans la solitude. La statue de Marc-Aurèle me rappela la statue du commandeur dans don Juan, et donna à entendre au voyageur qu'il entreprenait quelque chose d'extraordinaire. Néanmoins je descendis la rampe qui est derrière le Capitole. Lugubre, et jetant une ombre lugubre, l'arc de Septime-Sévère était en face de moi. Dans la solitude, les monumens si connus de la Voie sacrée avaient quelque chose d'étrange et de fantastique. Lorsque je m'approchai des ruines majestueuses du Colysée, et plongeai mon regard dans son intérieur, à travers la grille fermée, je ne puis nier qu'un frisson me saisit et hâta mon retour. » Et Goëthe, exilé de Rome, comme Ovide, s'éloigna en répétant les premiers vers de l'Élégie des adieux : *Dum repeto noctem....*

Mais le moment approchait où Rome allait être comprise dans

ce qu'elle a de plus triste et de plus majestueux, dans les ruines qui la couvrent, et dans les solitudes qui l'environnent.

Le sentiment poétique des ruines n'existait pas au XVIe et au XVIIe siècles. Il naquit en France à la fin du XVIIIe avec la mélancolie, qu'on ne rencontre guère dans la littérature francaise avant Rousseau. Le siècle des sens et de l'esprit devait y arriver, car la mélancolie est au bout de la pensée et du plaisir. Déjà Bernardin de Saint-Pierre avait dit des choses charmantes sur la grace des ruines; mais celui qui en révéla véritablement la poésie, ce fut l'homme qui r'ouvrit au siècle naissant le monde de la religion et de l'imagination, que le vieux siècle croyait avoir fermé. On avait admiré dans le *Génie du christianisme* une théorie éloquente des ruines, et voici que l'auteur de ce livre immortel était à Rome, au milieu des ruines de la cité impériale, devenue la grande métropole chrétienne. Comment n'eût-il pas trouvé là d'admirables paroles pour exprimer ce qu'elles lui inspiraient. N'avait-il pas appris d'ailleurs des événemens et de la vie à comprendre leur langage sévère?... ne devait-il pas, mieux que personne avant lui, sympathiser avec ces débris illustres?... Il avait contemplé les débris d'un édifice plus grand que les palais des Césars et les temples des dieux, ceux de l'ancienne société française écroulée à ses pieds, et cette chute avait laissé dans son ame comme un long retentissement. Il avait connu aussi la ruine des illusions et des espérances; ce que *René* a dit d'une manière sublime; ce que diront, avec plus de sublimité encore et de profondeur, ces mémoires qu'on a tant besoin de demander, pour n'avoir pas à les attendre. Il était doublement préparé par son temps et par son génie à sentir et à rendre le caractère grandiose et l'attendrissante mélancolie des ruines romaines. Il ne leur a donné que quelques lignes dans une correspondance rapide; mais quelle précision pénétrante on trouve dans celle-ci :

« Quiconque n'a plus de lien dans sa vie doit venir demeurer à Rome; là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, et la poussière que le vent élevera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. » Ce qui suit se rapporte à la villa d'Adrien, à Tivoli, mais peint

merveilleusement des effets pittoresques et mélancoliques qui se reproduisent souvent dans les ruines de Rome.

« Autour de moi, à travers les arcades des ruines, s'ouvraient des points de vue sur la campagne romaine : des buissons de sureau remplissaient les salles désertes, où venaient se réfugier quelques merles solitaires ; les fragmens de maçonnerie étaient tapissés de feuilles de scolopendre, dont la verdure satinée se dessinait comme un travail en mosaïque sur la blancheur des marbres. Çà et là de hauts cyprès remplaçaient les colonnes tombées dans ces palais de la mort. L'acanthe sauvage rampait à leurs pieds sur des débris, comme si la nature s'était plu à reproduire sur ces chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture, l'ornement de leur beauté passée; les salles diverses, et les sommités des ruines, ressemblaient à des corbeilles et à des bouquets de verdure; le vent en agitait les guirlandes humides, et les plantes s'inclinaient sous la pluie du ciel. »

Mais ce ne sont pas seulement les ruines proprement dites dont l'admirable écrivain a pleinement rendu la physionomie et le caractère. Cette autre poésie de Rome plus intime, et qui ne se manifeste qu'à ceux qui la considèrent de plus près et avec plus d'amour, la poésie des lieux solitaires, des rues désertes, des cloîtres vides, cette poésie n'a pas été perdue pour lui, et à côté d'une description du Colysée éclairé par la lune, elle lui dicte les paroles suivantes ; je les tire d'une lettre moins connue que la magnifique lettre à M. de Fontanes.

« Rome sommeille au milieu de ses ruines; cet astre de la nuit, globe que l'on suppose un monde fini et dépeuplé, promène ses pâles solitudes au-dessus des solitudes de Rome ; il éclaire des rues sans habitans, des enclos, des plans, des jardins où il ne passe personne; des monastères où on n'entend plus la voix des cénobites; des cloîtres qui sont aussi déserts que les portiques du Colysée. »

Voilà pour le charme des ruines, pour l'abandon et le silence des lieux; quant à la campagne romaine, il est reconnu que personne n'en a rien dit qui égale certains passages de la lettre à M. de Fontanes, dont je parlais tout à l'heure. C'est ici surtout que le

génie du peintre s'est élevé à toute la majesté du sujet : *Majestati Romæ par ingenium.*

Cette lettre est si célèbre, qu'il est peu nécessaire de la citer tout entière. Je ferai remarquer seulement que le poète français est frappé de la limpidité de l'air et de la beauté des lignes de l'horizon romain, s'il dépeint *les contours suaves et fuyans des montagnes qui les terminent,* et cette *vapeur particulière répandue dans les lointains,* qui *arrondit les objets et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop dur ou de trop heurté dans leurs formes.* Il ne s'en tient pas, comme le poète allemand, à ces observations matérielles; ce n'est pas seulement l'horizon et la lumière de la campagne romaine qu'il décrit, il décrit cette campagne elle-même, et communique au lecteur quelque chose de la désolation sublime qu'elle répand dans l'ame de ceux qui savent la contempler.

« Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrens de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit d'une onde orageuse, qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires; souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais, et ce n'étaient que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil. Sous ces moissons arides, on distingue quelquefois les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de mugissemens de troupeaux, point de villages; un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs; les fenêtres et les portes en sont fermées, il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitans. Une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés..... Vous croiriez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines; vous vous tromperiez beaucoup : elles ont une inconcevable grandeur..... »

Voilà ce que Goëthe n'a point senti, et ce qu'il fallait sentir pour

être complet. Mais l'ame de Goëthe, si ouverte à la beauté de l'art antique et à tout ce qui dans la nature ressemblait à cette beauté harmonieuse et tempérée, n'était pas également accessible à une sublimité sévère, à une majesté triste. Elle recherchait trop, à Rome, les impressions douces et sereines, pour s'abîmer dans les émotions sombres; de plus, un certain grandiose avait manqué aux premières habitudes de ses rêveries. Elles enfantèrent *Werther* et *Faust* dans les riantes, mais un peu mesquines vallées de l'Allemagne. *Atala* et *René* naquirent dans la savanne immense, au bord des gigantesques eaux du Meschascébé. Les solitudes vierges de l'Amérique avaient préparé M. de Châteaubriand aux solitudes séculaires de la campagne romaine.

Le nom que la postérité placera, non pas à côté, mais en regard du nom de M. de Châteaubriand, est le nom d'une femme, Mme de Staël. Ces deux nobles noms s'élèvent au-dessus de la littérature de l'empire, isolés par l'indépendance et par la gloire.

Mme de Staël a consacré quelques belles pages de *Corinne* à peindre Rome. Dans cette peinture, faite d'après l'impression que les lieux lui avaient causée, on trouve, comme il arrive pour toutes les œuvres des génies originaux, l'empreinte individuelle de son ame et le caractère particulier de son talent. On y admire plutôt la hauteur et la force des pensées suggérées par les objets à l'écrivain, que la fidèle représentation de ces objets. L'imagination de Mme de Staël est plutôt de celles qui produisent à l'occasion des choses que de celles qui reproduisent les choses même. L'impétuosité de la passion et l'ardeur de la pensée ne lui laissaient point toujours le calme nécessaire pour réfléchir la réalité. On le voit dans ce qu'elle dit des chefs-d'œuvre de l'architecture, de la sculpture, de la peinture qui sont à Rome, et que Corinne y fait admirer à Oswald. Chacun de ces chefs-d'œuvre lui inspire des idées élevées et brillantes sans doute, mais qui font un peu oublier le monument pour la théorie. Si les obélisques plaisent à l'imagination de Corinne, ce n'est pas parce qu'ils se détachent merveilleusement sur l'azur serein, c'est parce qu'ils semblent « porter jusqu'au ciel une magnifique pensée de l'homme. » Le Panthéon lui fera dire : « Les anciens ont divinisé la vie; les modernes ont divinisé la mort; » et Saint-Pierre : « L'architecture est une *musique fixée*. » Tout cela est pensé avec

hardiesse et profondeur, mais c'est plus *pensé* que *vu*. La réflexion cache l'objet; de là souvent une certaine préoccupation d'une idée formée d'avance, qui empêche de saisir les choses telles qu'elles sont, et peut jeter dans l'erreur ou l'exagération.

Corinne dit, en parlant de la coupole de Saint-Pierre : « Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver une sorte de terreur; on croit voir des abîmes suspendus sur sa tête... » Je ne puis penser que personne ait jamais éprouvé une pareille impression dans Saint-Pierre, dans ce monument dont l'étendue réelle est dissimulée par l'harmonie des proportions. Ces abîmes étaient évidemment dans la vaste imagination de Mme de Staël. Corinne ajoute : « Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. » Il n'y a pas de danger à Saint-Pierre que l'impression de l'ensemble soit dérangée par ces beautés multipliées; excepté deux ou trois tombeaux, les détails et les ornemens sont très médiocres quand ils ne sont pas très mauvais. On pourrait parier que Mme de Staël ne les avait pas regardés avec beaucoup d'attention. Au reste, il lui était facile d'occuper mieux sa pensée; il y aurait une souveraine injustice à conclure de là et de quelques inexactitudes, qu'une critique mesquine aurait beau jeu à relever, que Mme de Staël n'a pas senti Rome. Elle en a senti ce qu'elle a si bien appelé, « le charme dont on ne se lasse jamais. » Elle en a senti jusqu'à la poésie quotidienne et familière, témoin ces paroles : « C'est un des plaisirs de Rome que de dire : Conduisez-moi sur les bords du Tibre; menez-moi sur les bords du Tibre..... » Elle a bien saisi et bien dessiné la physionomie de Rome, témoin cette page si vraie :

« Sans doute on est importuné de tous ces bâtimens modernes qui viennent se mêler aux antiques débris. Mais un portique debout à côté d'un humble toit; mais des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'église sont pratiquées, un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continuel; tout est commun, tout est prosaïque dans la plupart de nos villes européennes, et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste aspect de la misère et de la dé-

prédation. Mais tout à coup une colonne brisée, un bas-relief à demi détruit, des pierres liées à la façon des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exciter en soi-même et de la ranimer dans les autres. »

Dans les derniers mots, on retrouve Mme de Staël tout entière, avec sa noble et chaleureuse nature, qui ne pouvait s'endormir sur une contemplation oisive parmi les ruines, mais qui, du sein de ces ruines, faisait un ardent appel à l'éternelle puissance de la sympathie, à l'éternelle jeunesse de l'enthousiasme, comme on plante un arbre toujours vert sur un tombeau.

Au fond, le secret de Corinne, c'est qu'elle préfère Naples à Rome. Dans une belle et grave élégie de M. G. de Schlegel sur Rome, le poète disait à son illustre amie : « Tu t'es abreuvée de vie sur le sein voluptueux de Parthénope, apprends maintenant la mort sur le tombeau du monde. » Mais la vie était trop forte chez Mme de Staël pour qu'elle pût supporter long-temps le silence de la grande capitale du passé. Les fleurs, les parfums qui enivrent, le volcan qui gronde auprès de la mer des syrènes; le bruit, la foule au soleil, voilà ce qu'il faut à Corinne. Elle est mieux sous le ciel mythologique de Naples que sur le sol historique de Rome; elle est mieux au cap Misène qu'au Capitole.

Rome et Naples sont les deux idoles entre lesquelles hésite et se partage le culte des adorateurs de l'Italie, ou plutôt on n'hésite pas, chacun se prononce vivement sur la question de supériorité, chacun éprouve et manifeste pour l'une ou l'autre de ces deux villes une préférence décidée. Cette préférence tient à tout l'ensemble du caractère et de l'imagination. On peut prévoir ce que pensera, ce que sentira, dans plusieurs circonstances, une personne dont on connaît l'opinion sur ce point. Ainsi, M. de Lamartine est plutôt le poète de Naples que le poète de Rome. On trouve dans les secondes *Méditations* une belle description du Colysée éclairé par la lune; mais sauf ce morceau, et quelques vers magnifiques jetés en passant comme une aumône aux ruines de Rome, avec une pitié qui n'est pas sans dédain, c'est Naples qui a son cœur et sa lyre. M. de Lamartine goûte moins l'art que la nature, l'histoire que la poésie : il est moins sensible aux grandes traces de l'homme

qu'aux splendides vestiges de Dieu. Rome est bien sombre, bien vieille, bien austère, pour le jeune chantre d'Elvire. Ce qu'il lui faut, c'est la plage de Sorrente ou le golfe de Baya, un ciel aussi pur que son ame, des flots aussi mélodieux que ses vers.

Byron aussi est allé à Rome; il y a conduit son *Harold*, ce pélerin du désespoir, ce pélerin sans but, plus semblable au Juif éternellement voyageur, et qui va toujours sombre à travers le monde, adorant la nature, détestant l'homme, et cherchant Dieu. Dans ce poème, plus que dans aucun autre, Byron s'est identifié avec son héros, auquel il se substitue sans cesse, et qu'il finit par oublier tout-à-fait.

C'est surtout dans les deux derniers chants qu'il en est ainsi; c'est là peut-être qu'il a mis le plus de son ame, de son génie et de son malheur. Il les publia six ans après les deux premiers : dans ceux-ci on trouve la mélancolie anticipée d'un jeune homme blasé par les plaisirs avant d'avoir connu les passions, et fatigué de la vie avant d'avoir vécu. Dans les deux derniers chants de *Childe-Harold* se montre un désespoir plus profond, une tristesse plus invétérée, plus ancrée dans l'ame; la douleur mûrie par la vie, la lassitude après la passion éprouvée, le découragement après l'action tentée sans fruit. Byron, dans l'intervalle, avait lutté avec tout le monde, et il avait été vaincu. Les convenances, audacieusement bravées, s'étaient vengées cruellement, et la société froide et vaniteuse, dont il fut un instant l'idole, avait, par un hypocrite ostracisme, puni moins les fautes de sa conduite que les dédains de son génie.

C'est avec ce nouveau poids sur le cœur, ce nouveau torrent de fiel dans les veines, qu'Harold reprit sa course à travers les montagnes, les mers et les cités. Il est merveilleux que malgré la torture intérieure qu'il porte partout avec lui, comme un enfer errant, son ame puisse encore s'ouvrir à tant d'impressions diverses de la nature extérieure et des œuvres de l'homme. Il est merveilleux qu'absorbé dans une pensée constante de désespoir, il puisse s'élancer, pour ainsi dire, hors de lui-même, et aller dans le sein des choses chercher la poésie qu'elles contiennent. Mais cependant, malgré cette puissance du génie qui l'enlève par momens au sentiment amer qui le domine et le poursuit, ce sentiment reparaît

toujours comme un écueil sous les flots. Ce qu'il peint avec complaisance, ce sur quoi il s'arrête avec une douloureuse prédilection, ce sont les scènes lugubres, les souvenirs de deuil, c'est l'agonie de Venise, c'est la solitude de Ferrare, c'est la tristesse de Rome.

Rome est, pour Byron comme pour Châteaubriand, la cité d'asile des malheureux, le refuge des ames qui n'espèrent plus, le dernier amour de ceux qui ont aimé. Il lui dit : « O Rome! ma patrie, cité de l'ame, les déshérités du cœur doivent se tourner vers toi. » Son imagination, subjuguée par les merveilles qui l'entourent, trouve de magnifiques descriptions pour le Panthéon, pour Saint-Pierre, pour le Vatican ; mais c'est à l'idée de ruine, de mort, qu'il revient avec une préférence douloureuse. Rome est surtout, pour lui, la Niobé des nations, comme il l'appelle, le symbole majestueux du deuil humain; tantôt il pleure cette grandeur déchue, tantôt il la raille; le désenchantement des choses mortelles n'a jamais prononcé ses anathèmes de plus haut que de ce sublime piédestal de ruines. Byron tient là, pour ainsi dire, l'histoire du monde sous ses pieds, et se plaît à en fouler dédaigneusement la poussière : il s'écrie : « O homme! admire, triomphe, méprise, ris, pleure, il y a ici matière à tout cela. » Il se laisse distraire un moment de ces contemplations lugubres par un rêve gracieux d'amour, en présence de la solitaire fontaine d'Égérie, par une rêverie attendrissante qu'éveille en lui l'imposante sépulture de Cécilia Metella, ou le souvenir de la tradition qui a fourni à la peinture le pieux sujet de la charité romaine. Ces images de nymphes descendues du ciel sur la terre, de jeunes femmes descendues de la terre dans une prison ou dans un tombeau, ces images s'élèvent naturellement à côté de la mâle agonie du gladiateur mourant dans cette sombre imagination, d'où sortirent *Médora*, *Angiolina*, *Zuleika*, *Heide*, *la Fiancée d'Abydos*, aussi bien que *le Corsaire*, *le Giaour*, *Manfred* et *Alp le Renégat* ; car les plus douces fantaisies naissaient dans cette ame troublée, comme ces îles riantes de l'archipel qui naissent d'un volcan pendant la tempête. Mais Byron revient bientôt à l'incurable amertume de ses pensées; il mêle cette tristesse à la tristesse des lieux qu'il contemple. Lui aussi offre au temps son offrande de ruines, des ruines d'années,

ruins of years. La nuit, au Colysée, méditant sur les malheurs du monde et sur les siens, sur les iniquités de Rome triomphante et sur l'injustice de sa patrie et de ses proches, il évoque Némésis pour qu'elle le venge et punisse... Mais en présence de ces *ténèbres azurées d'une nuit italienne*, qui flottent sur le merveilleux monument, il sent la colère s'apaiser dans son cœur, et la malédiction y mourir; et de ce cœur, amolli par la mollesse de l'air et de la nuit, s'échappent ces paroles : « Ma malédiction sera un pardon. » (*My curse shall be forgiveness.*)

Ainsi Byron, dont la poésie est essentiellement personnelle, n'est si éloquent sur Rome, que parce qu'il a identifié ses propres misères avec les calamités de la ville éternelle : c'est comme un miroir immense et brisé, dont les mille fragmens lui renvoient l'image de sa douleur.

On s'explique moins facilement le caprice d'imagination qui a déterminé Moore, dans ses *Rhymes on the road*, à parler de Rome ainsi qu'il l'a fait. On sait que sous ce titre sans prétention il a publié un petit volume de poésies détachées, jetées *sur la route*, selon le hasard et la fantaisie du moment. A Rome, on attend du poète de l'Irlande quelques mélodies catholiques; il n'est est rien. Le barde coquet d'Érin, le mobile personnage qui passe tour à tour de l'élégie érotique à la controverse, était à Rome en humeur profane. Dans la ville des papes, il n'a une pensée et des vers que pour le tribun Colas Rienzi, et dans la longue harangue paraphrasée du père du Cerceau, que le poète papiste place dans la bouche de Rienzi, on est un peu surpris de trouver ces invectives inutiles contre la papauté : « Et nous, nous avons humblement, lâchement baisé la terre devant le pouvoir papal..... le fantôme de notre ancienne patrie... Trop long-temps des prêtres tyrans, et des tyrans affiliés aux prêtres (*lordly priests and priestly lords*), après avoir flétri tout notre orgueil, nous ont conduits à l'autel comme des animaux dévoués à la mort et entourés de guirlandes fanées. » L'attraction de l'inévitable lieu commun sur l'ancienne Rome, opposée à la moderne, a été plus forte que l'attachement de Moore à l'église, qui cependant, pour un patriote irlandais, devait mieux représenter les idées d'indépendance et de liberté, que ne pouvait le faire le souvenir un peu suranné de Rienzi.

Un philosophe catholique, poète aussi, mais poète plus sérieux, plus profond, que Moore, M. Ballanche, a laissé, comme lui, dans des *Fragmens*, la trace de son premier voyage à Rome. Les graves et mélancoliques paroles de ses adieux sont mieux appropriées à sa croyance. C'était en 1813, le moment était remarquable, Rome était sans pape. M. Ballanche fut frappé surtout « de la grande ombre du souverain pontificat, tout brillant de son absence même. » Le futur auteur d'*Orphée*, plein d'un sentiment dont l'analogie avec celui du Tasse est remarquable, disait : « Je me sépare sans peine de la ville des Brutus et des Césars. Pour elle, ce mot d'adieu sort de ma bouche sans émouvoir mon cœur. Il n'en ess pas ainsi de celle où saint Pierre vint en voyageur, seul, mais accompagné de la force de Dieu. Ville de saint Pierre, je ne te dit point adieu. » En effet, il devait y revenir; et c'est en présence des sept collines qu'il devait concevoir sa Rome mythique, type pour lui de la cité humaine, et reconstruire en esprit la ville primordiale d'Evandre et de Carmena. La présence de Rome a agi sur plusieurs historiens célèbres. Nieburh a changé son système, de la première édition à la seconde, parce qu'il avait vu Rome dans l'intervalle; et l'on sait que quelques moines, chantant les litanies sur l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin, inspirèrent à Gibbon la pensée de son *Histoire de la décadence de l'Empire romain;* toute son histoire se ressent de cette première impression. Il est pour les prêtres de Jupiter contre les moines; il est pour le Capitole contre le Calvaire. En allant plus au fond de l'histoire morale du genre humain, on eût pu, orthodoxie à part, tirer du même contraste une conclusion toute contraire. Non, Gibbon, ce n'était pas un malheur pour le monde, mais un progrès, que de voir les serviteurs d'une religion de pureté et d'amour remplacer les ministres d'une religion de sang et de volupté. Ami de l'humanité, vous deviez vous réjouir de ce qui avait amené un tel changement. Il fallait comprendre que le parti du christianisme était le parti du genre humain.

De toutes les effusions que Rome a provoquées, il n'en est peut-être pas de plus naturelles, de plus naïves, que les courtes pièces de vers dont se compose ce que Louis Tieck a intitulé : *Poésies sur le voyage d'un malade.* Tieck est un aimable et ingénieux poète,

un rêveur gracieux, un conteur plein de charmes : nul ne sait mieux mêler l'imagination à la plaisanterie, et la mélancolie à la gaieté. Cette alliance, qui lui est naturelle, donne un charme particulier au voyage du malade, ou plutôt du convalescent. L'Italie, qu'il adore, lui apparaît comme à travers un crêpe léger, non pas noir, comme pour le deuil, encore moins rose, comme pour une fête, mais d'une nuance indécise, ni éclatante, ni sombre, ni tout-à-fait triste, ni tout-à-fait riante. A mesure qu'il approche du soleil, le réseau étendu devant ses yeux devient de plus en plus transparent, et jette des reflets de plus en plus lumineux; à mesure que la santé revient à son corps, et la jeunesse à son ame, son imagination semble sortir lentement de l'ombre et se détacher moelleusement dans la demi-teinte, comme une figure du Corrége; la mélancolie du monde se fond par degrés au soleil du midi; elle s'évapore à ses rayons, et retombe en brillante rosée de poésie.

Voici l'impression du départ, mélangée de joie et de peine..... « Quel transport! quelle tristesse! Est-ce bien moi qui étais assis là-bas, dans ces murs, comme enchaîné?..... Oui, la douleur m'a suivi; elle étend un voile noir sur les champs et les forêts. » Hélas! oui, la douleur l'accompagne, et c'est d'un cri de douleur qu'il salue Rome, objet de tous ses vœux. « Ainsi la vaste route est franchie; enfin, enfin le but désiré m'apparaît; et tandis que je me recueille pour me sentir moi-même, et sentir la grandeur de ce moment, l'image à peine saisie se brise et s'écoule en douleur; tous les nobles souvenirs s'enfuient devant le présent étroit et oppressant.... Combien l'homme est petit; qu'il est pauvre avec une apparence de richesse!... » Et le malade, au lieu de sentir le ravissement d'être à Rome, va tomber dans les bras de ses amis, et se soulager par ses plaintes; son ame voudrait s'ouvrir aux charmes des lieux et du ciel, mais l'aiguillon de la douleur vient le réveiller de ses douces rêveries de la villa Borghèse. « Quel charme : l'élégant et le magnifique, l'art et la nature réunis. Je vois donc enfin ce que, jeune garçon, j'avais déjà rêvé; et maintenant... livré uniquement à la douleur, ces rians ombrages me font mal. Mon rêve s'est enfin accompli, et les dieux jaloux m'envoient ici, pauvre infirme, auquel il manque de pouvoir jouir de son bonheur.

« Comme ces lauriers et ces myrtes me regardent avec tristesse!

Là-bas, les pins secouent doucement leurs têtes murmurantes : quoi! c'est ainsi que tu viens vers nous? est-ce donc là ta promesse? Au lieu du jeune homme heureux de vivre, nous voyons ici le malade, le souffreteux, qui, sous ce ciel d'un bleu si pur, et sous la couronne de feuillage des arbres, et dans le parfum des myrtes, ne respire que la douleur. Tombez, chaînes pesantes, vous qui arrêtez chaque mouvement de vie; laissez-moi libre, que j'embrasse avec transport toutes ces formes merveilleuses, ces amies d'autrefois!

« Mais le prisonnier n'a que des larmes qui coulent dans les ténèbres; la voiture me reporte à la ville déjà dans l'ombre; et, me reposant dans mon fauteuil de malade, las de vivre, c'est à peine si les doux entretiens, les feuilles légères, peuvent me distraire et me consoler. »

Mais peu à peu l'influence du climat se fait sentir; sa santé s'améliore par l'exercice, et la gaieté se glisse dans son ame et dans sa poésie.

C'est à cette gaieté renaissante que nous devons de petites scènes de mœurs romaines, racontées par Tieck avec une vivacité et une grace difficiles à conserver dans une traduction. Ceux qui ont été à Rome reconnaîtront son *Mendiant*. « Ne pourrai-je jamais échapper au bavard effronté, orateur mendiant, devant lequel je passe toujours en revenant au logis. Pauvre, il ne l'est point, et cependant je suis forcé de lui donner plus qu'aux nécessiteux. Prendrai-je cette autre rue? Non, rougis de cette faiblesse; il peut dorénavant haranguer, prier, supplier; passe devant lui d'un pas ferme, le front haut, et que pas une pièce d'argent, pas une pièce de cuivre ne tombe de ta main en hommage à son éloquence. Déjà il m'a reconnu de loin; il balance son grand chapeau à trois cornes, et le timbre sonore et plein de sa voix retentit : « Béni soit le noble « seigneur qui tous les jours marche d'un pas plus léger à travers « les rues célèbres de notre ville. Mes dévotes prières ont donc été « utiles à ce seigneur incomparable. Comme il passait là devant « moi, la première fois, malade, faible et gémissant!... Bientôt je « le verrai marcher d'un pas vigoureux, sans bâton, en parfaite « santé. Que suis-je, moi, misérable, moi, pauvre mutilé, obligé « d'être là gisant dans la rue, pour que ce cher et excellent sei-

« gneur s'occupe de cette figure desséchée. Il s'approche, il s'ap-
« proche de moi. Quel visage plein de douceur! Ne serais-je pas un
« réprouvé, si la joie que je lui témoigne de sa santé n'avait pour
« but que d'en obtenir un présent? loin de moi une pensée si vile.
« Non, digne homme, homme vertueux; passez, passez ferme de-
« vant moi; ne regardez pas le plus pauvre de vos serviteurs, qui
« cependant priera toujours pour vous. Quoique je mendie, je ne
« connais pas l'intérêt; mais je ne puis être assez dédaigneux pour
« refuser et mépriser ce que m'offre un tel Alexandre. » Il a déjà reçu le *paul*, et sourit en me remerciant avec un regard extraordinaire. »

J'ai placé ces esquisses crayonnées d'après nature, à la suite des grands tableaux de Rome que nous avons admirés, comme on dessine des arabesques autour d'une fresque majestueuse.

Maintenant nous allons rencontrer un plus grand contraste.

Après l'hymne, la satire; après l'enthousiasme, l'ironie: c'est la loi des choses, la marche éternelle de l'esprit humain; jamais cette réaction ne fut plus inévitable que pour le sujet qui nous occupe.

Le despotisme de l'enthousiasme amène la révolte de la moquerie; l'exagération de la louange amène l'hyperbole de l'invective. On conviendra qu'elle ne peut être poussée plus loin que dans ce sonnet de l'atrabilaire Alfiéri.

« Une région vide et insalubre qui se donne le nom *d'état*; des champs incultes, arides; les visages sales, maigris, opprimés, d'un peuple scélérat, lâche et sanglant; un sénat orgueilleux et non libre; de riches et rusés patriciens couverts de la pourpre, et encore plus sots que riches; un prince que béatifie la sottise de son prochain; une cité sans citoyens; des temples augustes sans religion; des lois injustes que chaque lustre voit changer, mais en pis; des clefs qui s'achetaient autrefois, et ouvraient aux scélérats les portes du ciel, mais qui maintenant sont usées par le temps. O Rome! est-ce bien toi? ou est-ce le siége des vices? »

Ceci est une boutade, donnée évidemment pour telle, et dont l'exagération n'a pas besoin d'être relevée. Mais l'on conçoit bien que sans aller si loin, certains esprits, las de voir tout prendre à Rome par le beau côté, aient fait quelques protestations, les unes

justes, raisonnables, les autres aussi pédantesques et aussi prétentieuses que l'engouement même qu'ils attaquaient.

L'excellent et spirituel Bonstetten doit être mis au nombre des premiers. C'est mu par un sincère amour de l'humanité qu'il a mis en relief la misère effroyable des habitans de la campagne romaine, que la faim livre à la fièvre, comme le bourreau livre le patient à la torture. On aime à voir le philantrope, sorti de la hautaine aristocratie bernoise, s'intéresser vivement à des détresses populaires. On lui sait gré de n'être pas tellement absorbé par l'effet pittoresque de la campagne romaine, ou par les ruines d'Ardée ou de Laurentum, qu'il ne puisse trouver le temps de considérer et de déplorer la triste condition de ceux qui sont courbés sur cette campagne, ou se traînent et languissent parmi ces ruines.

L'auteur produit d'autant plus d'impression qu'il ne déclame point, mais dit simplement ce qu'il a vu et le fait voir au lecteur. Tel est le passage du *Voyage dans le Latium,* où M. de Bonstetten retrace une triste scène dont il fut témoin. Une jeune fille qui travaillait dans la campagne, s'évanouit de faim; sa mère la couvrit de son tablier et retourna à l'ouvrage... « Que la plus pauvre cabane suisse me paraît riche en ce moment, s'écrie le digne voyageur; je jetai les yeux autour de moi, et n'apercevant aucun abri, aucun secours, je fus pour la première fois effrayé de l'abandon et de la solitude de ce pays, si plein de souvenirs, si vide de réalité. »

Mais autant est touchant ce sentiment de compassion exprimé avec simplicité, autant est naturelle l'espèce de condamnation que M. de Bonstetten prononce sur le pays romain, autant est irritante la prétention sentimentale et philantropique qui se produit avec affectation dans un ouvrage où les prétentions et l'affectation abondent, dans *l'Italie* de lady Morgan.

Que les Anglais soient vivement frappés en entrant en Italie, et surtout en venant demeurer à Rome, de ce qui manque aux habitans en bien-être, en propreté; que les vices évidens des gouvernemens italiens en général, et du gouvernement papal en particulier, choquent des hommes accoutumés au spectacle des mœurs constitutionnelles, et qu'ils expriment leur mécontentement du

peuple et du gouvernement en termes assez énergiques, rien de plus naturel assurément. Depuis le whig Addison, chez qui nous avons vu se manifester avec quelque fierté, en présence de Rome, le sentiment de la supériorité politique de l'Angleterre, presque tous les Anglais ont proclamé, après lui, cet orgueilleux lieu commun. Il leur est fort permis de prendre sur l'Italie cette revanche de tous les biens qu'elle possède et qui leur sont refusés : ciel, soleil, climat, sentiment des arts; mais il ne faut pas qu'ils poussent trop loin une méprisante pitié que Rome ne pourrait plus accepter. Il ne faut pas que, du haut de leur immortelle constitution, qui ne sera plus après-demain peut-être, et de leur sublime philantropie, qui n'a pas encore trouvé du pain pour l'Irlande, ils jettent trop arrogamment le mépris ou la compassion à une noble ville et à un peuple énergique, qui ne changerait pas ses ruines et ses églises pour leurs manufactures, son soleil pour leur gaz hydrogène, le génie qui a élevé le Colysée et Saint-Pierre, sculpté le Laocoon, ou peint la Sixtine, pour l'industrie qui a fabriqué la machine à vapeur, ou même inventé ces métiers qui, depuis cinquante ans, ont produit la valeur d'un fil de coton assez grand pour mesurer cent quarante-deux fois la distance de la terre au soleil.

On me pardonnera ce mouvement d'humeur en lisant les extraits suivans du livre de lady Morgan.

L'auteur, pour se singulariser, ne voit au Forum, parmi ces débris qui ont parlé si éloquemment à Byron, à Châteaubriand, à Mme de Staël,..... « que des traces d'un pouvoir illégal et d'une force anti-sociale... Tout est calculé pour charmer l'œil de l'antiquaire et enflammer l'imagination du poète; mais ces combinaisons sont propres à *déchirer le cœur* de l'être purement humain, à dissiper les rêves d'une bienveillante philosophie. Ce lieu n'offre pas une place sur laquelle l'esprit puisse se reposer, espérer l'amélioration de l'homme, la diminution de ses erreurs et de ses souffrances, sans rappeler ses folies, ses crimes, sa crédulité, ses impostures. »

Voici maintenant pour Saint-Pierre : « Pour le philantrope qui considère tout sous l'influence de ses sympathies avec l'état de l'homme, ce temple inimitable paraît une des causes qui ont *perpé-*

tué la peste dans les plaines du Latium, et porté la misère et l'erreur à des myriades d'êtres sur toute la surface du monde. »

Si l'on pouvait se permettre d'employer, à l'égard d'une femme, le langage tranchant que lady Morgan emploie souvent, ne devrait-on pas dire qu'elle unit les préjugés d'un protestantisme étroit à l'affectation de la philosophie voltairienne, et au pathos d'une philantropie vulgaire?

Mais voici ce qu'un ami de Rome ne peut pardonner à l'enthousiasme de la propreté anglaise et à la pédanterie de l'anglicanisme. On appelle à Rome *immondezaio* les lieux où l'on jette les immondices. Lady Morgan couronne toutes ses déclamations contre la superstition et la saleté romaine, en déclarant que Rome est « l'*immondezaio* de ce monde dont elle fut autrefois la maîtresse. »

J'aime mieux Simon; celui-ci est plus naïf et plus divertissant; ce n'est point par affectation, par envie de se singulariser qu'il dit de la Transfiguration et du Jugement dernier le contraire de ce qu'on en dit ordinairement : c'est parce qu'il sent ainsi; il trouve les chefs-d'œuvre de l'art souverainement ridicules, et il ne s'en cache point. Michel-Ange et Raphaël lui déplaisent, et il le proclame sans ménagemens. Il dit de la fresque de Raphaël représentant l'incendie du Borgo : « Le dessin n'en est pas correct, l'expression médiocre, le coloris tel que l'ont ordinairement les fresques, froid et sans harmonie. » Il dit du Jugement dernier de Michel-Ange : « Dos et visage, bras et jambes, se confondent; c'est un véritable pouding de ressuscités. » Cela est beau, cela est franc, cela est héroïque; Simon n'est point de ces barbares timides qui cherchent à déguiser leur barbarie sous le faux semblant d'une admiration empruntée; ce n'est point un sauvage qui endosse gauchement le costume de la civilisation, ou s'efforce d'en contrefaire le langage; c'est un barbare qui se vante de sa barbarie; c'est un sauvage qui se promène fièrement nu et tatoué parmi les monumens d'une société qu'il ne comprend pas, ou plutôt Simon ressemble à ce chinois que Goëthe vit à Rome, et à qui les monumens de l'art inspiraient un si souverain mépris quand il les comparait à son architecture de kiosques, à sa peinture de paravens, à ses beaux joujoux de laque et de carton doré.

Dans ces dernières années, les voyages à Rome se sont tellement

multipliés, qu'il serait impossible de s'y arrêter sans dépasser les bornes de ce recueil. D'ailleurs nous rencontrerions peu de points de vue nouveaux en visitant un lieu tant de fois décrit; il est bien difficile de ne pas retomber dans les descriptions que d'autres en ont faites : alors l'enthousiasme n'est qu'une redite; on croit sentir, on ne fait que se rappeler.

Je n'ai pas à parler des livres consacrés à faire connaître Rome, plus qu'à manifester les impressions de leurs auteurs. Tels sont l'indispensable indicateur de M. Valery, les spirituelles *Promenades dans Rome* de M. Beyle, avec qui c'est un si grand charme de s'y promener réellement, et qui serait plus à sa place professant à Paris l'histoire de la peinture, qu'enterré dans son triste consulat de Civita-Vecchia. Enfin le vaste et profond ouvrage (*Die stadt Rom*), où le représentant de la Prusse près le Saint-Siége, et de la science allemande près l'antiquité, M. de Bunsen, aidé de ses doctes amis, applique avec tant de sagacité l'érudition et la critique de l'école de Nieburh à l'illustration des monumens romains.

Mais pour être complet, il faut dire un mot de quelques hommes de notre génération qui ont parlé de Rome sous l'empire des sentimens politiques contemporains; je choisirai M. Delavigne, M. Didier, auteur de *Rome souterraine*, M. Barbier, auteur du *Pianto*.

Le libéralisme généreux, mais incertain et un peu timide de l'opposition littéraire sous la restauration (j'excepte Courrier et Béranger), ce libéralisme a été la muse politique de M. Delavigne; image assez fidèle de cette opposition qui flottait entre les souvenirs non encore ravivés de 89 et les souvenirs plus récens de l'empire, la muse de celui qui fut notre poète à tous au sortir du lycée impérial, ou du lycée Napoléon, a commencé par le dythirambe sur la naissance du roi de Rome, et a fini par la *Parisienne*. Sur sa route elle a pleuré Waterloo, salué la Grèce renaissante, évoqué l'Italie au tombeau; toujours indépendante et pure, mais un peu détournée dans ses attaques et indécise dans ses tendances, comme la France d'alors; mêlant les conseils aux censures, arrivant à l'épigramme par l'allusion; et pour en venir à ce qui nous occupe, poursuivie de ses rancunes discrètes contre les rois jusque sur les

bords paisibles de la fontaine d'Egérie, et leur adressant de là ce couplet d'une malice assez inoffensive :

Son eau coule encor, mais les rois,
Que séduit une autre déesse,
Ne viennent plus chercher des lois
Où Numa puisait la sagesse.

On sent qu'il y a une grande crise sociale et comme un cataclysme politique entre ces insinuations sur les événemens du jour à propos des classiques souvenirs de Rome, et le sentiment qui a inspiré *Rome souterraine* à M. Didier. Nul Français n'a peut-être pénétré plus avant que lui au sein de la nature et des populations italiennes. Il a vécu long-temps avec les pâtres et les montagnards dans les forêts de la Calabre, et dans les steppes de la Maremme, parmi les buffles et les chevaux sauvages. Il a vécu long-temps à Rome, au milieu du peuple et des ruines. Puis, après 1830, sous l'impulsion de l'entraînement saint-simonien et de cet élan qui emportait tant d'ames vers un avenir de régénération sans limite, il a voulu placer à Rome cette pensée de l'affranchissement de l'Italie, ce rêve de la grande république ausonienne qu'il avait surpris dans bien des cœurs; il a creusé sous la Rome que l'on visite et que l'on connaît, une Rome inconnue, mystérieuse, souterraine; il a ouvert les loges du carbonarisme et les catacombes de la liberté; et au-dessus de ces tortueux abîmes dont il nous dévoilait les labyrinthes, il a donné pour théâtre à son action la Rome actuelle, dont il a dessiné la topographie en homme qui est *pratique* du pays, comme disent les Italiens. Je ne sais s'il y a assez de talent plastique chez M. Didier pour donner une idée de Rome à ceux qui ne la connaissent point; mais nul ne rappelle avec plus d'exactitude à ceux qui la connaissent, le caractère particulier de ses différens quartiers, surtout l'aspect agreste et rustique des lieux abandonnés et des rues solitaires.

Il y a une autre inspiration, une inspiration déjà plus découragée, dans le *Pianto* de M. Barbier. M. Barbier écrivit *la Curée* dès le lendemain de la grande semaine, averti par un pressentiment et un instinct de poète de toutes les déceptions qui attendaient l'immense enthousiasme de cet admirable moment. Les *Iambes* suivirent

de près, et cette poésie est à peu près la seule qu'ait vomie le volcan de juillet, sitôt refroidi. Mais n'est-ce pas une triste révélation de ce qui nous manque? Où sont les hymnes à la foi nouvelle, les cantiques d'espérance infinie et d'universel amour qui semblaient près de retentir? Depuis cinq ans, la poésie n'a trouvé sur la situation actuelle de la société que les invectives de la *Némésis* et des *Iambes*.

Quoi! ne s'élèvera-t-il pas des voix plus consolantes? Faut-il que la poésie désespère de la société? faut-il tomber de l'illusion qui saluait l'avenir avec tant de confiance dans la colère, et de la colère dans le désenchantement?

C'est du moins ce qu'a fait la muse de M. Barbier; c'est ce découragement des choses, né du désabusement des hommes; c'est cette mélancolie sociale, pour ainsi parler, qui lui a inspiré, après l'emportement des *Iambes*, ces lamentations sur l'Italie qu'il a intitulées *il Pianto*. Après avoir fouillé des plaies vivantes, le poète est allé soulever le linceul d'une nation morte; et dans son voyage à travers le pays du beau, cette inspiration lugubre n'abandonne nulle part celui qui s'est donné pour mission de *mettre le doigt dans toutes les blessures*. Au Campo Santo de Pise, sur la plage de Naples, au milieu des lagunes de Venise, il peint le hideux, le vide du présent, avec verve, avec une sorte de complaisance et peut-être d'affectation. Quelques gracieux retours vers l'époque de l'art et de la foi ne paraissent là, de loin en loin, que pour mieux faire contraste avec une époque sans art et sans foi. De ce point de vue sévère et désenchanté, Rome doit apparaître dans toute sa tristesse, et pour ainsi dire dans toute sa nudité. N'attendez point que ses ruines et ses habitans vous soient présentés à travers le prisme de l'enthousiasme. Rome vous sera peinte grande encore, mais isolée comme elle l'est véritablement de son passé. Ce sera la Rome des haillons et des gueux, une Rome sale, mendiante, fiévreuse; l'auteur se placera au Forum, qu'il aura soin d'appeler de son ignoble nom moderne, le Champ des Vaches (*Campo Vaccino*). Il y montrera :

> Le temple de la paix aux trois voûtes jumelles,
> Immense, et laissant voir par un trou dans le fond
> Le cloaque de Rome et son gouffre profond.
> . . . . . .

De grands monceaux de terre, où l'enfance se rue,
Et des trous si profonds et si larges, que l'eau
Fait partout une mare en cherchant son niveau.

Ajoutons que ces traits ne sont pas les seuls; il en est de plus poétiques, mais ils sont caractéristiques de la manière et du point de vue de l'auteur. On les retrouve encore dans cette apostrophe aux Romains :

O superbes fiévreux, gras habitans du Tibre.
. . . . . .

Les poètes gagnent presque toujours à oublier les systèmes qu'ils se sont faits. Les vers les plus gracieux du *Pianto* sont des vers d'espoir adressés à l'Italie :

Divine Juliette, au cercueil étendue,
Toi qui n'es qu'endormie, et que l'on croit perdue,
Italie! ô beauté!...

et M. Barbier ne se trouve pas mal de mettre un peu de côté sa misantropie obligée dans ce tableau du Forum aux approches du soir :

Au faîte des toits plats, au front des chapiteaux,
L'ombre pend à grands plis, comme de noirs manteaux.
Le sol devient plus rouge, et les arbres plus sombres;
Derrière les grands arcs, à travers les décombres,
Le long des chemins creux, mes regards entraînés
Suivent des buffles noirs attachés par le nez.
Les superbes troupeaux à la gorge pendante
Reviennent à pas lents de la campagne ardente,
Et les pâtres velus, bruns, et la lance au poing,
Ramènent à cheval des chariots de foin.
Puis passe un vieux prélat, ou quelque moine sale,
Qui va battant le sol de sa triste sandale,
Des frères en chantant portent un blanc linceul,
Un enfant demi-nu les suit et marche seul.
Puis, des femmes en rouge, et de brune figure,
Descendent en filant des degrés de verdure.
Les gueux déguenillés qui dormaient tous en tas,
Se lèvent lentement pour prendre leur repas.

L'ouvrier qui bêchait et roulait sa brouette,
La quitte; le travail, les pelles, tout s'arrête.
On n'entend plus au loin qu'un murmure léger,
Que le cri d'un ânon, le sifflet d'un berger,
Ou derrière un fronton renversé sur la terre,
Quatre forts mendians couchés avec mystère,
Qui, les cinq doigts tendus, et du feu dans les yeux,
Disputent sourdement des baïoques entre eux.

Ici la peinture est toujours un peu crue, mais elle est parfaitement vraie de dessin et de couleur, et c'est par cette vue du Forum au coucher du soleil que nous terminerons notre promenade à travers l'immense galerie que nous avons parcourue. Que le lecteur se rappelle combien sont variés la composition, le faire, le cadre de ces nombreux tableaux, et cette pensée le rendra peut-être indulgent pour le *cicerone* qui lui a servi de guide.

Pour m'acquitter de ma tâche, il m'a fallu toucher en passant bien des questions, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à la révolution de 1830. J'ai été forcé d'être rapide, et j'espère que, dans les jugemens qu'on pourra porter sur mes jugemens, on tiendra compte de cette rapidité forcée, qui m'a souvent interdit les développemens, les preuves ou les restrictions.

Je sais qu'il y a dans mon travail des omissions et des lacunes : il était impossible de parler de tous ceux qui ont parlé de Rome, mais je crois n'avoir omis aucun type important. D'ailleurs, je crains peu qu'on m'accuse d'avoir été trop court; je redoute plus le reproche contraire. A ceux qui me l'adresseraient, je répondrais que l'on ne quitte pas Rome comme on veut, surtout quand on y rencontre tous les grands hommes qui l'ont visitée; que je me plaisais trop à vivre dans ce lieu, en si bonne compagnie, pour être pressé d'en sortir; que ce moment est pour moi comme un autre départ, et qu'en finissant je suis tenté de m'écrier avec Rutilius : Je cède, je m'arrache aux embrassemens de la ville bien-aimée; mes pieds franchissent à regret le seuil sacré :

Laxatus tandem caræ complexibus urbis,
Inviti superant limina sacra pedes.

J. J. Ampère.

DE

LA LITTÉRATURE

DANS

L'AMÉRIQUE DU NORD.

« Cantar non pot gaire valer,
Si d'inz del cor no mov lo chanz. »
(*Tencon Provençale.*)
(Le chant du poète n'a guère de prix quand
il ne jaillit pas du fond du cœur.)

La parole humaine, ou, s'il fallait nous exprimer métaphysiquement, le *verbe*, sera toujours le vrai lien des nations. L'homme qui parle votre langue est votre frère. Jamais le Canada qui parle français ne cessera d'être Français; jamais la tradition espagnole ne cessera de hanter les républiques du Mexique et du Pérou; vingt guerres de l'indépendance n'empêcheraient pas les Etats-Unis de rester Anglais et puritains. La chaîne intellectuelle et magique des hommes entre eux, c'est la parole. Quittez votre pays pour deux

années seulement, et que, sous la glace polaire ou l'ardeur du tropique, vous entendiez l'accent national, un mot, un seul; le *buon giorno* des Italiens, le *welcome* des Anglais, le *bonjour* de la France; le tressaillement de votre cœur vous dira que la patrie est dans le langage plus que dans le sol. La communauté de l'idiome représente la communauté des intérêts. La parole! la parole! elle est plus que la force, que l'espace et le temps; c'est la pensée devenue palpable.

Jamais les colonies qui ont emprunté leur dialecte à une contrée-mère déjà civilisée, n'ont eu de littérature propre. Asservies, révoltées ou émancipées, le langage les enchaîne éternellement à la métropole ancienne. Pour s'isoler un peu de l'Angleterre, l'Ecosse a été forcée d'employer un dialecte de l'anglais; encore n'a-t-elle créé qu'une nuance diverse de la même littérature. Une colonie voit-elle naître un grand écrivain? aussitôt il va se confondre avec les célébrités de la métropole. Parmi les poètes assez nombreux que le Mexique a produits, un seul homme de génie s'est montré, Alarcon : phrase, pensée, images, tout en lui est espagnol; l'instrument dont il se servait, rebelle à tout autre usage, ne voulait reproduire que le génie de l'Espagne. Rien de mexicain chez Alarcon, dramaturge admirable, oublié, bien supérieur, selon nous, à Lope de Vega, et dont la demi-obscurité est une de ces injustices littéraires que le temps répare quelquefois (1).

Les Etats-Unis sont donc anglais : ils n'ont point de littérature spéciale. Ce grand peuple, cette république fractionnée en vingt républiques, et qui en produira mille dans un espace de temps donné; cette nouvelle Europe, ce rajeunissement de toutes les destinées du monde vieilli, ce modèle et cette expérience gigantesque; n'avoir

(1) Dans la *Collecion de las piezas dramaticas de los autores espanoles* (Madrid 1826), les éditeurs ont inséré deux comédies de *don Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza*, Mexicain. Ce nom, à peine connu en France, est peu apprécié même en Espagne. C'est à lui que Corneille doit *le Menteur* (*la Verdad sospechosa*). Au mérite de l'invention la plus féconde, Alarcon joint une facilité, une énergie, une pureté d'exécution qui l'auraient placé au premier rang, si les critiques de tous les pays, vrais moutons de Panurge, ne s'étaient contentés de copier leurs prédécesseurs.

point de littérature! Non, une société si vierge, si inouïe, si peu semblable à tout ce qui a vécu, n'a pu trouver une voix, une expression solennelles, indigènes! *Fenimore Cooper* et *Washington Irving* sont tout Anglais: l'un copie Adisson; l'autre se modèle sur Walter Scott.

Il y a d'autres raisons pour que la littérature manque à l'Union américaine. La première, la voici: les Etats-Unis ne sont point une société. On sait l'origine des Etats-Unis. Des sectaires gênés en Europe passèrent dans l'Amérique du Nord, où ils étaient sûrs d'être à l'aise; des aventuriers en firent autant, et semèrent ces magnifiques déserts de colonies, imperceptibles germes de nations. Les indigènes, repoussés pied à pied dans les bois et les savanes, disparurent presque entièrement, sans avoir mêlé leur nationalité à l'établissement des vainqueurs, et le génie sauvage ne porta point sa vigoureuse sève dans l'esprit européen.

Voici donc deux faits bien remarquables:

D'abord les indigènes s'anéantissent, et avec eux cet ordre particulier d'idées et de sentimens, qui naît de l'affinité d'une classe d'hommes avec un sol et un climat, et imprime aux mœurs, aux lois, à la parole, un caractère ineffaçable. Puis, l'incohérence des établissemens européens des Etats-Unis, les oppositions de foi, d'habitude, de langage, affaiblissent encore le caractère social de ce ramas d'hommes, que l'extinction graduelle de la race indigène privait déjà d'un grand moyen d'union. On sourit en songeant à la figure que durent faire ces Anglais, ces Hollandais, ces Allemands, ces Français, que tant de causes et tant de hasards faisaient tomber sur les terres vierges du Nouveau-Monde. On les voit, sous leurs accoutremens bizarres, au milieu de leurs pins équarris et de leurs pierres mal taillées, contrastant, par leur gaucherie et leurs grossières tentatives, avec la majesté des lieux qu'ils se permettaient d'habiter. Supposez qu'un poète alors, un vrai poète inconnu, las d'avoir faim à Londres ou à Paris, s'avisât de quitter la plume pour la pioche et la hache, et de sacrifier l'espérance de l'hôpital à l'envie de voir la Virginie ou le Massachussets. En arrivant dans ce monde immense, dans un monde rempli de Dieu et de poésie sans nom, il contemple de ses yeux les sauvages fuyant de forêt en forêt, chargés des os de leurs pères, et disant adieu à leur sol. Ne comprend-

il pas qu'ils emportent avec eux la poésie américaine, et que les bûcherons, les serruriers, les menuisiers, qui vont leur succéder, n'auront aucune inspiration à transmettre aux générations futures?

Dès que les colonies s'affermirent en Amérique, les idées positives s'y développèrent et y dominèrent. La religion, première cause de ces migrations, n'y fut point élevée et resplendissante, comme à l'origine d'une grande civilisation. Les sectaires avaient quelque chose de grand par la persévérance et la force, mais aussi de raide et de mesquin, qui s'alliait aux calculs honnêtes, mais vulgaires, de l'intérêt; la moralité américaine eut la trivialité du bon sens commercial. Ce christianisme réformé, déjà pâle quand ils l'apportèrent d'Europe, n'avait pu prendre ni couleur, ni mouvement en Amérique, où les besoins renaissans de la vie matérielle avaient tourné toutes les pensées vers la terre. La multiplicité des sectes contribuait encore à l'affaiblir, et à lui ôter ce qu'il avait d'inspirateur. Une religion n'exalte l'ame qu'autant qu'elle est générale.

Quand les hommes croient comme un seul homme, ce magnifique concert achève de les rendre frères. Il confond leurs pensées, leurs émotions, leurs besoins; et si quelque ame, marquée secrètement de ce sacerdoce qu'on nomme poésie, vient à entendre ce grand murmure d'un peuple qui cause avec Dieu, elle chante alors; elle exprime ce que tous ressentent; elle est écho sublime; elle dit ce que la foule cherche à dire; elle laisse à son siècle et à tous les siècles un chef-d'œuvre national.

Le protestantisme américain était autre chose : chaque secte se divisait en d'autres sectes; tel symbole que vous imputiez à une province, n'était plus que dans telle ville; bientôt vous le reconnaissiez à peine dans telle famille, et enfin il vous échappait jusque dans l'individu. Les croyances éparpillées réduisaient à rien les hautes sympathies, sans lesquelles la poésie est impossible. Le poète est par essence l'homme de tous, et quand tous sont isolés, que devient sa mission?

L'Amérique ne pouvait donc avoir son poète, elle n'avait point une nation à lui donner, ni un culte, ni une patrie; elle ne présentait à son esprit nulle grande et mystérieuse unité, qu'il em-

brassât sans effort, et avec laquelle il mêlât son individualité propre; la société américaine n'était pas née, elle ne l'est pas encore.

Or, qui n'a point de poésie nationale, ne peut avoir de littérature nationale. La poésie est à la littérature ce que l'accent est à la parole, l'ame au corps, et Dieu à l'ame. *Poésie,* c'est le cri naïf du cœur et de l'imagination; elle précède toutes les beautés régulières du langage, parce qu'elle les enfante toutes. Aux époques les plus raffinées, où la poésie semble renchérir sur le scepticisme et la corruption des masses, elle est encore l'expression de l'abus général de l'intelligence et du cœur, le cri d'angoisse émané de je ne sais quelle maladie inconnue, dont elle révèle l'existence. Le poète est indépendant; le littérateur est enchaîné par un système, par une science, par un intérêt souvent vulgaire; le poète est un enfant-homme, qui s'extasie devant une fleur, et croise les bras en contemplant les cieux.

Ne dites pas que le puritanisme date de loin, qu'il n'a plus d'influence sur les Etats-Unis, qu'il est vieux en Amérique, et que le pays n'est plus sous la loi de ces antiques mœurs. Le principe qui a créé une société dure plus long-temps que les philosophes ne le pensent; chaque famille est encore patriarcale aux États-Unis; la femme obéit, comme obéissait la femme de l'Ancien Testament; le fils se soumet, comme le fils se soumettait du temps d'Abraham. La société de Cromwell, basée sur les préceptes de la Bible, s'est perpétuée et fleurit sous la démocratie actuelle, avec laquelle sa rigidité calviniste s'accorde très bien. Tolérante pour le sectaire, elle repousse sans pitié tout ce qui n'est pas chrétien, elle vous clôt dans votre maison le jour du sabbat; elle vous parque dans une communion quelconque; elle vous fait l'esclave de votre créancier, si vous devez; elle vous enlève tout droit légal, si vous êtes juif ou sceptique : elle vous déshérite, si vous avez un père qui veuille vous enlever sa fortune; elle a porté dans un sol nouveau et les vieilles idées et les vieilles mœurs du calvinisme.

Examinez un peu les types héroïques de ce peuple. Voici Franklin, ferme et exacte intelligence, observateur patient, esprit économe, qui a régularisé la vertu et mis l'honnêteté et le vice en partie double. Franklin, c'est, pour l'Américain du Nord, le symbole

de la vertu civile. Washington représente à ses yeux la vertu militaire. Ce *pater patriæ*, ce demi-dieu, est un grand caractère sans poésie. Jamais homme ne fut plus complètement dénué d'imagination. Qu'on ne nous accuse pas de flétrir cette vertu civique, de rabaisser cet héroïsme utilitaire! Washington prouve que toutes les espèces de grandeur sont possibles, et que sans un grain d'enthousiasme, sans une parcelle d'imagination, on peut très bien sauver son pays.

De tels modèles feront d'excellens citoyens, jamais des artistes. Washington était le vrai descendant de ces vendeurs de tabac, de ces colons économes et rangés, qui, à force de bien gouverner leurs domaines, et de soigner leurs plantations, devinrent assez riches pour lever la tête et se révolter. On a conservé deux volumes de lettres autographes écrites par Washington à ses agens commerciaux à Londres, peu de temps avant la révolution d'Amérique; il faut y admirer avec quel soin, quelle minutieuse exactitude, quelle économie rigide, quel esprit de détail il met ordre à ses affaires; il compte ses carottes de tabac; il ne perd pas un pouce de son droit; il est marchand comme ses pères, comme ses frères, comme ses concitoyens. Le héros avait toujours un almanach dans sa poche; dans cet almanach étaient intercalées des feuilles blanches, divisées en trois compartimens; le premier portait pour titre : *Où, comment, avec qui, j'ai passé mon temps* (WHERE, HOW, AND WITH WHOM, MY TIME IS SPENT)? — Le second : *Journal de la Température* (ACCOUNT OF THE WEATHER). — Le troisième : *Remarques et observations* (REMARKS AND OBSERVATIONS). Chacune de ces pages était remplie à la fin de la journée (1). Jamais bourgeois amoureux d'entomologie ne se montra plus curieusement exact, plus patiemment minutieux.

Il y a, dans ce type américain, quelque chose de profondément incompatible avec l'émotion, l'élan et l'enthousiasme des arts. Aussi l'Amérique du Nord n'a-t-elle vu naître, jusqu'à ce jour, qu'une espèce, une classe d'hommes, la classe industrieuse. Pour exploiter le sol, elle avait besoin de la force brute; à elle le pouvoir. Quand les bras se reposeront, la vraie civilisation intellectuelle commencera;

(1) *Washington Papers*, edited by Jared Sparks.

il faut auparavant défricher ce vaste désert et ces vastes forêts qui bordent l'Amérique civilisée. Le diadème et le sceptre appartiennent donc aux bras, à l'industrie manuelle; et comme dans ce monde il y a plus de mains que de têtes, comme les êtres doués de l'énergie de la pensée sont toujours en minorité relative, comme la force physique est donnée à presque tous, et la force de l'esprit à un petit nombre, ce petit nombre attendra patiemment que son tour arrive. Un voyageur moderne, dont le grand sens et l'impartialité sont remarquables (1), affirme que la plupart des hommes éclairés et instruits de l'Union se condamnent volontairement à l'obscurité et à la retraite; ils redoutent le suffrage universel; ils fuient devant la tyrannie de la majorité. La chambre des représentans se remplit d'avoués et de procureurs de village, de petits commerçans, et d'avocats qui font de bonnes affaires, et qui souvent ne savent pas l'orthographe, « chose surprenante, ajoute M. de Tocqueville, dans un pays où l'éducation est populaire et universelle. » Ainsi l'intelligence est bannie du maniement des affaires publiques; un bon sens pratique la remplace : toujours le bon sens de Franklin, celui de Washington.

On ne peut comparer cet essai phénoménal, les *États-Unis*, aux républiques anciennes, sanglantes aristocraties portées sur leur char de triomphe par des foules de bipèdes rampans. Ici pour la première fois, les masses dominent; ce qu'elles désirent s'exécute, ce qu'elles abandonnent tombe. Veut-on un succès? il faut le leur demander. Exercer un emploi? il faut le mendier et l'obtenir d'elles. La communauté est reine, et l'individu esclave; il ne peut s'affranchir qu'en gagnant beaucoup d'or : signe unique du pouvoir, symbole devant lequel tous s'inclinent. Personne n'ignore les biens que donne la richesse; personne ne conteste sa fécondité : à genoux donc en face du comptoir et de la banque, de l'atelier et de la fabrique; à genoux en face de toutes les manufactures d'opulence! Que l'intelligence se tourne tout entière vers l'amélioration matérielle; qu'elle se consacre à rendre le pays fertile, les fleuves navigables, le numéraire abondant, les produits nombreux; si elle s'avisait de spéculations poétiques, d'élan vers

(1) M. de Tocqueville.

le beau, chacun se moquerait d'elle. Elle fera des journaux et les fera pour le peuple; elle s'embarrassera peu des formes, du style, de la pensée, de l'originalité, de la perfection; elle prendra les vices des laquais; elle sera menteuse, calomniatrice, adulatrice et pillarde; elle ne sera plus que la servante salariée du bien-être matériel. L'éternelle loi de la nature est renversée; l'esprit est l'instrument du corps.

La littérature américaine a dû commencer par le journalisme. Chaque maison de poste était le bureau de rédaction d'un journal, imprimé sur papier gris ou jaune, tantôt in-octavo, tantôt in-douze. On y donnait toutes les nouvelles intéressantes : ventes de maisons, arrivée de vaisseaux, formalités judiciaires, achat d'esclaves; enfin c'étaient des petites affiches. Le journal des Etats-Unis a toujours marché dans cette voie; il s'est fait organe des partis, aussitôt que les partis sont nés, mais sans jamais prétendre à aucune force intrinsèque, à aucune valeur littéraire. A l'époque où nous écrivons, les journaux pullulent dans ce pays; leur nombre menace d'augmenter encore, et les citoyens mêmes de l'Union avouent leur complète nullité (1).

Franklin, dont le nom n'est pas même cité par les auteurs modernes qui se sont occupés de ce qu'ils appellent la littérature des Etats-Unis (2), est le premier qui, parmi les colons, ait montré quelques-unes des qualités de l'écrivain. Ses *Essais*, imprimés dans le journal de son frère, se rapprochaient à la fin du style d'Adisson et de celui de Goldsmith. On y cherchait en vain la naïveté piquante de ce dernier, le Lafontaine irlandais, et le bon ton semi-puritain du *Spectateur*. L'*humour* de Franklin était plus humble, plus rustique, plus économique; elle sentait le marchand et l'artisan; elle était fort peu littéraire, mais elle offrait le cadre presque complet d'une vie honnête et industrielle; le *Bonhomme Richard* a fait le tour du monde.

(1) V. *North-American Review*, n° 60.—*Athenæum*, *Letters on America*, etc. — *Fenimore Cooper's Address to his fellow-citizens*, etc.

(2) Hamilton, *Men and Manners in America* BLACKWOOD'S MAG., february, 1825, etc.

Benjamin Franklin a rimé quelques vers dont nous ne parlerons que pour mémoire, et qui peuvent se classer, pour la force poétique, tout auprès des *Quatrains du sieur de Pybrac*. Peu de temps après sa mort, la carrière poétique des Etats-Unis s'ouvrit par un poème épique, *la Colombiade*, de Joël Barlow. Le sujet, la découverte du Nouveau-Monde, était magnifique. Rien de plus ennuyeux que ce poème; et faut-il le dire? cet ennui est commun à la plupart des poèmes nés en Amérique.

Nous avons expliqué cette énigme. Le bon sens règne sur le pays de Franklin. Voulez-vous chercher la partie poétique de cette civilisation nouvelle? C'est précisément celle que le bon sens désapprouve, celle qui n'a encore aucune expression littéraire. Voici, dans les forêts lointaines, et dans les vastes prairies, des bacchanales chrétiennes : au centre d'une foule enivrée, un prêtre orgiaque qui se dit chrétien, des danses effrénées et des hurlemens insensés, une exaltation qui rappelle les corybantes antiques. C'est le génie de l'inspiration puritaine, rendu furieux par l'isolement, exalté par la vie sauvage et la longue absence des cérémonies religieuses. Ces *revivals*, ou *ravivemens* de la foi, sont terribles et grandioses; les arrière-neveux des Américains modernes y trouveront de la poésie. Voici encore la lutte des planteurs et de la nature, celle des *trappeurs* et des sauvages; brutalité, férocité, existence de meurtre et de vol; je vous le répète, toute la poésie de l'Amérique. L'Amérique civilisée la voit d'un œil de souverain mépris.

En général, elle se renferme dans le genre de l'idylle. Ce mode pastoral, assez borné de sa nature, se resserre encore dans des limites plus étroites, lorsque le contraste des peuplades guerrières et nomades, la lutte avec la nature sauvage et la voluptueuse rêverie du berger s'en trouvent bannis. Telle est la muse américaine. Qu'elle se garde bien de se montrer passionnée ou trop tendre! Gare la censure du ministre calviniste! Point d'excès: le décorum n'admet pas l'excès. N'admirez jamais la nature avec trop de ferveur, vous tomberiez dans le panthéisme; contentez-vous d'une espèce d'idylle bourgeoise; il vous est défendu de lui prêter la sensibilité larmoyante et la nuance gris-rose de Salomon Gessner. Un peuple marchand trouverait cette sensibilité absurde. N'allez pas y jeter non plus cette odeur de pipe, de bierre ou de

cidre, que Voss, en Allemagne, Philips, en Angleterre, ont si plaisamment, quelquefois si gaiement répandue sur la pastorale, devenue un tableau de Téniers. On est sévère sur l'étiquette en Amérique; quand on est riche, on prétend au bon ton. Voyez que d'obstacles! que de négations! que de chaînes! quelle contrainte! Pauvre poète américain! chante comme tu pourras, dans ta cage puritaine, sous ton niveau populaire, les ailes proprement coupées, sans nid de feuillage et sans ciel d'azur.

D'ailleurs, il y a peu de *mal-être* en Amérique; la poésie souffre de cet état prospère. Le *mal-être* fait les grands poètes. En Amérique, dès qu'un citoyen est mécontent, qu'un fils trouve sa légitime trop courte, qu'un banqueroutier se lasse de sa cinquième banqueroute, il y a, pour tous ces hommes, la ressource du désert, ressource honorable et réhabilitante, colonisation incessante et facile. On défriche, on exploite, on travaille, et nul n'y trouve à redire. La société compte sur cet exutoire perpétuel. Mais aussi elle n'a pas de lord Byron, que les souffrances des salons grandissent et irritent; pas de chapelain Crabbe qui ait vécu à l'école de la FAIM et de la souffrance; pas d'Ebenzer Elliot, qui se plaigne en vers éloquens de n'avoir pas de pain; pas de Lamartine, que les tourmentes de l'empire et de la restauration aient ramené à la poésie religieuse; pas de Béranger, qui exprime avec un sourire amer le désillusionnement des peuples. Hélas! que d'*amertume* sans doute chez tous ces poètes! que d'angoisses dans l'inspiration de leurs chants. L'Amérique septentrionale est trop heureuse aujourd'hui de son *exertion* (1) physique pour produire rien qui en approche.

On ne me forcera pas, je l'espère du moins, à donner une liste complète des poètes américains. A la tête d'un recueil intitulé *Selections from the American poets* (2), l'éditeur, afin de repousser l'accusation intentée contre son pays, cite une grande quantité de poètes nés à Baltimore, Boston et New-York: *Hopkins*, *Dwight*, *Barlow*, *Humphreys*, *Trumbull*, *Freneau*, *Servell*, *Linn*, *Lathrop*,

(1) Je demande accès dans la langue française pour cet admirable mot anglais qui n'a pas d'équivalent : *exertion*, déploiement actif et utile d'une énergie qui se développe au dehors.

(2) In-8°. Dublin, Wakeman, 1834.

Prentiss, *Boyd*, *Clifton*, *Isaac Story*, *Allen Osborne*, *Spence*, *Braynard*, etc., etc., une armée tout entière. En effet, voilà beaucoup de gens qui font des vers.

La plupart d'entre eux imitent surtout une femme-poète de second ordre, mistriss Hemans, poète agréable, écho sentimental et triste, remarquable par la tendresse et la pureté de son inspiration, mais plus morale qu'énergique, plus aimable que créatrice. L'accent timide et doux de mistriss Hemans s'accorde avec la moralité scrupuleuse des Américains modernes; aussi ont-ils adopté avec empressement l'imitation de cette imitatrice. « J'ai lu les œuvres de trois ou quatre cents poètes américains, dit un rédacteur de la *Revue américaine du Nord*, et je n'en ai pas trouvé plus de trois ou quatre dignes d'estime. — *A host of them.... three or four good ones... And three or four hundred poor ones.* » Parmi ces *poor ones*, on peut distinguer quelques écrivains qui ont de la pureté, quelquefois de la sensibilité : *P. M. Wetmore*, négociant de New-York et le Roscoe de sa ville natale; *Samuel Woodworth*, qui a écrit des chansons populaires; *Jean Neal*, avocat de Baltimore; *Jacques Nack*, le sourd-muet; *Édouard Pinckney*, officier de marine; *Braynard*, éditeur d'un journal; *George Washington Doane*, ministre de l'église épiscopale; *H. W. Longfellow*, professeur; *N. P. Willis*, attaché à la légation américaine de Paris; *Sprague*, commis d'un banquier de Boston; *Jean Pierpont*, prédicateur unitaire; mistriss *Lydia Sigourney*, la seconde mistriss Hemans; *Rodman Drake*, qui a essayé la poésie fantastique; *Fitz-Green Halleck*, banquier fort riche, et qui se distingue par l'*humour* et la vivacité.

Mais en général tous ces poètes se ressemblent, l'individualité leur manque. On se rappelle, en les lisant, ce personnage comique de Shakspeare, Dogberry le recors, qui dit toujours que les mauvaises actions dont il est témoin « *sont tolérables* (il veut dire intolérables) et *tout-à-fait fatigantes.* » Pour nous servir de la locution de ce bon Dogberry, la médiocrité de tous ces poètes nous semble très tolérable, mais tout-à-fait fatigante. C'est une monotonie extrême, une langueur qui endort, une moralité narcotique.

Rarement l'ame du poète américain s'élève, s'échauffe, s'émeut, se répand au dehors : la sincérité de l'accent, la puissance de l'émotion, la profondeur de l'inspiration lui sont peu connues;

vous le voyez gêné, il chante en tremblant, il pressent qu'on ne l'écoutera pas; son idée ne le pénètre jamais, et il s'arrête souvent aux mots, heureux et satisfait d'avoir formé, avec des paroles, je ne sais quelle mélodie douce, dont la caresse est plus assoupissante qu'enivrante. A ce triste allanguissement de la vraie poésie, je ne vois d'autre cause que la fausse position du poète. Il a perdu le sacerdoce; il étouffe dans la boutique; le marchand est le seul prêtre de la société où il vit. On traite son art de puéril, et il l'exerce puérilement; quand il veut se relever un peu, il fait de la morale; pauvre morale enfantine, babillage vertueux en vers rimés ou en vers blancs; causerie scandée, que l'on pourrait distribuer en prix à toutes les jeunes personnes des deux hémisphères; poésie qui ne va pas beaucoup plus haut que Florian et Berquin. Le poète d'Amérique se renferme (ce qui est louable) dans les limites du décent et du convenable; il met de la probité dans sa versification, de la loyauté dans son mètre, un extrême fini dans sa strophe, de l'exactitude dans sa main-d'œuvre et de la chasteté dans ses tableaux; toutes ces choses assurées, il s'attache à ne rien négliger; la description l'entraîne; nul choix dans les détails: il marche devant lui, peignant les passions à la gouache, amortissant les teintes trop sensuelles et trop fortes, copiant les instrumens de ménage, ainsi que les armures de guerre, craignant de pervertir son public, et ne craignant pas assez de l'ennuyer.

Trois poètes, *Bryant, Percival* et *Dana* sont dignes d'être mentionnés. Le sentiment moral est profond et chaste chez Bryant; il ne manque ni de pureté, ni d'élégance, mais de verve. On ne sent pas assez vivement dans sa poésie le souffle de l'inspiration. *James G. Percival,* avec plus d'inégalités, a peut-être plus de génie. La prolixité, l'entassement des images, la lenteur des périodes et l'incorrection déparent presque toutes ses œuvres. La misère et l'isolement ont peut-être flétri dans le germe cette intelligence née pour de grandes destinées; et quelques-uns des morceaux sortis de sa plume annoncent qu'il se serait élevé jusqu'à la passion, si la passion pouvait fleurir en Amérique. Enfin *George Dana*, qui jouit aujourd'hui de toute la popularité que les Américains peuvent accorder à un poète, s'est habilement modelé sur le type de Words-

worth. Vous retrouverez chez Bryant le calque de Campbell; chez Percival l'imitation de Byron; chez Dana, celle de Wordsworth. Vous diriez qu'un écrivain des États-Unis ne peut être lui-même. Il faut aussi reprocher aux hommes de ce pays le peu de mobilité de leur imagination. La plupart épuisent un sujet; ils marchent; leur pas est grave, égal et monotone; ils ne savent ni s'arrêter, ni s'élancer.

Citons quelques fragmens de poésie américaine :

Les leçons d'une Mère.

« — Qu'est-ce que cela, mère?

— Mon fils, c'est l'alouette! A peine le matin a souri sur la montagne, elle part d'un élan, et quitte la mousse de son nid. Elle part, et la goutte de rosée brille encore sur son sein; elle part, et l'hymne de joie jaillit déjà de sa poitrine; hymne d'amour, qui chante le Créateur. Toujours, mon fils, que les chants de ta matinée soient un hymne au Dieu de bonté!

— Qu'est-ce que cela, mère?

— Mon fils, c'est la colombe! Entends-tu? sa voix est tendre, sourde, plaintive, comme le pleur (1) du veuvage. Elle attend le retour du bien-aimé, et son gémissement est continu comme le bruissement de l'onde qui s'écoule. Toujours, mon fils, sois, comme elle, fidèle à tes amitiés, constant dans tes amours.

— Qu'est-ce que cela, mère?

— Mon fils, c'est l'aigle! Orgueilleux et joyeux, il monte dans le ciel. Sûr de sa force, l'enfant des montagnes fend la nue orageuse et brave l'éclair rougissant. Son aile puissante lutte contre le vent; son œil de feu s'arrête sur le soleil. Il va, il va toujours; son vol est droit et rapide. Toujours, toujours, mon enfant, puisse ta vie imiter le vol de l'aigle; rapide, hardie, puissante, invariable, infatigable, inflexible! »

Ces stances, assez jolies, sont de M. Doane, ministre unitairien.

Cette poésie domestique a du charme; elle n'a point d'élé-

(1) Bossuet a employé ce mot au singulier.

vation : elle ressemblerait aux inspirations premières de la muse slave et lithuanienne, si cette dernière n'était ingénue comme un enfant, et simple comme le chant de l'oiseau des bois. J'aime la naïveté du berceau; le garçon de boutique peut être simple sans prétendre qu'on l'admire. C'est quelque chose de délicieusement suave que les petites odes lithuaniennes, si courtes, si mélodieuses, si gracieuses, qui émanent d'un sentiment tendre, et s'exhalent d'un cœur paternel, d'une émotion filiale, d'un souvenir de mère. Aucun des grands mouvemens de la vie civilisée n'a encore diversifié ce tissu primitif des affections humaines, cette naïveté charmante, qui jaillit d'un terrain fécond et vierge encore. La poésie américaine, au contraire, est revenue à la naïveté par la stérilité; c'est une poésie d'économie et de jeûne, une poésie pénitentiaire.

Un autre poète (1) adresse la pièce suivante *à un enfant fatigué d'avoir joué.*

« Tu as bien joué! et te voici las! Qu'as-tu donc fait pendant le jour entier? Tous les êtres ont accompli leur destin de la journée : les oiseaux se taisent; l'abeille ne murmure plus; le soleil glisse en se perdant au sommet de l'arbre, au sommet du clocher; la colombe a fui sous son ombrage protecteur; les feuilles épaisses cachent les nids qu'elles abritent : voici le crépuscule; enfant! qu'as-tu fait de ta journée?

« Que vas-tu dire à ta mère, quand tu reviendras près d'elle? Ce que ta petite voix lui avait promis le matin, l'as-tu fait? As-tu pardonné? as-tu aimé? Ton camarade a-t-il reçu de toi d'heureuses et douces paroles? Dans les bois, au bord des ruisseaux, quel enseignement as-tu recueilli?

« Va; une soirée arrivera, la soirée du grand jour : tu seras las encore, mais non d'avoir trop joué! Ton corps pliera, tes yeux se fermeront comme aujourd'hui. Tu diras : « Pourquoi l'ombre est-« elle si lente à se répandre? je voudrais, je voudrais dormir! » Dieu veuille qu'alors ton front soit pur comme aujourd'hui, pur de péché et de honte! Quel compte auras-tu à rendre de ta journée, la

(1) N. P. Willis.

journée de ta vie? Si ta main s'est ouverte, si ton cœur s'est livré à la pitié; si la pénitence a mortifié ton ame, et que les éloquentes voix de la nature t'aient révélé leurs saints mystères; si ta sympathie s'est associée à ce qui est humble, à ce qui est grand; — ces souvenirs, enfant, calmeront ta lassitude; ces souvenirs auront pour toi des charmes; tu verras la nuit venir; — et tu ne trembleras pas, et, paisible comme aujourd'hui, tu t'endormiras sur le sein maternel! »

Le sujet traité par Percival, dans le morceau suivant, prêtait à l'expression la plus pathétique.

La Femme abandonnée.

« Il ne vient pas; la lune est descendue dans le ciel; je veille toujours; il ne vient pas.

« Ah! ce ne fut pas toujours ainsi. Pendant que son orgie l'entraîne et l'enivre dans la ville voisine, il oublie que je pleure ici, que je pleure amèrement. Quand il viendra, sa voix sera dure et grondante; je pleurerai encore, et mon enfant, qui s'éveillera dans son berceau, mêlera sa faible voix à mes larmes. Veiller là, sur ce berceau, veiller en mère sur ces petites paupières closes, c'est le dernier délice de mon cœur désespéré.

« J'avais un époux autrefois; je n'en ai plus; la colère est toujours sur son visage; il boit le poison d'une volonté fatale sur les lèvres d'une femme sans mœurs, comme l'abeille s'enivre du venin que renferme la feuille du laurier. Je ne puis le haïr, pourtant! Ah! que sont devenues les heures où mon regard ne se détachait pas du sien! — Je l'aimais tant! — il m'aimait aussi! La marche silencieuse des heures semait de fleurs toute notre vie. Qu'il revienne! qu'il sourie seulement; mon cœur se rajeunira, et toute ma tendresse va se réveiller. »

Cette pièce est touchante; elle est bien, sans être mieux; et, au milieu d'une naïveté qui plaît, on y cherche en vain la trace ardente du génie.

Mais citons un morceau plus énergique; un petit conte écrit en

strophes, et qui jouit d'une grande réputation par delà les mers. *Le Boucanier*, de tous les poèmes américains le plus énergique et le plus original, est encore une imitation. Wordsworth avait chanté le *Vieux Matelot* puni par le ciel pour avoir tué un albatross; Crabbe, en écrivant son *Pierre Grimes* (1), avait donné, pour ainsi dire, l'anatomie complète du remords; Byron avait jeté de l'intérêt sur la vie du corsaire. Toutes ces sources d'intérêt, le fantastique de Wordsworth, la vie sauvage des brigands de la mer, le repentir furieux dans une nature vulgaire, ont concouru au poème de *Dana*.

Le Boucanier.

« Il y a neuf lieues, du rivage à l'île. C'est une île solitaire, bordée de roches aiguës et dentelées; point de bruit sur sa grève, point de bruit sur ses rochers âpres; vous n'entendez que le roulis des flots, quelquefois le cri de la mouette qui, fendant d'une aile hardie l'écume blanche et jaillissante, revient trouver son nid sauvage. »

Ainsi parle le poète.

Il raconte ensuite que, depuis douze ans, le roi de cette île solitaire est Mathieu Lee, le boucanier, le meurtrier; un homme trapu, à l'œil gris, au sourcil épais, au front bas, à la parole tour à tour violente et terrible, ou douce et caressante. Quiconque approchait de l'île, tombait sous sa hache; les chaloupes chargées de matelots ne l'effrayaient pas; il les attirait dans un piége, les tuait et les dépouillait. C'était un terrible homme que Mathieu Lee. Ses expéditions augmentaient sa fortune; mais il dépensait beaucoup; et un jour, je ne sais quel caprice le dégoûtant de cette existence aventureuse et sanguinaire, il arma un beau navire qu'il chargea de marchandises. Son intention était de devenir honnête homme. La mer ne fut pas de cet avis; elle désempara le vaisseau, qu'elle jeta fort maltraité sur une côte d'Espagne.

« Ah! s'écrie le boucanier, le métier de bon capitaine ne me

(1) J'ai traduit *Pierre Grimes* dans les *Caractères et Paysages* (p. 200).

réussit pas! le navire est dans cet état! A notre ancien labeur, mes enfans! radoubons le vaisseau, et repartons! »

Une jeune Espagnole, riche, qui vient de perdre son mari dans les guerres d'Espagne, va partir pour l'Amérique; Mathieu Lee la prend sur son bord, avec ses domestiques, ses femmes et tout ce qui compose sa fortune. Laissons parler le poète.

« La lune monte, la nuit avance; sous le mât, un homme se tient debout, pensif, les bras croisés; c'est Mathieu Lee! — Tu sais quelle est ta promesse; tu sais qu'elle est jeune et malheureuse; qu'elle est seule et qu'elle se fie à toi!

« Tu sais qu'elle te parlait avec plaisir et t'écoutait avec douceur: tu étais plus heureux et moins sombre, quand sa voix harmonieuse s'adressait à toi. Pauvre enfant! elle n'a point de consolateur! Non, Mathieu Lee! tu ne lui feras pas de mal. Mathieu regarde la mer calme et le ciel calme! Un murmure et un juron lui échappent. — « Pas ce soir! la nuit est trop belle! »

« Mathieu s'endort; il rêve d'or et de diamans; il étend ses mains avides vers un monceau de perles étincelantes; il s'éveille en criant: Un rêve! Se laisser troubler par un rêve! Non, non, ce n'est pas possible! Ce repentir passager t'a donc ôté le courage? Sois homme, morbleu, et ne perds pas l'occasion de la fortune, parce qu'une femme est triste!

« Allons, main sanglante, il te faut du sang! prends-le! L'écume roule sur la crête des flots; les étoiles se cachent et se troublent; l'Océan pleure sur les morts qu'il a ensevelis. L'œuvre fatale va commencer; Mathieu a fait un signe; l'équipage silencieux glisse dans l'entrepont; le vaisseau marche, comme un tombeau sur la mer, sans faire de bruit; on entend, du fond du navire, jaillir des cris affreux qui semblent émaner du centre de la terre; des cris infernaux: — on égorge les passagers dans leur sommeil.

« L'accent de l'agonie, le hurlement, le gémissement, la lutte, les coups portés et rendus, la malédiction, le sanglot, le soupir, la prière étouffée, le dernier râle, le sourd murmure, tous ces bruits se confondent. Et la lampe de la cabine éclaire douloureusement ces hommes pâles, ces joues brûlantes, ces taches de sang, ces fronts humides, ces mains chaudes et rouges. — Lee arrive et re-

garde. — « Ah! ils dorment bien; et leur réveil n'aura pas besoin de valet-de-chambre. »

« Mais la porte s'ouvre; on entend une voix perçante; on voit une forme sépulcrale, une longue robe blanche, des cheveux épars, une femme; elle s'élance, elle court. — Un bruit dans l'eau! Tout est dit. — Flots aux crêtes bruyantes, savez-vous ce que vous entraînez dans votre marche triomphale?

« Il s'agit d'emporter les cadavres; on les tire de cette chambre dont la lampe va s'éteindre. Leurs funérailles seront sans prières, leur cénotaphe sans amis. Les vagues avides dévorent les cadavres un à un; elles les dévorent, passent et grondent.

« Encore un! s'écrie Lee. Il reste un cheval, le beau cheval de guerre que cette femme avait placé sur notre bord. Qu'on aille chercher le cheval; il est habitué à se laisser monter; qu'il monte l'Océan et qu'il essaie!

« Le cheval est jeté à la mer. Quel hennissement! Jamais clameur aussi épouvantable n'a couru d'un bout à l'autre bout de l'horizon. Il monte, il descend; il hennit toujours; et l'écho de cette clameur arrive jusqu'à Lee, tantôt sourde, tantôt bruyante. A travers l'onde prismatique, ses prunelles rouges étincellent comme des prunelles de démon irrité. La peur ressemble à de la colère; il tombe, il remonte, il nage encore; il n'est pas mort. Oh! vous entendrez long-temps encore cet épouvantable cri.

« Allons, tout est dit. L'or est à nous. Lavez-moi cette tache. Qui diable repousserait la fortune quand elle se présente? Enfans, enfans, partageons nos gains. Partageons en frères; la nuit a été bonne! »

« On chante, on joue, on rit, on boit; la joie est sur le vaisseau. Point de prière, peu de sommeil. Le diable est roi. Jack s'écrie : — *Mathieu* nous trompe! — Mathieu le frappe au cœur. — C'est mal, reprend un autre. — Mathieu frappe un second coup.

« Eh bien! dit-il au reste, n'êtes-vous pas contens? notre part sera meilleure. »

Le *boucanier* met le feu à son vaisseau; accompagné de ses complices, il regagne l'île des Forbans.

Un an après, Mathieu Lee, que cette prise a enrichi et qui brave

la loi dans son île, veut renouveler l'orgie et fêter l'anniversaire de cette nuit de massacre. On boit beaucoup; on parle du cheval blanc, de sa navigation périlleuse et de son hennissement infernal. Le *boucanier* est ivre.

— « Mais là-bas, dit le poète, sur la mer, qu'aperçoit-il? D'abord une étincelle, une étoile, une flamme rouge qui grossit et avance, qui ressemble bientôt à la lune sanglante dans le ciel désert, puis à la comète échevelée, puis à un navire en flammes. Il vient, il marche, ce vaisseau embrasé, projetant ses vagues sur les promontoires et sur les baies, sur les montagnes et sur les collines. Il va, il va toujours; et du sein de l'incendie furieux, Lee voit sortir une tête, la tête du cheval blanc; bientôt c'est le cheval tout entier qui se montre, qui gagne le rivage et qui approche. De ses flancs diaphanes sort une lueur sépulcrale. Il brille en galopant vers la porte de Mathieu Lee; le même hennissement terrible résonne; la face de Lee a blanchi, le verre tombe de ses mains, ses lèvres sont immobiles et pâles.

« Je ne puis rester là, s'écrie-t-il. Il faut que je parte; je le sens, il le faut. Le cheval est à la porte; l'entendez-vous? Il m'appelle. »

Le poète, qui abandonne l'imitation de Wordsworth et de Byron pour s'attacher à celle de Burger, peint fort bien la course rapide du cheval de flamme et de Mathieu; le cheval-fantôme s'arrête sur un roc, et laisse le *boucanier* contempler d'un œil épouvanté l'incendie du vaisseau. Puis le cheval-fantôme disparaît; la folie s'empare du meurtrier, qui, naguère tout puissant dans l'île, devient le jouet des petits enfans, et meurt sous le poids du remords.

On voit ce qu'il y a de forcé, d'étrange et de commun dans la donnée du poème, et combien d'idées étrangères Dana s'est vu obligé de mettre à contribution. C'est la fuite de Lénore, c'est le coursier des *morts va vite*; — c'est la vengeance divine et le remords incarné du *mariner*. Je ne sais quelle puissance mélodramatique et de pure décoration l'emporte sur la profondeur, sur la beauté des détails; et le lecteur, tout étonné qu'il soit, ne ressent pas cette vibration intérieure qui annonce que le poème est là.

Ainsi les Américains ont été, jusqu'ici, semblables aux mauvais

classiques parmi nous; ils ont copié des copies; ils ont donné la contr'épreuve d'une contr'épreuve. Lorsque la poésie de lord Byron fit naître l'admiration générale, l'anathème énergique de ses vers trouva une foule d'imitateurs dans les États-Unis. A Walter Scott ont succédé plus de cent romanciers sans coloris. Comme ces rhéteurs de collège qui se croient de petits Cicéron par la grace du *Flores latinæ locutionis*, et de petits Virgile par la faveur spéciale du *Gradus*, les Américains ont pris des mots pour des idées, et des formes pour des sentimens; leur littérature est vide; elle puise sans cesse aux sources européennes, sans atteindre ni la perfection qu'elle imite, ni l'originalité du génie. Chez tous ces poètes américains, l'alouette chante, parce que Shakspeare a fait chanter l'alouette; malheureusement l'alouette ne chante pas en Amérique : ils sont aussi fort éloquens à propos du rossignol, et l'Amérique n'a jamais entendu le rossignol chanter. C'est un géant dans les langes; ses bras sont nerveux, sa vigueur physique étonne; il marche, il lève sans peine un poids énorme, il a précisément ce qu'il faut d'intelligence pour l'action physique. Mais son esprit n'a pas dépassé encore les limites de la vie matérielle; il a montré du cœur dans les grandes circonstances; enfant sage, économe, rangé, industrieux, courageux, sa sensibilité dort sous le livre de compte; son imagination est à peine éclose, sa poésie bégaie. Étrange spectacle que celui d'une énergie matérielle si intense, et d'une pensée dans les lisières de la première enfance; d'un pays si grand et si petit, si puissant et si faible.

Puis, je le répète, l'Amérique est trop uniformément heureuse. De quelle civilisation confuse et bizarre sont sortis Corneille, Racine, Molière! Les types originaux abondaient alors; la société fourmillait d'anomalies; il y avait dans les mœurs françaises quelque chose du fanfaron espagnol, de l'intrigant italien, du séditieux de la ligue et du vieux Gaulois. Les originalités plaisantes pullulaient de toutes parts : un contemporain a rempli des volumes de toutes les anecdotes bizarres que fournissait l'époque. Le sol était préparé pour Labruyère et pour Molière. L'Amérique actuelle, dont la population augmente si rapidement, ne présente rien de semblable à cette société bigarrée, bariolée, extravagante, rieuse, aventureuse, folle, goguenarde, héroïque. Tout y est réglé:

des mariages, conclus dès l'adolescence, se perpétuent sans orage et sans passion jusqu'à la dernière vieillesse; des spéculations heureuses ou malheureuses font et détruisent les fortunes; une activité digne d'estime entraîne tous les citoyens; un mouvement politique dont la ferveur s'exhale en pamphlets et en journaux occupe les esprits; enfin une prospérité financière et industrielle, que la raison approuve, et qui n'est cependant que la première assise de la civilisation, prépare l'avenir de ce monde nouveau.

Une teinte pâle et morne se répand sur la poésie. Sa douceur monotone fatigue l'oreille, sa langueur inanimée assoupit l'ame en la berçant de pensées plus communes que mélancoliques. Chaque vers semble un écho affaibli de quelque poésie étrangère; chaque idée, un souvenir emprunté à la vieille Europe. D'imitation en imitation, d'emprunt en emprunt, vous parcourez ainsi toute une forêt de stances, de vers rimés ou non rimés; et votre ame n'a conservé aucune impression puissante; elle ne s'est point émue dans ses profondeurs. Quelquefois les plus heureux entre ces poètes parviennent à faire naître un recueillement religieux, une pieuse rêverie. C'est le seul sentiment vrai et contagieux que cette poésie renferme, que cette civilisation suppose: mais ce sentiment n'étant pas combattu par des passions ardentes, manque d'intérêt dramatique; une fois que le poète a élevé son ame à Dieu, il n'a plus rien à dire. Il chante la noblesse et la puissance du Créateur; puis il se tait. Il a aussi des hymnes (tels que je les ai répétés) en l'honneur du foyer domestique, mais sans beaucoup d'énergie; il ne craint rien pour ce foyer, ni la guerre étrangère, ni la guerre civile, ni la famine, ni les incursions des sauvages, ni les volontés du tyran. Ses fils seront élevés pour le commerce ou l'agriculture; il ne redoute pour eux aucune des séductions terribles que fait naître notre civilisation européenne. Il est trop paisiblement heureux, trop facilement moral par tempérament et par habitude; sa destinée marche avec une simplicité trop grave. Il n'a pas même le loisir de se créer ces douleurs de mélancolique rêverie, ces douleurs voluptueuses dont nous connaissons toute l'amertume et toute la sensualité, ces peines raffinées qui sont des tristesses de luxe. L'état social dans lequel il vit l'oblige à l'activité la plus constante; tout ce qui l'entoure partage cette activité; les routes se creusent; les rainures se

forment; les bois s'abattent; l'eau gronde dans les canaux; le sol est bouleversé; les manufactures naissent; les machines sifflent, murmurent, enfantent leurs produits; les villes sortent de terre comme les fungus après la pluie; la vapeur et les chemins de fer anéantissent l'espace et multiplient la terre. Poésie! poésie! toi qui veux le silence, l'ombre, le bonheur du repos; toi qui n'es féconde que loin de l'activité matérielle et de la production brute, tu n'as rien à faire en un tel pays.

Mais du moins l'éloquence et l'histoire devraient y prospérer. La parole est un pouvoir énorme, un levier sans égal, là où nul intérêt n'échappe à la discussion publique. Nous n'avons point assisté aux séances du sénat américain, et nous ne pouvons juger cette éloquence républicaine que d'après les rapports des voyageurs, qui tous s'accordent à lui reprocher la diffusion, la prolixité, le pédantisme même (1).

Je n'ai lu qu'un seul passage de Daniel Webter qui ait produit sur moi l'impression de la haute éloquence. « Dans les assemblées politiques des Etats-Unis, il semble, dit Hamilton, que parler longtemps équivaille à bien parler. »

Les Américains des Etats-Unis ont regardé comme un modèle d'éloquence le discours prononcé par Everett, homme d'ailleurs distingué, après la mort de Lafayette. Faneuil-Hall, le berceau de l'Union américaine, était orné de draperies; un théâtre s'élevait au milieu de la grande salle; on voyait d'un côté le buste de Lafayette, d'un autre le portrait de Washington; on avait voilé d'un crêpe cette statue et le portrait. Tout était calculé pour l'effet dramatique. J'avoue qu'après avoir lu attentivement cette composition imprimée, il m'est difficile d'y trouver autre chose qu'une véritable amplification de rhétorique. Après s'être adressé successivement à la statue et au portrait, l'auteur s'écrie : « Vents qui avez conduit ici les pélerins puritains, allumez dans les cœurs de leurs petits-fils

(1) Sans parler de mistriss Trollope, dont la partialité est évidente, on peut consulter à ce sujet Basil Hall, Hamilton, Arwensted, le *Backwoodsman in America*, et même les écrivains des *Revues* américaines, qui ne ménagent pas leurs compatriotes.

l'amour de la liberté; — sang que nos pères ont versé, criez du sein de la terre; — voûtes de cette salle, faites retentir les voix du temps passé; — glorieux Washington, rompez le silence prolongé de ce canevas votif; — et vous, parlez, parlez, lèvres de marbre, enseignez-nous la liberté protégée par la loi! » Faut-il admirer cette éloquence puérile qui nous rappelle trop les essais du collége? Est-ce là une éloquence virile?

L'histoire, qui avait à retracer de grandes actions, aurait pu atteindre une certaine hauteur. L'esprit d'exactitude mercantile l'a frappée de paralysie. L'historien américain veut tout dire, tout prouver : il apporte tous ses documens, cite toutes ses autorités. Vous croyez voir un notaire inventoriant des manuscrits ou dressant un catalogue. Dominée par les habitudes commerciales, cette histoire se rapproche toujours de la probité de détail, de la boutique et du magasin : espèce de rigidité pharisaïque qui n'a point de parenté avec le génie. *Bancroft*, dans son histoire des États-Unis, dont un seul volume a paru; *Jared Sparks*, dans ses biographies (1), ont prouvé cette incapacité de concentration, cette absence de vues générales, d'idées philosophiques, ce défaut de talent graphique, qui font des annales humaines je ne sais quoi de sec, d'aride, de diffus et d'inutile. Sparks écrit avec lucidité; ses recherches sont vastes et consciencieuses. Bancroft a des prétentions plus élevées, que justifient son érudition fort étendue et le soin qui préside à ses investigations. Mais rien ne marche, rien ne se groupe, rien ne se colore; point de mouvement ni de force; point de hardiesse dans l'exécution, ni de largeur dans le dessin; toujours une main incertaine, tremblante; une forme lâchée, molle et prolixe; toujours des documens pour l'histoire, jamais d'histoire.

Trois écrivains, Washington Irving, Fenimore Cooper et Channing, ont franchi la barrière de l'Atlantique et sont connus en Europe. Deux d'entre eux sont devenus populaires en Angleterre et en France. Je me serais arrêté davantage sur ces célébrités, qui

(1) *Sparks's American Biography*, Boston, 1835. Le troisième volume de cette *Biographie américaine*, que nous venons de recevoir, contient *la Vie et la trahison de Benedict Arnold.*

nous appartiennent, si l'opinion publique n'était pas fixée depuis long-temps sur leur compte. Il serait injuste de ne point leur adjoindre Jonathan Edwards, métaphysicien de l'école écossaise.

Aux yeux de l'Europe, toutefois, il n'y a que deux représentans intellectuels des Etats-Unis : Irving et Cooper. Les Anglais ont de l'estime, et non sans raison, pour un ou deux romanciers secondaires; pour Charles Brockden Brown, auteur de *Carwin* et de *Wieland*, écrivain assez énergique, qui imite l'anatomie sentimentale et l'énergie concentrée de Godwin; et pour miss Sedgwicke, auteur de *Hope Leslie*.

Il est incontestable que le succès de Walter Scott a éveillé le talent de Cooper. Seul, et que cet honneur lui soit rendu, il a su choisir le côté saisissant de la vie américaine. Officier de marine, il a merveilleusement reproduit le combat de l'homme avec l'océan; il a montré le navire, être vivant, luttant avec la nature et la tempête et l'ennemi. Il s'est enfoncé dans les forêts primitives; il a peint, si ce n'est avec une vérité complète et précise, au moins avec une énergie virile et frappante, le développement des caractères humains dans la solitude. Quant à la société civilisée, il ne l'a jamais décrite sans un insuccès complet et fatal à sa réputation.

La Hollande et l'Ecosse ont contribué à la formation du caractère américain : l'amour du foyer domestique et des vertus de ménage distingue également ces deux pays. Aussi trouve-t-on dans les pages de Washington Irving, et surtout dans un petit roman de Paulding intitulé le *Coin du feu du Hollandais*, un sentiment vif et puissant de ce *home*, de ces jouissances intérieures, de ce bonheur paisible, de cette existence retirée, calme et contemplative. Le puritanisme, avec sa sévérité biblique, développait ce sentiment de la vie domestique; et dans les cantons où l'agriculture règne encore, dans les provinces que le commerce n'a pas envahies, on trouve mille débris de l'existence patriarcale. Irving l'a reproduite avec un grand bonheur dans quelques-uns de ses essais. Mais, chose singulière! ce ne sont pas ces écrivains qui sont les vrais organes de la semi-civilisation américaine : Audubon, dans un magnifique ouvrage sur les oiseaux; Châteaubriand; Campbell, dans son admirable poème (*Gertrude of Wyoming*), ont peut-être mieux fait comprendre à l'Europe la beauté, la nouveauté, la singularité

spéciale de la nature transatlantique, sa grandeur colossale, ses peuplades inconnues d'oiseaux et de mammifères, que les Irving, les Cooper et les Paulding.

Un des plus éloquens écrivains de l'Amérique est cet Audubon que je viens de citer. Les critiques des Etats-Unis le citent comme naturaliste, et ce n'est pas assez. C'est un admirable coloriste de style. L'orateur artificiel qui, pendant six séances, endort noblement la patience des législateurs et les force d'écouter, fidèles à leur mandat, des fragmens de mauvais latin mêlés à un nombre infini d'hypotyposes et de catachrèses, cet homme passe pour un Démosthènes. Audubon, qui a jeûné et veillé dans les bois, ivre de son étrange et fanatique amour pour la nature transatlantique; Audubon, qui a reproduit ses émotions et décrit de couleurs aussi éclatantes et plus vives que Buffon les mœurs des oiseaux et des quadrupèdes de ces forêts, n'est pas même compté parmi les prosateurs.

A Washington Irving (1) appartient le reflet douloureux et comme le regret de la civilisation européenne; reflet pâle et triste comme le clair de lune; regret combattu par l'orgueil des nouvelles institutions républicaines. La pensée intime de Washington Irving, pensée à peine avouée, imprime à son style cette faiblesse et cette douceur de coloris qui ne sont pas sans grâce; il cherche l'inspiration poétique dans le passé de l'Europe. Il imite les formes d'Adisson et de Goldsmith, comme un moderne imite les formes latines de Cicéron et de Virgile. Il est lent dans sa marche, il détaille minutieusement comme tous ses compatriotes.

Ce défaut est devenu le mérite de Fenimore Cooper. En dressant l'inventaire exact d'un navire et de ses agrès, de la hutte du planteur et des ustensiles qui s'y trouvent, du wigwam sauvage et de ses ornemens, Cooper nous apprend assez de choses nouvelles, pour que l'intérêt naisse de la curiosité. Aussi le lit-on avec plaisir. Dès qu'il repasse l'Atlantique et retrouve l'Europe; dès que cette exactitude minutieuse s'applique aux objets que nous connaissons,

(1) Une très belle édition en un seul volume des œuvres complètes d'Irving vient de paraître chez Baudry, à Paris. Nous l'indiquons à cause de son bon marché et de la correction du texte.

dans les scènes qu'il emprunte à l'histoire vénitienne et allemande, le peintre souvent admirable des déserts et des colonies primitives retombe au niveau des plus médiocres conteurs.

C'est ainsi que la littérature des Etats-Unis m'est apparue, après une assez longue étude consacrée à ses écrivains. Loin de moi l'idée de rabaisser cette nationalité littéraire et de partager avec mistriss Trollope la triste gloire de ravaler un peuple grand, quoique jeune : Hercule au berceau. J'ai exprimé, comme disent les Anglais, *honnêtement* ma pensée, *my honest thought*. Que d'autres la jugent. Selon moi, le temps littéraire n'est pas venu pour ce vaste pays. Là l'esprit passe sous le même niveau qui égalise toutes les conditions humaines; les hommes d'élite se taisent ou s'éteignent; les supériorités d'intelligence meurent comme les supériorités de rang. Curieux et fabuleux spectacle, de voir cette démocratie de l'Amérique septentrionale, idole immense, toujours prosternée devant elle-même, et s'adorant éternellement, anéantir la minorité, écraser toute opposition, même mentale, proscrire toute liberté de pensée, et vivre heureuse ainsi! La liberté matérielle et mécanique lui suffit à présent. Pour elle, tous les individus ne représentent qu'une seule puissance, le *labeur*; c'est lui qui est nécessaire et qui règne. La société américaine est un atelier. Là, le travail de l'esprit est secondaire et vassal, le travail des bras indispensable et suzerain. Situation diamétralement contraire à celle du moyen-âge en Europe. Alors la domination du spiritualisme était écrasante; les arts matériels n'acquéraient de valeur que s'ils étaient symboles d'une pensée. Le moyen-âge catholique a fait son œuvre. Que l'Union américaine fasse la sienne.

Toutes les civilisations donnent leurs produits, modifications presque infinies de l'humanité, que, pour comble de bizarrerie, l'humanité n'observe jamais. Pour moi, si je cherchais un amusement, ce serait celui-là. Les races intellectuelles et morales de notre espèce sont plus intéressantes à observer que les races des animaux. Quel caractère naît d'une société commerciale? Le besoin du lucre, l'esprit commercial ne laissent-ils pas bien peu de diversité à l'expansion de l'ame et de l'esprit? Un marchand ressemble terriblement à un marchand. C'est un homme utile et

estimable qui vend le plus cher possible, achète au meilleur marché possible, hasarde peu, dote sa fille, met ses affaires en ordre et meurt. N'oublions rien; il appartient à la garde civique, et (si le cas échet) à la garde nationale; c'est là son héroïsme, hélas! peu coûteux et qui se résume en quelques gardes montées. Tout au plus, s'il est membre d'un conseil de discipline, exercera-t-il sur ses concitoyens une sévérité de Brutus.

Mais la société américaine existe, et n'a pas de poésie originale. C'est une littérature de reflet; un tel malheur n'était arrivé à aucun peuple.

Toutes les nations d'Europe, malgré les influences qui les ont dominées, sont devenues mères d'une littérature à part. Nous sommes les fils des Grecs et des Romains. Les Espagnols et les Anglais ont reçu l'influence arabe et gothique, l'influence teutonique et saxonne. Cependant ces peuples possèdent une sève littéraire très marquée, très distincte, et qui a donné de curieux produits. Quant aux États-Unis, rien de tel. Ce peuple a prouvé sa grandeur; il a ses lettres de noblesse, il marche en tête des peuples libres; il est fort, persévérant, hardi, intelligent; il commence à balancer l'Europe; on tourne les yeux vers lui; l'Europe, dans sa vieillesse, est tentée de demander conseil à cette contrée nouvelle. L'Union américaine a de belles villes, des havres magnifiques, un commerce florissant, des navires admirables, et point de littérature. Elle a une société et une civilisation animées, qui doivent produire des contrastes, des intérêts, des passions, des caractères complexes. La nouveauté inouie de cette civilisation doit ajouter à la nouveauté de ces caractères même; et cependant la Muse ne se montre pas, et l'inspiration n'est pas née!

Je m'arrête sur cette observation, parce que le mouvement social qui nous entraîne n'est pas sans analogie avec le mouvement américain. Et pendant que tout nous porte vers les habitudes commerciales et bourgeoises, l'art, qui paraît prévoir sa décadence, se rue avec fureur, si j'ose le dire, dans toutes les orgies qu'il peut inventer. Il marche à rebours de la société réelle. La société réelle est terre-à-terre; l'art se déguise en corybante. C'est un malheur. La mission de l'art doit être aujourd'hui de ramener les peuples à

la raison, non par la violence, mais par l'élévation des idées. Ce n'est pas assez pour un peuple d'être matériellement riche, il ne doit sa vraie grandeur qu'à l'intelligence, développée dans les produits de l'esprit et dans ceux des arts.

Voyez un peu ce qui est arrivé. L'Amérique est la reine de l'industrie. Une si grande nation, et pas de poésie! Il s'est élevé des écrivains honorables, mais dont aucun ne pouvait créer. Ces hommes honnêtes et vulgaires dans leurs idées, quoique ayant d'ailleurs ce qu'on appelle du talent, se sont donné une peine infinie pour trouver un maître, et parfois ils s'imaginèrent qu'ils le tenaient enfin. Ils firent du Shakspeare, du Dante, du Voltaire; ils furent aussi peu Américains que possible, sans devenir pour cela Anglais, Italiens ou Français. D'autres, plus fiers, se cantonnèrent dans leur Amérique, et voulurent à tout prix qu'elle fût inspiratrice; mais cette obstination n'aboutit qu'à prouver la stérilité du sujet. Il y eut des romans estimables, des poèmes parfaitement moraux, et je ne sais quoi encore de malheureusement irréprochable, mais tout cela ne fit point une littérature. La multitude et l'incohérence de ces efforts constituèrent une sorte de protestantisme littéraire, assez analogue au protestantisme religieux, par lequel les Etats-Unis sont presque tout ce qu'ils sont. L'art américain, divisé par la nature des choses, alla se subdivisant de plus en plus, pour tomber enfin dans une anarchie incurable. Et les États-Unis, après de belles actions accomplies, n'ont eu ni poésie ni littérature, c'est-à-dire ni grand élan d'ame, ni physionomie propre.

Je suis effrayé d'une telle remarque, et je voudrais pouvoir la rétracter. Dire d'un peuple qu'il est froid et indéfinissable, c'est lui refuser la vie, la puissance, donner gain de cause à tous ses détracteurs passés ou futurs. Mais l'avenir reste : il est immense. Cette nation, ou plutôt ces nations, n'ont point leur poésie et leur littérature. Dans les faits littéraires, il y a moins de hasard que dans les faits historiques. Les derniers ont souvent un caractère mobile, singulier, bizarre, qui résiste à la philosophie de l'observateur, et lui refuse éternellement son secret : avec toute la sagacité du monde, on ne voit pas toujours la vraie cause d'une guerre, d'une émeute, d'un acte diplomatique ; mais le mouvement littéraire d'un peuple répond exactement au caractère de ce peuple, à sa re-

ligion, à sa gloire, à ses malheurs : de là vient que pour juger un peuple, pour marquer son rang parmi les autres, c'est d'ordinaire sa littérature que l'on cite avant tout. Les nations sont faites de telle sorte, que, pour se comprendre mutuellement, elles ont besoin de résumer en quelques grands noms une multitude d'idées. Elles choisissent donc par instinct les renommées littéraires, pour indiquer lumineusement le pays où elles ont brillé. Shakspeare, Milton, Scott, Byron, n'en disent-ils pas plus sur l'Angleterre, que toute l'histoire de ses guerres, de son commerce? Corneille, Bossuet, Fénelon, Racine, Mme de Sévigné, ne sont-ils pas la personnification de la France, de son humeur avantageuse, de sa foi, de sa politesse, de sa galanterie, de sa folle sagesse? Calderon, Lope de Vega, Cervantes, ne sont-ils pas l'Espagne tout entière, l'Espagne fougueuse en amour et en religion, absurde et sublime, imperturbable et bouffonne; l'Espagne enfin, qui toujours aura en littérature ses Pyrénées, quoi qu'on fasse pour la rendre française? Grace à ces quelques hommes, on sait ce que c'est qu'une nation. Essayez cela pour les États-Unis; vous trouverez de fort honnêtes écrivains, qui se croient Américains, et qui ne sont qu'Anglais ou Allemands, quands ils s'élèvent un peu; ou bien hommes de tel district, de telle partie de ce district, quand ils restent à leur hauteur naturelle : mais vous ne grouperez pas trois ou quatre hommes de génie, qui aient puisé à des sources tout-à-fait américaines, et dont la gloire fasse écho au plus sourd battement du cœur de la nation.

Bien des gens nous diront qu'on se passe de littérature, quand on n'en a pas, et ils pourront féliciter les États-Unis de ce que nous appelons un bonheur; mais nous invitons les esprits graves à résoudre une grande et neuve question, celle de savoir si une société qui ne peut avoir de littérature est une société modèle; et par littérature je n'entends point, on le pense bien, une manufacture plus ou moins active de romans, de mémoires, de drames et d'élégies; mais l'expression de quelque chose, l'image de l'état des esprits, le cachet d'une nation.

Les États-Unis, qui n'ont point de littérature, sont-ils dans les grandes conditions de la vie sociale, telles que les ont faites les nouvelles générations? Certes, on ne peut le nier aujourd'hui, nous sommes las de calculs, las d'affaires, las de chicanes; il nous faut

ce que les États-Unis n'ont jamais donné, une poésie vivante et véritable, qui rafraîchisse nos ames, et nous porte vers une croyance digne de nous. Les choses positives semblent être la seule passion d'un siècle sans Dieu; mais si l'on y regarde de près, on reconnaît bien vite qu'elles ne nous suffisent plus. Qui ne s'est arrêté devant ces essais de religion, ces fièvres de progrès, ces monomanies de régénération artistique, dont notre époque fait justice, souvent avec une rigueur si injuste? Qui n'attend chaque jour, avec une ironie à demi sincère, l'apparition d'un Mahomet ou d'un Bonaparte? Qui ne s'est dit souvent, dans ses heures d'isolement et de réveil intérieur : Voici venir une grande et très grande chose, que je ne puis définir, mais que je pressens bien; je ne mourrai pas sans avoir salué l'époque qui va naître : j'y crois d'avance, d'avance j'aime sa pensée infinie, son langage digne de sa pensée; je la prends telle qu'elle sera, dût-elle être trop belle; je m'abandonne à ce Dieu qui nous arrive, et par qui nos ames recouvreront les droits que la matière avait usurpés? S'il est vrai que nous ayons ces besoins, que pourrait faire pour nous la société américaine?

Cependant l'esprit mercantile nous presse; et c'est lui qui a usé en Amérique toute inspiration; l'individualisme y est d'autant plus profond, qu'il se cache sous des formes politiques extrêmement larges, et l'obstination avec laquelle l'Américain nous les vante, n'est pas la moindre preuve de leur inutilité.

L'art ne nous est-il pas nécessaire comme le pain? Et que feront les arts d'une société sans ressort et sans élan moral, d'une société où le plus vif intérêt sera de créer un nouveau canal et de renverser le parti Jackson ou le parti de la banque, d'une société qui ne connaît de passions que les deux passions les plus tristes et les plus infécondes, celle de l'intérêt et celle des factions politiques? Vices et vertus, tout, dans une société ainsi bâtie, se trouve contraire au génie des arts. Les grandes existences commerciales, en accumulant la fortune dans certaines mains, en faisant, pour ainsi dire, de grands lacs d'argent au milieu de la société, semblent entraîner la nécessité du luxe, et par conséquent ce besoin du superflu, cet éclat de mœurs, cette splendeur de la vie matérielle, favorable à la peinture, à la musique, à la poésie. Mais les grandes existences dont nous parlons se trouvent en face d'une démocratie

toujours croissante. Malgré l'exemple des républiques anciennes, nous ne croyons pas la démocratie favorable aux arts : les républiques anciennes n'étaient que le gouvernement de quelques nobles qui se nommaient citoyens, et qui avaient pour bêtes de somme, pour instrumens et pour prolétaires, l'armée obéissante de leurs esclaves.

Donnez-moi une société passionnée, une grande croyance, d'autres intérêts que les intérêts matériels, des ames facilement ou profondément émues. Donnez-moi de vieilles traditions, des superstitions populaires; de ces matériaux brûlans vous verrez jaillir une poésie, comme la lave sort du cratère, une poésie bouillonnante et resplendissante comme celle de l'Espagne, une poésie molle et voluptueuse comme celle de l'Italie. La sève des passions fait seule éclore les belles fleurs de la poésie. L'Angleterre n'était pas seulement un pays de commerce, mais un pays d'orgueil aventureux, de factions acharnées et de passions profondes. Le bourreau y jouait le rôle d'une Providence fabuleuse ; l'aristocratie y était puissante et la rôture y était fière. Les injustes guerres que la Grande-Bretagne avait soutenues, ses conquêtes sur la France, ses rapports avec l'Espagne, ses essais de domination sur la mer, lui constituaient un passé héroïque et plein d'émotions. Cette civilisation avait marché entre les bûchers et les échafauds, à travers les champs de bataille couverts de cadavres. La pauvre espèce humaine achète ainsi sa poésie; ce sont nos larmes, c'est notre sang qui la font naître; elle ne retombe en rosée céleste qu'après avoir été nourrie de ces émanations douloureuses. Que de fureurs théologiques et guerrières n'a-t-il pas fallu pour donner à l'Europe sa poésie? Que de guerres intestines et de renversemens de trônes, que d'iniquités éclatantes ont valu à la Grèce ancienne son génie! Hélas! il faut bien le dire, sans passion, l'art n'existe pas; et la passion n'est que le développement exagéré des facultés humaines; la passion est excessive, et elle touche au vice par l'excès; presque tous les grands hommes, intelligences à la fois passionnées et réfléchies, ont dû leurs souffrances, moins encore à la société qui les environnait, qu'à leurs fautes personnelles. Dante a été vindicatif jusqu'à la rage; Tasse a été tendre jusqu'à la faiblesse; la délicate

susceptibilité de Racine excitait la raillerie de ses contemporains; et les fautes de Jean-Jacques, et cet orgueil malade qui lui a fait avouer ses fautes, sont trop connus pour être rappelés. La force de ces hommes était leur faiblesse. La foudre que portaient ces aigles, dévorait leurs ailes puissantes.

Les peuples sont soumis à la même destinée; médiocres et honnêtes, ils parviendront à la prospérité matérielle, jamais à la hauteur de la pensée, à la beauté de l'art. De grandes fautes et de grandes vertus sont pour les nations des garanties de gloire et de génie; une probité louable et une vertueuse persévérance contribuent au bien-être, jamais au développement du génie. Ce don fatal, le génie, ce flambeau allumé à la source des passions, comme à une source de naphte, a été refusé aux existences les plus sages et les plus réglées. Si vous faites de Shakspeare un honnête marchand de Cheapside; que vous enleviez à Calderon son fanatisme catholique; que vous donniez à Rousseau la paix de l'ame, et la parfaite équité des jugemens; vous éteindrez le feu qui les tue, mais aussi la pensée qui les éclaire. Si vous ôtez à la France sa sociabilité féconde en défauts et en illusions, sa galanterie ennemie des mœurs et de la fidélité conjugale, sa facilité d'impression et d'émotion; à l'Espagne son mépris romain pour la vie des hommes et son orgueilleuse étiquette, et son catholicisme terrible et son point d'honneur féroce; vous dessécherez la sève vitale du génie chez ces nations, diversement grandes. Que faut-il donc conclure? — que la passion et l'art se touchent; — que nous devons accepter l'humanite dans tous ses développemens, et chercher un contrepoids aux excès de l'une et de l'autre, dans une moralité haute, passionnée, religieuse, puissante.

Je ne dis point que la vertu soit incompatible avec le génie. Non certes; peuples et individus n'achèteront pas le génie en adoptant le vice; mais une certaine probité marchande, une certaine exactitude de comptoir, une certaine piété de formule, une certaine régularité mécanique, éteignent le feu des arts, sans profit pour la véritable vertu. Le sacrifice de soi aux autres, la force héroïque de l'ame, la conviction intime d'une grande vérité, s'allient au contraire à toutes les prédispositions du génie. Et ces vertus d'enthousiasme, remarquez-le, sont à la fois les plus fragiles, les plus passionnées,

les plus dangereuses; elles tendent tous les ressorts de l'ame; elles sont voisines de l'excès et de l'exagération, elles enivrent la pensée; souvent à force d'orgueil et d'intensité, elles équivalent à de grands vices. Un seul mobile peut les réduire et les dompter; une seule loi peut en devenir maîtresse; il faut l'avouer, quel que soit le dégoût du temps où nous sommes pour toutes les convictions puissantes, cette loi qui conserve la sainteté des passions en dirigeant leur énergique flamme, c'est la pensée religieuse; c'est la seule modératrice que l'homme ait trouvée, la seule arbitre de ce grand debat entre l'art et la vertu.

Le développement de l'esprit mercantile nous pousse, je le répète, vers une situation assez semblable à celle de l'Amérique du nord. Nous voici marchands et utilitaires. En vain les utilitaires ont essayé de construire sur la base du négoce une philosophie, une poésie. Que faire de grand et de noble, dit Burke, lorsqu'on a pour autel un comptoir, et pour bible Barême! Gagner de l'argent est une très bonne chose; le conserver et l'économiser sont de louables habitudes. Notre individualité se trouve très bien de ces vertus personnelles; il est même vrai d'ajouter que l'ordre, le calme, la netteté de coup d'œil et la prévoyance exigés par le maniement des affaires commerciales sont favorables à certaines demi-vertus; la ponctualité dans les affaires d'argent se rattache au sentiment de l'honneur; la modération de la dépense habitue à certaines privations, et l'abnégation porte avec elle une force salutaire. Luxe, débauche, facilité de mœurs, légèreté de conduite, entraînement fatal, facilité, imprudence, imprévoyance, tous ces vices disparaissent et s'effacent nécessairement sous l'influence de la vie marchande. Mais remarquez que les avantages attachés à l'esprit de négoce, sont des négations; il supprime et ne crée pas; il émonde et ne fertilise pas; il arrache des fleurs luxuriantes, sous prétexte que leurs épines sont dangereuses, mais il n'a rien de spécialement, d'intimement fécond. Sous le rapport intellectuel et moral, c'est le néant. Toute sa fertilité est matérielle. Il augmente les capitaux, il supporte les intérêts, il canalise, il défriche, il multiplie les routes, il cherche les mines d'or et d'argent, il invente des machines, il change les hommes en machines, il dispose les populations comme des groupes de chiffres, il demande à la terre autant de gerbes

qu'elle peut en produire, aux eaux du fleuve un moteur puissant. Les qualités d'esprit et d'ame que supposent de telles conquêtes, sont des qualités presque négatives; patience, persévérance, sagacité, tout cela exclut l'élan, le dévouement, l'abandon, le jet spontané de l'intelligence. Mettez, si vous le pouvez, de l'enthousiasme dans l'esprit industriel, et de la verve dans une route à rainures! Le gain étant posé comme principe et comme but, le dévouement est la plus grande des sottises. Au lieu de la force expansive du génie et de l'art, vous aurez la concentration ardente et avide de l'intérêt. L'intérêt personnel se fait centre, il attire à lui les jouissances matérielles, pour se les approprier et les conserver. Le génie et l'art au contraire sont involontairement magnétiques; idées, plaisirs, émotions, n'aboutissent à eux de tous les points de l'univers que pour acquérir une force nouvelle, une intensité victorieuse, et rayonner ensuite sur les intelligences vaincues et charmées!

PHILARÈTE CHASLES.

DES PARTIS

ET DES ÉCOLES

DEPUIS 1830.[1]

I.

Caractère dominant du mouvement actuel.

L'esprit humain marche d'un même pas dans les sphères diverses de son activité; il se développe sous une influence générale et prédominante. C'est ainsi que toutes les idées d'un siècle se revêtent d'un caractère qui appartient moins à elles-mêmes qu'à l'atmosphère dans laquelle elles se produisent. Quand le monde moderne se fut enfin dégagé après un long enfantement, et qu'il apparut avec sa physionomie propre, la société religieuse et la société politique se tenaient debout par la même foi puis les théories sociales divergèrent à mesure que fermenta dans l'intelligence européenne l'énergique levain de la réforme.

Alors se formulèrent les divers systèmes sur la nature du pouvoir et

(1) Quoique s'écartant, sous certains rapports, des opinions émises jusqu'ici par la *Revue*, nous n'avons point hésité à accueillir ce travail consciencieux d'un écrivain distingué, que nous compterons désormais au nombre de nos collaborateurs. (*N. du D.*)

sur ses limites, sur la constitution originaire de la société. En France, Bossuet et Louis XIV, deux hommes impossibles à séparer, deux forces au service de la même idée, constituèrent la puissance royale avec les traditions immuables de l'Orient, pendant que les réfugiés en Hollande et les presbytériens en Écosse donnaient à leurs théories sociales une base mouvante et agressive. En Angleterre, des idées absolues, inflexibles, aussi incapables d'armistice que de transaction, proclamées par les *attorneys* royaux, prêchées par les orateurs de la chaire et des *meetings*, finirent par se traduire en coups de canon.

Dans le reste de l'Europe, le combat s'engagea au sein des universités et des synodes : — combat à coups de textes et de commentaires, dans lequel on prit parti pour le contrat primitif ou le droit divin des puissances, comme en faveur des idées innées ou des idées acquises. Les Filmer et les Mackensie, les Burnet et les Sancroft, les disciples de Jean Knox et de Calvin ; pamphlétaires de la couronne, docteurs mitrés de l'anglicanisme, austères puritains, tous portaient, dans ces controverses qu'ensanglantait pourtant la hache du bourreau, qu'illuminèrent plus d'une fois les flammes des bûchers, une sorte de docte foi et d'impassibilité philosophique. La société s'envisageait alors du même point de vue que la science ; c'étaient des inconnues à dégager, des problèmes métaphysiques à résoudre ; on eût dit de hautes et pures hypothèses, comme celles où se plaisait Descartes discourant sur les tourbillons, ou Leibnitz expliquant l'homme et l'univers par l'harmonie préétablie.

Au siècle suivant, un mouvement simultané s'opère dans la science sociale et dans la science philosophique. La réforme, poussée à ses dernières conséquences, a tué la foi religieuse, et l'esprit humain mâche à vide dans le champ stérile de l'abstraction : il résiste pourtant au néant, car il croit encore à lui-même ; aussi, avec une force prodigieuse, quoique vaine, organise-t-il tout un monde dans les profondeurs de l'entendement. On le voit, en philosophie, recherchant comment se forme la conscience, comment l'intelligence s'illumine, par quels procédés la sensation se transforme en idée, comment la statue devient homme. Il classe, il organise les phénomènes de l'ame, en même temps que ceux de la nature extérieure ; il aspire enfin à tracer la constitution de l'être et à déterminer tous les modes de son activité.

Une disposition analogue préside à toutes les études politiques de l'époque. Le contrat primitif, défendu au XVIIe siècle d'après les idées religieuses et des autorités sacrées, ne l'est plus au XVIIIe que par la puissance virtuelle du nombre, devenue la seule force du monde social, comme la sensation la seule faculté du monde de l'intelligence. Le nom-

bre est donc le principe et la règle unique du droit. On croit seulement avoir découvert dans l'histoire la preuve que cette force aveugle se modifie incessamment dans son action, puisque, parti de l'état sauvage, l'homme est parvenu à l'état de civilisation, comme l'être organisé, qui de l'aspiration d'un parfum s'élève à la notion du juste et du beau. On organise, en conséquence, la force motrice ; on en étudie les divers mécanismes, on les combine dans des proportions savamment calculées ; et le siècle qui, en métaphysique, partit de Locke pour arriver à d'Holbach et à Helvétius, aboutit, en politique, à la Gironde, après avoir été disciple de Rousseau et de Mably, de l'école anglaise et de Montesquieu.

Si nous joignons ces noms, on comprend que ce n'est pas pour les confondre. Il y eut dans le XVIIIe siècle deux tendances très distinctes : l'une, représentée par Rousseau, se préoccupait plus des principes généraux que des formes politiques ; ce fut celle de la majorité de l'Assemblée constituante ; l'autre, représentée par Montesquieu, s'inquiétait plus des formes constitutionnelles que des principes abstraits ; cette tendance caractérisa l'une des fractions de cette assemblée. Mais ces deux écoles se tenaient par une foi commune en l'efficacité des principes et des formes politiques, au-delà desquels elles n'élevaient guère leurs pensées ; et c'est par-là qu'elles sont l'une et l'autre filles du dernier siècle, et l'une et l'autre également étrangères au temps actuel.

Si l'on jette en effet un regard sur le monde philosophique, ne comprend-on pas que l'intelligence humaine poursuit une autre tâche que dans les derniers âges ? L'inanité des hypothèses semble avoir lassé les plus hardis courages, et l'on renonce, comme de concert, à entamer ces rochers de cristal, contre lesquels se sont émoussées les dents du serpent de la science et de l'orgueil. L'origine des facultés humaines, leur classification et leurs lois, le principe de la certitude, tous ces redoutables problèmes paraissent en ce moment abandonnés, non que l'homme les ait dépassés, mais parce qu'il recule devant eux pour suivre une autre route. Au lieu d'un travail stérile sur sa pensée, l'esprit humain commence à recueillir pièce à pièce les matériaux d'une large et compréhensive philosophie de la nature et de l'histoire ; il se baigne dans l'océan des traditions, il remonte à la divine origine de la vie et de la parole ; et qui voudrait le claquemurer de nouveau dans l'étude des phénomènes psychologiques, et le charger encore de la pierre de Sisyphe, y consumerait vainement ses veilles et son génie.

Il n'est pas besoin de faire remarquer que cette universelle incroyance aux théories, que cette disposition à renfermer désormais la science

dans le cercle des réalités positives et historiques est plus manifeste encore dans la politique que dans la philosophie contemporaine. On ne se préoccupe véritablement pas plus en ce moment en France, malgré des déclamations sans chaleur et sans portée, de la souveraineté du peuple, du droit divin, de l'égalité universelle, de la constitution de la famille, et de toutes les doctrines de la *déclaration des droits* ou de *la législation primitive*, que des idées innées ou de la sensation transformée.

La restauration fit luire quelques derniers jours sur ces controverses d'un autre temps. Mais que tout cela est loin de nous depuis cinq ans! Voyez comme ceux-là même qui argumentent incessamment contre le pouvoir actuel à raison d'un vice d'origine, s'attachent, imprégnés qu'ils sont de l'esprit du siècle, à donner à leurs argumentations une couleur tout expérimentale et tout historique! Les plus opiniâtres champions de l'autorité héréditaire et incommutable se gardent bien d'en faire une thèse de droit absolu, comme l'eussent fait les amis des Stuart, encore moins une thèse religieuse, comme l'aurait posée l'auteur de *la Politique sacrée*; timides qu'ils sont, et comme amollis par l'atmosphère où ils respirent, ils ne font plus de leur mystique principe qu'une question de force et de durée dont doit décider l'expérience, tandis que, cédant à la même influence, les hommes de la souveraineté populaire songent moins à raisonner qu'à combattre, et n'usent de leur terrible dogme que comme d'un carreau brûlant, pour foudroyer le monde où ils se trouvent mal à l'aise.

Nulle part ne se détache en relief une foi sincère et forte, à laquelle on adhère comme à la vérité même, sans se préoccuper de ses devoirs de position, sans s'arrêter aux vicissitudes de la fortune, sans douter que Dieu et le droit ne soient avec nous. Non qu'on prétende soutenir qu'un vulgaire et sordide intérêt exerce aujourd'hui une domination exclusive. Il est maintenant, comme toujours, des hommes qui se respectent, et d'autres qui se prostituent; il en est pour qui la reconnaissance n'est pas lourde à porter, et chez lesquels une délicatesse de cœur supplée des convictions qui s'effacent.

A cet égard notre temps est, à l'égal d'aucun autre, celui de l'honneur et du dévouement à ses amitiés; on peut ajouter que la publicité, qui en est l'ame, rend plus difficile, sinon plus honteuse, l'apostasie de ses engagemens politiques. Mais cette fidélité à sa cause tient à la pureté de l'homme privé plutôt qu'à la foi de l'homme public; on est ainsi parce qu'on se respecte, et non parce qu'on croit; et des circonstances

opposées eussent inspiré des idées différentes auxquelles on ferait les mêmes sacrifices.

C'est qu'il y a encore en France des partis, c'est-à-dire des agrégations d'individus liés par des intérêts et des engagemens communs, mais qu'il n'y a plus d'école, ou d'agrégations d'idées.

Comment n'en serait-il pas ainsi, quand depuis cinquante ans on voit les principes aboutir presque toujours à des conséquences fort opposées à celles que l'esprit en déduisait dans des méditations solitaires? Qui a établi en France un despotisme dont on ne trouve d'exemple qu'en remontant aux monarchies de l'Asie? Napoléon, lequel régnait, comme les Césars romains, en vertu de la souveraineté du peuple. Qui a fondé, après tant d'impuissantes tentatives, une liberté sérieuse, et l'a fait entrer dans nos mœurs au point de ne pouvoir plus lui résister? La maison de Bourbon qui régnait par le droit divin. Quoi de moins logique que le pouvoir actuel, si l'on remonte à son origine, placée à la fois en dehors de la majorité numériquement consultée et de la transmission héréditaire? Et ne résiste-t-il pas cependant, tout irrationnel qu'il puisse être, à des attaques infiniment plus énergiques que celles devant lesquelles la légitimité disparut deux fois en quinze années, avec son dogme séculaire?

C'est là ce que devraient comprendre les écrivains qui s'imposent chaque matin la tâche facile d'argumenter contre le pouvoir actuel, par ce qu'ils nomment les conséquences de son principe, tout en restant impassibles et sans entrailles, en face des dangers de l'ordre social, du moment où ces dangers sont les résultats bien déduits d'un prétendu syllogisme. Misérable méthode où triomphent les petits esprits, en alignant des idées politiques comme des théorèmes de géométrie! argumentation chétive qui indique une méconnaissance aussi complète des temps passés que du temps présent!

Si la fumée des passions ne portait à la tête et ne fascinait la vue, si l'on pouvait, dans ces jours d'excitation continue et violente, se livrer à une méditation calme et sincère de l'histoire, on y verrait, en effet, que c'est toujours par l'exagération de son principe, et jamais par ce principe lui-même, que périt un pouvoir; qu'ainsi, par exemple, les conséquences déduites du droit immuable des princes ont suscité, contre la maison de Stuart et la maison de Bourbon, des dangers bien plus redoutables, et plus immédiats surtout, que ceux que portait en soi le dogme menaçant de la souveraineté populaire.

Puis, ils ne devraient pas ignorer, ces argumentateurs casse-cou, que si la logique est chose puissante là où il existe une foi sociale et des

croyances vénérées de tous, dans un temps où les intérêts seuls maintiennent l'équilibre social, où l'état est constitué à la manière d'une grande compagnie d'assurances mutuelles, la logique s'émousse et faiblit devant le scepticisme et l'indifférence, comme les vibrations de la voix humaine quand elles pénètrent dans le vide.

On ne fait pas raisonner qui l'on veut, car, pour raisonner, il faut croire. Pour obliger la France, par exemple, à élever, sur le principe de la souveraineté populaire, un ordre social tout nouveau; pour lui persuader qu'elle a perdu le droit de se défendre contre toute agression, qu'elle est marquée au front d'un signe éternel d'anarchie et d'impuissance, il faudrait commencer par lui démontrer qu'elle attachât un sens précis à ce principe, qu'elle le prît autrement que comme mot d'ordre durant le combat. Or, je soupçonne fort ceux qui vivent depuis quelques années des conséquences de la souveraineté du peuple, pour l'exploiter en faveur de deux idées contraires; je soupçonne ceux qui ne manqueront pas de protester contre le scepticisme, ici posé comme caractère dominant de l'opinion contemporaine, de ressembler aux moralistes dont parle Pascal, qui discouraient avec d'autant plus d'éloquence contre l'orgueil, qu'ils en ressentaient de plus profondes atteintes.

On comprend que cette incrédulité aux principes a dû graduellement s'étendre jusqu'à l'efficacité des formes constitutives elles-mêmes, cette autre préoccupation de l'école du XVIIIe siècle. Croit-on bien sérieusement encore au mécanisme constitutionnel, à la multiplicité de ses poids et contre-poids, à l'inviolabilité sacrée de la pensée dirigeante, combinée avec la responsabilité de l'agent?

Est-il également beaucoup d'esprits graves qui attachent aujourd'hui une importance de premier ordre pour le bien-être moral et matériel de la race humaine à la substitution d'une présidence américaine à la royauté de 1830? Qui ne comprend que, du moment où la pensée dominante se produit d'une manière irrésistible, où les intérêts maintiennent, par leur lest seul, la machine sociale, la question des formes gouvernementales devient secondaire en face de l'impuissance progressive du pouvoir et de l'omnipotence croissante de l'opinion? Dès que la république n'a pu se faire adopter par cette pensée dominante, par ces intérêts si fortement organisés; dès qu'elle ne s'est pas habilement fondue dans leur essence même, elle s'est placée en dehors des améliorations réalisables dans les conditions actuelles; et c'est surtout parmi ceux que l'idée américaine avait groupés en une école d'abord imposante, que le scepticisme, suscité par les résistances de l'opinion

générale et par celles de leur propre parti, a dû avancer l'œuvre de décomposition.

De là une tendance universelle, quoique vague encore, à juger le pouvoir moins d'après son titre que d'après ses actes, à l'apprécier selon l'intelligence avec laquelle il s'associe à un progrès qu'il a pour mission de seconder plutôt que de faire naître.

Cette disposition à chercher, dans les circonstances et dans la morale privée, la seule règle d'action politique, a donné naissance à un parti qui s'est trop hâté de se produire, mais chez lequel il y a assez d'avenir pour résister à ses propres fautes. Il serait difficile d'en formuler le programme, si vaporeux encore, autrement qu'en disant qu'il s'attache à substituer l'étude des lois de la richesse publique aux spéculations constitutionnelles, dont le principal résultat est d'équilibrer sur le papier des forces qui se déplacent inévitablement dans leur action.

Si la féconde pensée renfermée dans l'embryon obscur encore de la doctrine, est devenue, après dix ans, la pensée gouvernementale, il ne serait peut-être pas téméraire de prédire une fortune analogue au parti que l'argot parlementaire a baptisé du nom de *sorial*. Ce parti semble appelé, par ce qu'il a de vague en lui, à devenir le sympathique lien de ces nombreuses intelligences dévoyées qui ont pénétré le vide de l'idée politique.

Ces hommes, qui sont nombreux, car ils viennent de tous les camps, et leurs rangs se grossissent à chaque déception nouvelle, ne se laisseront pas classer et parquer comme ceux qui, à la suite des vicissitudes de 1830, sont passés en masse de l'opposition au pouvoir ou du pouvoir dans l'opposition. Ils n'auront pas le bonheur de trouver autour d'eux une opinion toute faite, une langue tout apprise, rien qui ressemble au *credo* de quinze ans sur l'excellence du gouvernement représentatif : ils devront se grouper suivant qu'ils s'estimeront, qu'ils se conviendront mutuellement; ils formeront donc un parti plutôt par des affinités que par des doctrines communes, parti destiné à grandir à mesure que montera le flot des incertitudes publiques, et auquel on appartiendra d'autant plus qu'on tiendra moins aux autres.

Rechercher comment a été amenée cette impuissance de toutes les opinions, cette décomposition de toutes les écoles, apprécier ces écoles en elles-mêmes, telles qu'elles sont, non telles qu'elles s'efforcent de paraître, en badigeonnant leur décrépitude; montrer de quels élémens elles se composent, quels intérêts y dominent, et ce qu'il y a de vivant encore sous des formules sans autorité, telle est la statistique morale que je voudrais esquisser dans ces études écrites avec le dégagement de

cœur et d'esprit qu'on apporterait à discourir sur les partis qui divisent l'Empire du Milieu.

Non que j'entende me dérober à la responsabilité de ma pensée personnelle : elle jaillira franche et patente de l'ensemble de ce travail; mais je crois fermement que la première condition, pour atteindre aujourd'hui à la vérité dans la science sociale, consiste à juger les partis comme un étranger plutôt que comme un adversaire, et à ne pas donner une idée politique pour inflexible mesure à toutes les autres. Les points de vue opposés où se placent les partis, ne sont, en effet, que des aspects divers et fort circonscrits de l'unité sociale. Pour montrer ce qu'il y a de vrai en même temps que d'incomplet en chacun d'eux, il faut s'élever à une donnée plus large, plus compréhensive de l'humanité; il faut, au milieu du tourbillon des choses qui passent, se serrer plus étroitement à l'éternelle colonne de la vérité qui ne passe pas.

Ce n'est qu'après 1830 qu'on a vu clair dans l'intérieur des partis, qu'on a pu en exposer le diagnostique et sonder la profondeur des plaies qui les rongent. Ils avaient su conserver jusqu'alors une apparence de cohésion de nature à tromper un œil inexercé. Rien ne hâte tant qu'une révolution la décomposition des factions, en ce qu'elle les oblige à changer subitement de terrain, et dispense les vainqueurs de toute hypocrisie envers eux-mêmes et envers les autres.

Sous la restauration, les partis luttaient tous contre le pouvoir, qui s'efforçait d'échapper à leur domination, parce qu'il était instinctivement convaincu que l'un manquait de force, l'autre de volonté, pour le soutenir efficacement. De là vient que, durant cette période, rejetés presque constamment dans l'opposition, les partis s'attachèrent à coordonner leurs doctrines, et s'élevèrent ainsi à l'état d'école. L'opinion de droite avait ses principes, ses docteurs et ses arcanes. Les croyances politiques y étaient d'autant plus ferventes, qu'elles s'étaient habilement enlacées au tronc même de l'idée religieuse dont elles aspiraient la sève. La solidarité dans laquelle cette école enveloppait les choses de l'éternité et celles du temps, lui donnait sur ses adeptes une autorité morale, depuis atteinte à sa source même, mais qu'elle possédait alors dans toute sa plénitude.

Sur une base, religieuse en même temps que sociale, s'élevait un vaste édifice, où le droit s'appuyait sur l'immutabilité du fait historique, où le passé se liait indissolublement à l'avenir. La royauté, expression de ce droit primordial, devenait ainsi la source incommutable de tous les autres droits; d'elle seule émanaient les libertés publiques,

dont le titre de concession était inscrit au parchemin poudreux des vieilles chartes, non dans la conscience et la volonté des citoyens. A ses pieds s'étendait une aristocratie, subsistant au même titre qu'elle-même, comme l'une des pierres fondamentales de la primitive société nationale.

A cette organisation, qui n'admettait le progrès que comme simple développement d'institutions inviolables, correspondait un système de propriété territoriale immobilisée. Résister par la grande propriété foncière à l'invasion de l'esprit industriel et démocratique; lier à ces élémens de résistance ceux que pourrait fournir la hiérarchie religieuse; remettre en honneur les antiques franchises historiques en insultant la liberté moderne, sortie jeune et tout armée du cerveau de la révolution de 89; inspirer à la France le goût de l'administration locale, pour amoindrir sa part dans le gouvernement politique du pays, exclusivement réservé à la pensée royale, servie par ses *ministres naturels* : tel était le symbole de l'école de droite, le dernier mot de ses espérances. Il lui fallut sans doute les dissimuler souvent pour parvenir au pouvoir, et encore plus pour l'exercer; ces idées s'altérèrent, d'ailleurs, au contact des hommes et des affaires; mais si la droite dut les modifier dans la pratique, elle les couva toujours dans la théorie : c'était par là qu'elle se tenait compacte en face du pays, et le pays en face d'elle.

Ce qu'il y avait, dans cet ordre de conceptions, d'antipathique au génie de la civilisation moderne, groupait alors l'opinion libérale, et lui imprimait un ensemble qui, ainsi qu'on a pu le voir depuis, tenait moins à la cohésion de ses élémens qu'à une résistance commune. La bourgeoisie, qui comprenait l'impossibilité de s'asseoir au gouvernement de la société, tant que le droit historique y conserverait la prépondérance; l'industrie, dont l'importance et les développemens ne pouvaient se concilier avec l'ascendant de la propriété immobilière; la démocratie, qui, dans ses sympathies patriotiques et ses tendances rationalistes, était sans cesse blessée par des idées et des affections qu'elle ne comprenait pas; toutes ces forces, aujourd'hui séparées, marchaient alors de front contre un pouvoir que son origine enchaînait fatalement aux destinées d'une école dont il avait plutôt la volonté que la puissance de se séparer.

Si le parti libéral ne formait pas une école dans le sens propre de ce mot, c'était au moins une irrésistible coalition; s'il n'était pas uni dans ses principes, il l'était dans sa résistance. On invoquait d'une commune voix l'extension de la prérogative parlementaire pour l'opposer à

la prérogative royale qu'on s'attachait à contenir dans les limites les plus étroites de l'équilibre constitutionnel. On étudiait à leur source sacrée les lois de cet équilibre merveilleux, en ne permettant toutefois à la chambre haute d'y prendre sa place que sous condition de déroger, comme elle le fit souvent, à sa mission de pouvoir aristocratique et conservateur. On s'efforçait de constituer la puissance permanente de l'électorat, c'est-à-dire la domination politique de la bourgeoisie, pendant qu'on magnifiait, avec un enthousiasme épique, la liberté de la presse, sans songer que cette arme-là ne se brise pas après la victoire, et qu'elle passe d'une main à une autre, sans s'arrêter dans aucune. Ne se croyant pas sur le point de le saisir, on contrariait le pouvoir pour le rendre impossible, on l'irritait par des piqûres, pour l'obliger à faire des fautes; on l'enlaçait de mille réseaux dont les mailles ne se rompront jamais sous les pieds de ceux qui les ont tissées.

Extension du droit électoral, liberté illimitée de la presse, résistance à l'influence nobiliaire et cléricale, balancement des pouvoirs, responsabilité sévère des agens de l'autorité, diminution du budget, réforme du système économique : telles étaient les données universellement admises par l'opinion libérale, et qui produisaient une sorte de concert dans ses paroles et dans ses actes.

Une oreille délicate discernait sans doute çà et là quelques notes discordantes. Des glapissemens aigres, comme des rires ironiques, des bruits sourds, semblables au roulement lointain de l'orage, venaient parfois troubler une harmonie qui s'élevait solennelle et forte comme la voix de tout un peuple; mais, ainsi que dans les siècles croyans les libres penseurs se cachent, on se gardait d'un doute apparent en face de l'orthodoxie générale, et il est très vrai de dire que la France était pleine de foi en la Charte, la veille même du jour où cette Charte allait expirer pour ne plus renaître.

Peut-être la révolution de 1830 est-elle, entre tous les grands événemens historiques, celui qui a porté la confusion la plus inattendue et reflété la plus vive lumière sur la situation de tous les partis. Des révélations soudaines illuminèrent le fond de toutes les opinions; le lendemain, les mots n'eurent plus le même sens que la veille. La Charte, pour laquelle on avait combattu, représenta tout autre chose que ce qu'on y avait vu jusqu'à ce jour, et l'opinion légitimiste elle-même, accommodant sa foi à d'impérieuses circonstances, accumulant les contradictions pour maintenir ses principes, et leur concilier quelques chances d'avenir, se montra sous un aspect nouveau et chaque jour moins identique avec elle-même.

On vient d'esquisser le tableau des écoles opposées avant la catastrophe; pour peindre ce qu'elles sont devenues, on n'a qu'à regarder autour de soi; il n'y a qu'à recueillir ses impressions actuelles après avoir recueilli ses souvenirs.

L'école de droite, méconnaissant ce que l'accession aux affaires d'une classe nombreuse et nouvelle apporterait de force au gouvernement nouveau, jeta sur son berceau de prophétiques menaces, et les difficultés qui l'assaillirent tout d'abord semblèrent rendre témoignage à la nécessité d'un principe dont on s'était séparé dans un jour de fiévreuse colère.

Mais à mesure que le pouvoir nouveau résistait à des attaques réitérées, dont une seule avait suffi pour mettre en poudre le trône antique, sur les débris duquel il essayait de s'établir; à mesure qu'il assura davantage l'œuvre de l'ordre public et de la paix européenne, il dut être démontré aux hommes de bonne foi qu'un changement immense s'était opéré dans la constitution de la société politique, et que la réaction vers le pouvoir de forces jusqu'alors hostiles contrebalançait tout au moins le terrible fait insurrectionnel dont surgit la monarchie nouvelle.

Puis il ne fut bientôt plus loisible de douter que des intérêts jusqu'alors considérés comme indissolublement liés au maintien du trône très chrétien gagnaient à une séparation qui mettait l'homme plus immédiatement sous la main de Dieu : rameaux sacrés étiolés sous l'ombrage, qui s'élèvent vers le ciel quand la tempête dégarnit le sol et laisse descendre le soleil.

Le pouvoir ayant résolu, dans les circonstances les plus critiques, le problème du maintien de la paix en France et en Europe, et l'opinion de droite se trouvant affaiblie par un divorce plus imminent chaque jour entre des intérêts transitoires et des vérités éternelles, le parti légitimiste se sentit atteint aux sources mêmes de sa vie. Pour essayer de ramener à lui la France, et faire de son principe représenté par l'innocence d'un enfant, le pivot d'une transaction, qui pouvait s'appuyer sur la prévision de calamités nouvelles, il aurait fallu une mesure dans les paroles, une habileté dans les actes, une moralité dans la polémique, dont ses organes paraissent avoir rougi comme d'une lâcheté.

Au lieu de prendre une attitude qui, sans enlever à l'avenir les chances auxquelles un parti ne peut renoncer par cela seul qu'il existe, assurait dans le présent une position honorable, dont tous les gens de bien auraient respecté l'austérité, la plupart de ces écrivains se sont montrés fiers comme le lendemain d'une conquête, menaçans comme à la veille d'une victoire, bruyans comme dans un jour de révolution, so-

phistes surtout, comme si la couronne de France pouvait s'escamoter par un tour de gobelet. Au lieu de profiter des inquiétudes et des dangers inhérens à une épreuve douteuse encore, pour rallier à soi les intérêts émus de la bourgeoisie pacifique, ils sautèrent à pieds joints des utopies aristocratiques de la veille, à celles de la démocratie la plus exaltée, glanant sur le champ de bataille les tronçons d'épées brisées dans la lutte où venait de succomber l'antique monarchie.

Embarrassé qu'on était par des doctrines qui ne peuvent être scindées sans que l'édifice entier ne s'ébranle, on en évinça gratuitement tout ce qui se rapporte aux institutions accessoires, supprimant l'hérédité partout, en la conservant seulement pour le trône, comme ces mariniers qui, dans la tempête, jettent à la mer tout ce qui peut les empêcher de gagner le port.

Plus de noblesse, plus de pairie, plus d'église constituée; une vaste et large démocratie avec les états généraux du XIVe siècle, et le suffrage universel du XVIIIe, avec la paix européenne et la limite du Rhin, avec les principes et les intérêts les plus contraires qui viendront se fondre miraculeusement dans la constitution nationale : voilà ce qu'on promit fort sérieusement à la France, pendant que d'autres gourmandaient les rois sur leur inertie en face de la révolution triomphante, ou aiguisaient des épigrammes contre les bals bourgeois des nouvelles Tuileries : distraction de château dont il convenait à une presse royaliste d'user plus sobrement, car devait-elle oublier que c'est surtout par les mœurs que la monarchie existe en France, et que l'on compromet son avenir en lui en faisant perdre les habitudes?

Des idées aussi décousues devaient rendre impossible tout ensemble dans la conduite politique : de là des volte-face rapides, des contradictions monstrueuses dans l'action, et jusque dans les principes. La légitimité flottait incertaine de l'aïeul au petit-fils; le serment était proscrit comme une iniquité la veille du jour où il était exigé comme un devoir; si le matin on tendait la main à la république, le soir on faisait des coquetteries à la garde nationale; on s'essayait, d'un côté, à glisser une restauration, comme un ballot de contrebande, entre la réforme électorale et le suffrage universel; l'on proclamait, de l'autre, pour ne jamais se trouver en défaut, que toutes les victoires du pouvoir conduiraient infailliblement à ce résultat : c'est ainsi que par un miracle de foi et d'espérance, l'on se maintenait dans une perpétuelle extase, rendant grace chaque soir des évènemens heureux qui ne pouvaient manquer de s'opérer le lendemain.

Il est inutile de dire qu'un parti contraint de subir, sans protesta-

tion éclatante, de telles directions, ne peut plus aspirer à former école; il ne résiste que par des affections ou des intérêts communs; il a moins des doctrines à faire prévaloir, qu'une position à changer; comme tous les partis qui combattent, de vaincu il aspire à redevenir vainqueur.

La révolution bouleversa tout aussi profondément l'opinion constitutionnelle, mais le mouvement s'y opéra en sens inverse. Ce fut chose merveilleuse que la prestesse avec laquelle on abandonna en quelques jours ces vieilles thèses d'opposition sur lesquelles on avait vécu quinze ans à la tribune et dans la presse. En est-il une contre laquelle on n'ait eu à s'escrimer avec la même énergie qu'on avait mise naguère à la défendre? L'on s'était couché journaliste, l'on se réveillait ministre, découvrant par une soudaine illumination de portefeuille que ce qui avait si long-temps paru mauvais était excellent en soi, depuis les gros budgets jusqu'aux gendarmes, depuis la centralisation jusqu'aux traités de 1815. La grace d'état opérant efficacement, on en vint à se donner des démentis avec une noble assurance et une naïveté tout-à-fait méritoire; justifiant les actes de ses anciens adversaires tout en injuriant leur personne, ne reculant devant aucune palinodie, n'attachant même qu'une médiocre importance à modifier, par l'habileté de la conduite, ce qu'il y avait d'inexprimablement piquant dans une telle situation.

Mais pour bien pénétrer le sens véritable de cette grande péripétie, on ne doit pas manquer d'ajouter que l'ancienne opinion constitutionnelle presque tout entière s'y associa sans hésitation, sans embarras, comme à une chose toute naturelle et toute simple. Assise sur le terrain qu'elle venait de conquérir, ainsi qu'un nouveau propriétaire dans l'antique domaine qu'il vient d'acheter, elle laissa l'école républicaine tirer seule la conséquence de principes dont elle ne s'était guère préoccupée, restant également impassible devant les récriminations des vaincus, dont l'indignation était fort justifiée par l'assurance tranchante et l'impertinence cynique trop souvent apportée dans un rôle qui exigeait tout au moins de la modestie.

Mais la question n'est pas de savoir si quelques hommes ont pu laisser leur honneur dans le bureau du journal ou dans le fond de l'étude dont ils se sont élancés au timon des affaires publiques; les flétrissures individuelles ne doivent pas faire méconnaître un fait grave et patent, légitime comme tous les faits universels : la promptitude instinctive avec laquelle la masse du pays s'associa à cette réaction vers les idées de pouvoir, si vivement attaquées jusqu'alors.

Il n'y a pas là matière à s'étonner pour ceux qui pensaient, sous la restauration même, que le gouvernement était moins engagé dans une

lutte contre les doctrines que contre les personnes. Peu de gens avaient la perception distincte de cette vérité; il y eut à cet égard, dans ce qu'on appelle la comédie de quinze ans, moins de mauvaise foi qu'on ne suppose; on se croyait appelé à faire mieux, ou tout au moins à faire autrement que ceux dont on aspirait à recueillir les dépouilles.

Malheureusement, chaque société a son mode de gouvernement, et n'en a qu'un seul : si, après avoir changé le personnel du pouvoir, on prétend en altérer profondément les principes, il faut qu'une révolution sociale se ente sur la révolution politique, et c'était à cette conséquence que résistait l'opinion dominante, et qu'elle résistera long-temps encore.

La révolution de 1830 n'a donc pas changé les principes du gouvernement comme celle de 89. Mais, à un bien plus haut degré que celle-ci, elle en a renouvelé le personnel. La bourgeoisie est montée à la place que cinquante ans de travaux lui ont faite; les fils de ceux qui jurèrent la commune et sonnèrent le beffroi de leur hôtel-de-ville crénelé contre les hauts barons, au retour d'outre-mer, se sont sentis forts de leur nombre, de leurs richesses, et d'une éducation imparfaite encore, mais que la pratique des affaires doit compléter. Ils se sont crus assez sûrs d'eux-mêmes pour maintenir dans les bornes d'une révolution bourgeoise un mouvement amené par les vues les moins concordantes, et dont il n'appartenait qu'à l'avenir de fixer le véritable caractère.

Parmi les niaiseries qu'exploite la presse, on doit mettre au premier rang les dissertations sur le type pur et primitif de la révolution de juillet. Si des hommes opposés d'antécédens, d'intérêts et d'espérances, combattirent aux trois journées sous le même drapeau, c'est qu'il fallait élever un étendard contre celui du pouvoir auquel on résistait, et que, d'ailleurs, le drapeau tricolore enveloppe également de ses plis les souvenirs de 89, ceux de 93 et ceux de l'empire. Si l'on proclama tout d'une voix la souveraineté populaire, ce mot ne signifia jamais, pour la classe moyenne, que sa propre souveraineté; or, les mots sont comme les contrats, ils doivent s'interpréter de bonne foi dans le sens de celui qui les emploie, et c'est surtout dans la langue politique qu'ils sont d'une élastique souplesse.

Ainsi s'éclaire d'un jour nouveau l'histoire de la restauration, qui eut moins à lutter contre une école que contre une caste, qui, pour se maintenir, aurait eu moins à changer ses idées que ses instrumens. Ainsi se révèle le véritable génie du gouvernement actuel, qui tire sa force de l'élargissement donné à sa base, et dont la véritable mission

est d'initier la classe moyenne à la vie publique, en faisant son éducation politique et administrative.

Cette mission sera longue, car l'œuvre est ardue : les classes moyennes, en entrant dans les affaires, n'y apportent pas ces précieuses traditions que les patriciats transmettaient, pour ainsi dire, avec le sang à Rome, à Venise, en Angleterre; elles sont libérales par l'esprit, non par le cœur; elles ont des intentions probes, mais les antipathies d'un autre temps en restreignent l'élan et les tiennent en échec; leurs vues sont saines, mais l'enseignement superficiel de la presse y a mêlé des axiomes d'une application impossible; elles sont sans convictions politiques, mais cette absence de croyances et de fortes affections est tempérée par de rigides habitudes de légalité civile, élément précieux, destiné, plus que tout autre, à pénétrer les mœurs et le caractère national.

Quand on considère de ce point de vue le mouvement auquel nous assistons, on s'étonne que des esprits distingués aient pu établir une analogie sérieuse entre les évènemens de 1830 et ceux de 1688. Au rebours de la révolution qui a maintenu parmi nous le système politique à l'intérieur comme à l'extérieur, en bouleversant tout le personnel du gouvernement, la révolution d'Angleterre laissa la classe gouvernante en pleine possession du pouvoir, en le modifiant seulement dans son action. Guillaume et Marie prirent le contre-pied des princes qu'ils remplaçaient. Ils devinrent ennemis implacables de la France, de ses pensionnaires que les Stuarts avaient été; ils se mirent à la tête de la coalition européenne, au lieu de s'annuler devant les injonctions de Versailles. Au dedans, ils continrent, par des lois sévères, les catholiques et les dissidens auxquels Jacques II aspirait à concéder la liberté de conscience; au lieu du droit de dispenser des lois, Guillaume proclama l'omnipotence de son parlement jusque dans ses plus tyranniques exigences.

Mais l'aristocratie continua de s'asseoir souveraine dans les conseils de la Grande-Bretagne. Les avocats n'y devinrent pas d'emblée solliciteurs-généraux, ni tous les brasseurs de bière chefs des administrations locales; les voitures publiques n'y roulèrent pas, à grands renforts de chevaux, des légions de pétitionnaires et de fonctionnaires inconnus. Lorsque plus tard, sous le règne même de Guillaume, les tories reparurent au pouvoir, ils s'y trouvèrent tout naturellement portés par le simple effet d'une modification dans le système politique. La révolution de 1688 fut donc une révolution de doctrine, tandis que celle de 1830 fut une révolution de caste.

En changeant la dynastie, l'aristocratie britannique entendait conserver le pouvoir; en France, on aspirait à le conquérir. Or, les révolutions qui ont pour but la conquête sont nécessairement plus radicales que celles qui ont pour but de conserver : de là l'esprit rigide et traditionnel de celle de 88. L'aristocratie respecta de vieilles libertés, qui étaient son ouvrage et faisaient sa gloire en même temps que sa force; elle s'inclina devant une royauté, émanation et couronnement de sa propre puissance. La pairie d'Angleterre refusa de s'engager dans la carrière des révolutions; elle se prit à ces subtilités légales dont les Anglais semblent avoir hérité le goût et l'intelligence des Romains, pour maintenir l'opinion dans le religieux respect des principes qu'elle avait prétendu sauver et non pas compromettre, et les communes elles-mêmes, qui venaient de chasser un roi et d'en faire un autre, hésitèrent à se déclarer parlement régulier, faute d'un *writ* de la couronne qui les convoquât dans la forme consacrée!

Dans un tel siècle et dans un tel pays, on pouvait parler de son respect pour la constitution, sans avoir sur les lèvres le rire des augures.

Mais si l'avènement de la maison de Hanovre tendit en Angleterre tous les ressorts des institutions, il est trop évident que les trois journées ont usé, à l'égal de trois siècles, les fictions constitutionnelles, lorsqu'elles commençaient à peine à prendre racine sur un sol qui leur est peu favorable. Comment parler d'inviolabilité royale, quand trois générations de rois sont à Prague en même temps que les ministres de la royauté sont à Ham? Aussi, dites-moi, qui s'est le moins du monde préoccupé de la loi récente sur la responsabilité ministérielle, à part les dispositions relatives à la responsabilité civile qui peuvent recevoir une application régulière? Cette œuvre est capitale pourtant sous une monarchie représentative; durant la restauration, elle eût été prise au sérieux par le pays, par la presse, peut-être même par les avocats qui l'auraient discutée : si elle ne préoccupe pas aujourd'hui la pensée publique, c'est que sans doute il y a des motifs graves à cela.

Qui songe également à compter encore au nombre des pouvoirs sociaux une pairie mutilée, qui a dû contresigner sans résistance le plébiscite mortel que la garde nationale lui présentait au bout de ses baïonnettes? La pairie est appelée, nous le croyons, à raison des lumières personnelles de ses membres, à conquérir une haute et heureuse influence dans le maniement des affaires du pays, dans la trituration de ses lois et l'alignement des budgets; c'est le conseil d'état de l'empire avec plus d'indépendance et d'autorité : mais il n'y aura jamais en elle une étincelle de vie politique. Elle a trop d'expérience pour l'ignorer,

trop de prudence pour compromettre, dans une lutte directe avec la représentation vivante de la classe moyenne, une existence précaire et en quelque sorte excentrique.

Le roi Louis-Philippe est également trop homme d'esprit et de sens pour reposer paisiblement la tête sur l'oreiller trompeur de l'inviolabilité royale. Elle est écrite sans doute dans la Charte de 1830; mais le droit de passer des traités y est aussi, et nous doutons fort qu'après les insomnies causées par la convention américaine, la couronne soit tentée d'en user encore. N'y a-t-il pas également dans la Charte de 1830 un article 62 qui autorise le roi à faire des nobles à volonté? et pourtant il ne serait pas téméraire d'affirmer que le gouvernement, qui a pu la loi d'association contre les républicains, le siége d'Anvers contre l'Europe, ne pourrait pas faire la chose la plus inoffensive du monde, un marquis.

En face de la chambre élective, la royauté est moins une des forces indépendantes de la constitution, que l'instrument même de sa suprématie. Ne suffit-il pas, pour s'en convaincre, de songer à la rigueur avec laquelle l'école la plus favorable à la prérogative royale n'a pas manqué, dans diverses occasions, de la rappeler à la plus étroite dépendance parlementaire?

Pour concilier cette force du pouvoir, qui s'est si énergiquement manifestée depuis quatre ans, avec l'impuissance qui le saisit soudain dans l'exercice de ses prérogatives constitutionnelles; pour avoir le secret d'une foule de contradictions apparentes, il ne faut pas le chercher dans le texte de la Charte, mais dans le commentaire qu'y ont inscrit les évènemens; il ne faut pas voir dans l'œuvre du 7 août la consécration d'un équilibre entre trois pouvoirs indépendans, mais la forme dans laquelle s'est volontairement encadrée une force souveraine.

S'agira-t-il de la garantir des attaques dont elle peut se croire menacée? on obtiendra de cette force un concours prompt et sans réserve. Elle ne sera point arrêtée par des scrupules de légalité, dont elle n'a pas la conscience, si l'ordre au dedans, si la paix au dehors sont compromis; car l'ordre public et la paix européenne forment les bases essentielles d'un établissement politique fondé sur l'industrie et le travail. Rien ne sera donc refusé au pouvoir, si, en parlant devant la représentation nationale, il porte la guerre et l'émeute dans les plis de sa toge.

Mais qu'il se garde d'en induire la possibilité de ramener la chambre, et l'opinion nombreuse qu'elle exprime, aux conditions normales de

la monarchie constitutionnelle : je crains fort que cette possibilité n'existe pas plus dans l'avenir que dans le présent. S'il s'est opéré une réaction salutaire vers les idées d'ordre matériel, s'il s'en opère une plus manifeste et plus haute vers les idées religieuses, je cherche vainement à l'horizon les signes précurseurs d'un retour aux théories constitutionnelles, telles que les professe encore une école dont les principes et les tendances seront appréciés ailleurs. Je crains que cette école, si éminente par sa science historique, ne se trompe gravement en traitant comme une monomanie transitoire des idées qui ne fléchiront pas; je crains qu'au lieu de chercher la force là où elle ne lui manquerait point, elle ne l'attende d'un mouvement d'esprit qui ne se produira jamais.

Qu'elle se garde de susciter une collision entre la chambre élective et une pairie au titre équivoque; qu'elle ne mette pas la prérogative royale en regard de la prérogative parlementaire, si elle ne veut la voir compromise; qu'elle ne vienne pas emprunter des principes à Delolme et des précédens à M. Hallam, sous peine de voir la royauté rappelée brusquement à l'humilité de son origine.

Elle ne manquera, cette royauté, ni d'armes, ni d'argent, ni de lois répressives; mais on se réserve de lui faire la vie dure en la contrariant dans tous ses penchans; on lui frappera familièrement sur l'épaule, et l'on paraîtra devant elle en frac et en souliers ferrés.

Si la monarchie est encore pour plusieurs esprits une croyance sociale, elle n'est plus, pour le grand nombre, qu'un intérêt; mais cet intérêt s'enlace aujourd'hui, dans la classe moyenne, au principe même de son existence politique, et le plus puissant argument que puisse employer la royauté, pour tenir en respect la bourgeoisie, est celui dont usait l'astrologue de Louis XI pour avoir raison des capricieuses velléités de son maître : « Je mourrai juste trois jours avant Votre Majesté. »

Nous ne sommes pas des Vendéens, disait au roi Louis-Philippe un honorable représentant de l'opinion dynastique. Vous n'êtes pas même des whigs, aurait-on pu répondre, car ceux-ci vénéraient la constitution qu'ils avaient, non pas faite, mais conservée, et ce fut la couronne d'Alfred-le-Grand et d'Édouard-le-Confesseur qu'ils posèrent au front du restaurateur des institutions nationales. Mais vous, ne tenez-vous pas à honneur d'établir que la couronne du 9 août a été fabriquée chez l'orfèvre Odiot, comme celle du roi Othon? et considérez-vous la royauté autrement que comme un paratonnerre pour préserver vos boutiques? Sa boule est étincelante d'or, il est vrai, mais prenez garde;

on lisait dernièrement, dans le *Journal des Connaissances utiles*, une recette économique pour fabriquer avec des cordes en paille des paratonnerres aussi sûrs que ceux à conducteur métallique!

Ce n'est pas le lieu de rechercher quelles éventualités pourraient rendre plus étroite ou moins intime l'union de la classe moyenne et de la royauté actuelle. Dans la peinture naïve et fidèle d'une situation, il semble que les prévisions d'avenir doivent moins être indiquées d'une manière précise et saillante, que ressortir, comme les mystérieuses harmonies de l'art, de l'ensemble du tableau. Il suffit d'avoir remonté à la pensée qu'exprime le pouvoir et dont il tire sa force.

Ce fut une espérance légèrement conçue que celle de faire sortir du tremblement de terre de juillet une révolution purement démocratique. Le gouvernement par le peuple, conçu comme la forme paisible et permanente de la société, est celui qui suppose plus essentiellement des doctrines communes, une éducation politique dont les principes soient au-dessus de toute contestation, une égalité dans les mœurs et dans les idées, sans laquelle les institutions démocratiques sont d'autant plus tyranniques, qu'elles sont plus développées. Or, ce tableau est précisément la contre-partie de la situation morale de la France.

On a bien dit que la démocratie y coulait à pleins bords, et cette sentence du temps de la restauration était profondément vraie, en ce qu'elle indiquait l'affaiblissement, chaque jour plus manifeste, des idées aristocratiques en Europe; mais elle était si loin du sens qu'y attache en ce moment l'école républicaine, que l'orateur qui encadrait ainsi dans un pittoresque tableau la pensée générale, saluait en même temps, comme prochain et fatalement inévitable, l'avènement à la suprématie politique de ces classes moyennes, « qui, disait-il alors, devaient beaucoup descendre pour apercevoir quelque chose au-dessus d'elles. »

Celui qui pendant dix ans commenta, avec la haute autorité de son caractère et de son talent, cette prophétique maxime, a été l'initiateur véritable du régime actuel, quoiqu'il le conçût dans des conditions différentes; et quand, après sa fondation, on cesse soudain d'entendre cette voix honorée, ce silence ferait presque s'écrier, avec le chantre d'Orphée, que *l'initié tue toujours l'initiateur*.

Nous n'avons pas sans doute le dernier mot des sociétés humaines : par-delà ces classifications actuelles, auxquelles la fortune donne une base moins immobile, il est vrai, mais aussi rigoureuse que la naissance, l'œil de l'ame embrasse de plus larges horizons, et le christianisme, cette seconde vue de l'humanité, qui a déjà présidé à tant de transformations sociales, poursuivra jusqu'à la fin des temps son œuvre

émancipatrice. Le régime actuel est destiné à s'affaiblir selon que la vie publique entrera dans nos mœurs, et qu'il se formera parmi nous des croyances et des habitudes communes; il se modifiera graduellement par l'abaissement inévitable de l'éducation supérieure et le développement progressif de l'instruction primaire, par les changemens que l'avenir prépare dans la condition matérielle des peuples, et dans leurs modes plus rapides de communication, par toutes ces voies latentes qui sont comme les organes secrets de la vie et de la végétation des sociétés humaines. Mais en n'anticipant point sur un avenir qui n'appartient encore qu'à Dieu, force est de reconnaître qu'en un pays où il n'y a pas plus d'unité dans les mœurs que dans les idées, où les traditions historiques sont sans puissance et les doctrines politiques sans sanction, un gouvernement bourgeois est la forme normale de la société. Il y a, en effet, cette différence entre une révolution démocratique et une révolution bourgeoise, que celle-ci s'opère par un simple déplacement dans la balance des intérêts, tandis que celle-là présuppose des convictions générales, descendues dans toutes les classes de la nation, et par lesquelles on la saisit et on la dirige.

On peut réduire à trois les idées servant de pivot à la société française depuis un demi-siècle :

1° La capacité personnelle devenant la seule mesure de l'importance sociale. C'est l'extinction de toute aristocratie héréditairement constituée.

2° La société politique proclamant son incompétence quant aux idées dogmatiques, naguère étroitement unies avec elle, afin que le scepticisme, contagieux de sa nature, ne passe pas de l'ordre politique à l'ordre moral. C'est la séparation de l'église et de l'état.

3° Le développement donné à toutes les facultés productives, toutes les forces individuelles et locales agissant sous une impulsion générale, afin d'obtenir des résultats plus prompts et plus énergiques. C'est l'administration centralisée.

Or, ces idées, qui forment aujourd'hui comme le droit commun de la France, sont en train de conquérir l'Europe et de passer dans ses lois; elles cheminent par la paix tout aussi vite que par la guerre, et se revêtent plus manifestement chaque jour de ce caractère éminent d'universalité qui appartient à toutes les grandes formes sociales.

Ce travail s'avance incessamment dans les lieux même où l'on croit opposer de plus fortes digues aux idées que le siècle charrie dans son cours. L'édifice antique y croule pan à pan sous la bourrasque, ou

pierre à pierre, à mesure qu'une humide atmosphère en détache le ciment.

Voyez l'Allemagne : si la révolution française emporta le saint Empire avec ses électorats ecclésiastiques et sa pesante hiérarchie féodale, la paix n'a-t-elle pas continué cette œuvre violente? De graves changemens dans le droit civil et le système de la propriété, les développemens chaque jour plus vastes de l'industrie nationale, secondés par une administration habile et forte, ne préparent-ils pas d'inévitables changemens dans la condition politique des personnes? La prépondérance de cette administration savante, recrutée par les concours, comme le mandarinat chinois, ne peut-elle pas être considérée comme l'avènement même de la science et du travail aux affaires? N'est-ce pas l'esprit impassible et pacifique de la classe bourgeoise qui domine la politique allemande depuis cinq ans? N'est-ce pas lui qui a maintenu la paix de l'Europe, pendant que de jeunes hommes, méconnaissant le génie de l'époque, exhalaient à Hambach la fumée de leurs rêves patriotiques, et que d'autres hommes, jeunes aussi, quoique d'un autre siècle, caracolaient aux grandes manœuvres et traînaient leurs sabres dorés dans les antichambres des princes héréditaires? La Suisse ne résiste-t-elle pas également à son vieux patriciat et aux chevaliers errans de la liberté du monde? La Belgique n'est-elle pas un satellite de la France?

Que si l'on jette les yeux sur la Péninsule reculée, où le génie allégorique des Grecs n'eût pas manqué d'établir le trône du dieu du passé, l'Olympe sacré du moyen-âge; à travers l'incertitude qui enveloppé encore la solution des questions politiques, l'on y voit dominer, comme en dehors de toute contestation ultérieure, la prépondérance des classes bourgeoises, la séparation des intérêts religieux d'avec les intérêts d'un autre ordre, enfin l'établissement de l'administration moderne, forme obligée des sociétés européennes à cette époque de renouvellement et de transition.

Le génie démagogique, qui, en 1820, souffla, du fond de ses ventes secrètes, tant d'orages sur la Péninsule, qui n'en est pas sans doute encore à sa dernière tentative, a visiblement rétrogradé, quoique au milieu des perplexités d'une guerre civile et en face du gouvernement d'une reine au maillot.

D'un autre côté, l'antique constitution de la monarchie espagnole, s'il était convenable d'appeler de ce nom l'informe chaos où ce pays s'agitait depuis trois siècles, n'a résisté à aucune des attaques e portaient les idées nouvelles. Dans le plus catholique des royaume

les rapports du catholicisme avec l'état ont été profondément modifiés; des biens ecclésiastiques ont été livrés à l'exploitation industrielle, sans que la foi populaire ait essayé une résistance que les évènemens eussent rendue vaine; l'administration tout entière a été bouleversée, les antiques circonscriptions ont été changées, et les fiers royaumes d'Aragon, de Castille et de Grenade, réduits à la condition de préfectures françaises sans que l'orgueil espagnol ait sourcillé.

La question dynastique, mêlée à ces grandes réformes, a rencontré son principal appui dans des provinces dont les intérêts, les habitudes indépendantes et démocratiques se sentaient compromis par une révolution qui s'opérera aussi pour elles-mêmes: provinces étrangères à l'Espagne par leur génie national autant que par leurs traditions historiques, qui se relèvent aujourd'hui pour traiter l'épée à la main avec les fils de leurs vainqueurs. Don Carlos s'appuie beaucoup plus en ce moment sur cette force que sur les résistances nationales au système politique fondé par le statut royal. Si le génie d'un grand homme de guerre enseveli dans sa victoire, si les efforts des puissances plus spécialement intéressées à l'avenir de l'Espagne, déterminent un arrangement, auquel l'humanité applaudirait autant que la politique, cet arrangement aurait pour conséquence la consolidation immédiate des réformes fondamentales opérées depuis trois ans, avec le maintien au pouvoir des hommes qui n'ont pas craint de les tenter dans des circonstances où le découragement eût été permis aux plus fortes ames.

Ces hommes sont ceux-là même qui, aux cortès de 1812 et à celles de 1820, se laissèrent aller à l'entraînement d'idées moins fécondes que leurs pensées actuelles; ce sont nos constituans de 91 parvenus en 1835 avec des théories de moins et de l'expérience de plus.

Ils appartiennent aux classes moyennes tous ces riches négocians, ces généraux et ces navigateurs célèbres, ces hommes de lettres et de science, artisans de leur fortune politique, et jusqu'à ces titrés de Castille, pour la plupart nobles de fraîche date, si nombreux parmi les procuradorès espagnols, et qui relèvent par leur importance personnelle la chambre haute des royaumes d'Espagne et de Portugal; car eux seuls jettent quelque éclat au milieu de cette grandesse héréditaire, étiolée dans la servitude domestique des cours. En 1826, don Pedro crut ne devoir élever à la pairie que les seuls *fidalgos*, idée fort rationnelle, constitutionnellement parlant, puisqu'on formait ainsi un corps aristocratique véritablement homogène, mais qui ne contribua pas peu à affaiblir la charte brésilienne et à en hâter la ruine.

Il peut être fort commode de jeter dans la presse en manière d'apo-

phthegme, qu'il n'y a pas de milieu pour la Péninsule entre le gouvernement du froc et celui du bonnet rouge, entre les *agraviados* et les *descamisados*; cela n'a que l'inconvénient d'être absurde pour quiconque s'est donné la peine d'étudier le mouvement social en Espagne depuis le règne de Charles III.

L'Italie, où vivent encore tant d'étincelles de l'esprit municipal, serait conquise aux mêmes idées, fruit naturel de la domination française, si l'oppression autrichienne n'était la préoccupation de tous les esprits généreux et ne contribuait à les entretenir dans une sombre et stérile exaltation.

Mais c'est surtout dans la puissante contrée qui a l'honneur de marcher avec la France à la tête de la civilisation du monde que la révolution semble s'asseoir dans des limites qu'on pouvait d'abord s'attendre à la voir dépasser. Le bill de réforme fut, comme la révolution de juillet, un évènement sans caractère spécial, d'une immense, mais vague portée, qui ne repoussait aucune interprétation, aucune espérance, et qui, en closant le cycle du passé, n'ouvrait pas encore celui de l'avenir.

C'était, il est vrai, substituer le droit rationnel au fait historique que de changer dans sa base le système électoral de la Grande-Bretagne; c'était de plus s'engager à porter la cognée sur nombre d'institutions liées à l'ordre historique, incompatibles avec le triomphe des idées contraires. Mais au profit de quelle classe se feraient ces grands changemens? Élèveraient-ils au pouvoir politique les ouvriers ou les chefs d'ateliers, la populace des villes ou les membres des grandes corporations municipales? questions incertaines sans doute, quant à leur résultat définitif, mais qui semblent devoir aujourd'hui se résoudre dans le sens des intérêts de la classe moyenne.

On écarte, comme en dehors de toute discussion, l'éventualité d'un retour permanent du pouvoir aux hommes de l'aristocratie. Si, sous le ministère Grey, elle a constamment décliné le combat, si elle n'a plus tard reparu aux affaires que pour sanctionner et préparer des mesures repoussées par ses intérêts et plus encore par ses opinions, il est raisonnable de penser qu'en supplantant un instant le ministère Melbourne, elle a moins songé à arrêter le char sur la pente qui l'entraîne, qu'à y monter pour arriver au but avec lui, et n'être pas foulée sous ses roues inexorables.

Il est loisible de penser également que si le radicalisme théorique, professé par Cobbett dans ses pamphlets, par Hunt du haut de sa voiture à cirage, avait en Angleterre la force qu'on lui reconnaissait en d'autres temps, il eût gagné bien du terrain pendant la courte administration si

imprudemment appelée aux affaires. Loin de là, l'intensité du mouvement n'a point augmenté; de bons esprits estiment même que l'Angleterre serait plutôt en ce moment en voie de réaction, non par retour vers le passé, mais par crainte des incertitudes de l'avenir, de sorte que si, avec ce génie politique qu'aucune faction n'a possédé à un degré aussi éminent, les tories parvenaient à se transformer en défenseurs du sol qui tremble, au lieu de soutenir des ruines dont, par l'émancipation catholique, ils ont eux-mêmes préparé la chute, les plus habiles d'entre eux se verraient peut-être adoptés par une classe assez puissante désormais pour ne pas s'inquiéter des antécédens de ses défenseurs.

Écoutez sir Robert Peel expliquant les motifs qui ont déterminé sa retraite devant les votes de la majorité flottante encore de la chambre des communes; écoutez ces graves paroles dont il voudrait faire comme le programme d'un néo-torysme :

« En entrant aux affaires, j'ai déclaré que j'adhérais au bill de réforme : on sait si j'ai tenu ma parole. Mes amis et moi, nous n'avons cessé d'agir d'après le principe de la réforme, et lorsque nous avons vu que nous n'avions pas la confiance de la chambre des communes, bien que ses dispositions à notre égard fussent très incertaines, nous avons cru devoir nous retirer, mais toutefois après avoir donné au bill de réforme une grande latitude.

« C'est par une franche exposition de vos principes que vous retrouverez votre influence perdue dans la chambre des communes, en prouvant qu'il n'y a pas d'égoïsme dans l'appui que vous donnez aux institutions. Quel est notre système politique? Nous ne voulons pas la continuation des abus, nous ne voulons pas de sinécures, nous nions surtout formellement que nos intérêts soient distincts de ceux de la classe moyenne. Si nous avons été appelés à de hautes fonctions, à quelles considérations l'avons-nous dû, si ce n'est à l'appréciation de notre amour de l'ordre, de notre intelligence, de notre intégrité, de ces qualités, en un mot, qui distinguent les classes moyennes? Nos intérêts sont les mêmes, notre cause est identique, ne sommes-nous pas membres de la classe moyenne? Rappelez-vous, messieurs, qu'au moment où je fus appelé aux affaires, le grand reproche que l'on articulait contre ma nomination, était que le roi avait appelé de Rome le fils d'un filateur pour en faire le premier ministre d'Angleterre. »

Puis, avec une réserve d'expressions sous laquelle perce la haute intelligence de l'esprit du temps, sir Robert Peel ajoute :

« De la constitution de la chambre des communes dépend surtout le

IMPRE

gouvernement du pays; c'est là qu'il faut porter toute l'influence qui vous appartient... On ne doit pas mettre une ferme confiance dans la prérogative de la couronne, ni dans l'autorité de la chambre des lords. La prérogative royale, l'influence des lords, sont constitutionnellement puissantes pour contrôler les actes de la chambre des communes; mais on doit se garder de s'appuyer sur elles comme sur des remparts infranchissables (1)... »

Ces remparts seront franchis, en effet : plus ou moins d'accélération dans le mouvement, plus ou moins de froissement dans la chute, à cela se borne, dans les grandes péripéties sociales, l'action contingente des hommes politiques. Mais les intérêts de propriété, d'industrie, de moralité et d'ordre public, dont l'habile orateur se fait l'interprète, ces intérêts, légitimement égoïstes, parce qu'ils sont la source même du droit, abandonneront graduellement ce qui pourrait les compromettre, au lieu de leur être un point d'appui; c'est ainsi que de grandes transformations politiques s'opèrent sans jeter les nations dans les chances incertaines d'une révolution sociale.

Quant à la révolution gouvernementale, elle est irrévocablement consommée par la substitution d'un système électoral à base fiscale à celui des franchises historiques.

Il y a près d'un demi-siècle qu'Edmond Burke, lançant contre une réforme analogue, taillée dans le vif par notre première assemblée délibérante, les traits de son ironie amère et désolée, s'écriait que *la gloire de l'Europe était pour jamais éteinte.* Que dirait aujourd'hui cet éloquent contempteur du présent, s'il siégeait au sein d'un parlement réformé, sur lequel pèse une mission d'autant plus redoutable qu'elle est moins déterminée? Il s'écrierait sans doute, ce chevalier de la tribune, que si la Providence a récemment livré aux flammes l'antique chapelle de Saint-Étienne, c'est par respect pour la gloire de sa patrie, éteinte aussi pour jamais, et qu'il est juste de commencer, dans une salle construite d'hier, une œuvre qui soulèverait dans leur tombe tant d'illustres ombres. Jour solennel, en effet, que celui où l'incendie consuma le temple vénéré de la nationalité britannique, reflétant ses lueurs ardentes sur les eaux de la Tamise et jusqu'aux murs lointains de la sombre tour où souffrirent tant de confesseurs des vieilles libertés nationales! jour symbolique où sembla se dessiner en spirales de feu la scission des siècles écoulés et des temps à venir, où l'on dut entendre,

(1) Discours prononcé au banquet de Taylor's-Hall, 8 mai 1835.

comme au temple de Jérusalem après l'avénement de la loi nouvelle, les génies du passé s'écrier : Sortons d'ici!

La domination de la bourgeoisie étant reconnue comme le fait universel de l'époque présente, on devra examiner quelles sont les forces actuelles et les destinées probables de la démocratie en France et en Europe, puis rechercher sous quelles conditions les classes moyennes peuvent maintenir une prépondérance qui impose des devoirs en même temps qu'elle donne des droits : questions graves qui seront successivement abordées.

LOUIS DE CARNÉ.

TIMBRE

DÉBATS

SUR

LE CHRISTIANISME.

La société est aujourd'hui à la fois inerte et active. Non-seulement elle se refuse à tout mouvement brusque, mais même elle est sans goût pour cette application aux affaires, constante et soutenue, qui constitue la vie politique. Elle assiste avec indifférence à la petitesse des choses et des hommes. Cependant, d'un autre côté, elle aime l'exercice de la pensée, le développement des théories et l'émotion des idées. Elle veut être éclairée et remuée; les élans de la spéculation, de l'éloquence et de la poésie la trouvent avide et curieuse; non-seulement elle permet à l'écrivain l'audace et l'innovation, mais elle l'y sollicite et l'y pousse; elle méprisera quiconque écrit et parle sans oser: les répétitions des pensées éprouvées et connues lui sont fastidieusement amères.

Du nouveau! voilà sa soif et son cri. Du nouveau! et pourquoi? pour s'en servir plus tard. Le siècle nous semble distribuer son temps avec méthode; aujourd'hui, conflit des théories les plus discordantes; plus tard, élection des idées les plus édifiantes et les plus fécondes; plus tard encore, application de la vérité reconnue. Est-ce donc là désespérer et mourir?

Là où la politique et la religion sont continuellement agitées par des abstractions ardentes, il n'y a point de germes de mort. Il est vrai qu'à Byzance la société dissertait infiniment sur la théologie avant d'expirer; mais elle tourmentait les subtilités d'une lettre morte, et n'était pas travaillée par les divinations de l'avenir. Or l'avenir d'une société est certain par cela seul qu'il est conçu et désiré par elle. L'avenir du monde, l'inépuisable grandeur de Dieu et l'immortalité de notre essence divine n'ont pas d'autre autorité et d'autre fondement que l'idée même et le désir que nous en avons.

Dans tous les camps, dans toutes les opinions et dans toutes les sectes, on remue les problèmes de la religion et de la politique, et la pensée ne sépare pas le thème religieux du thème social. Nous gravitons lentement vers une unité nouvelle de la politique et de la religion, unité qui servait de fondement aux sociétés antiques et à la société du moyen-âge, unité détruite depuis trois siècles par une décomposition nécessaire, mais qui demande une autre expression à la réflexion et à la science de l'humanité. Les indices de ce monument sont irrécusables. Soit pour retourner en arrière, soit pour s'élancer vers l'avenir, les théories développées unissent toujours la religion et la politique; il est impossible à l'homme de ne pas s'attacher à la terre; il ne peut davantage oublier le ciel; et si l'entraînement du christianisme a été, dans sa sainte partialité, de sacrifier la terrestre existence à l'autre vie, l'humanité mieux avisée, et réfléchissant davantage, associe aujourd'hui à la conquête de l'idéal la poursuite du positif et du bonheur.

Même parmi ceux qui défendent la lettre et la théologie du christianisme, la plupart sont préoccupés des intérêts matériels, et pensent qu'en environnant d'un zèle fastueux l'ancienne religion, ils conserveront mieux l'ancienne société. Cette préoccupation est sensible dans les publications de la *Gazette de France*. Les publicistes qui rédigent ce journal se sont proposé constamment de soutenir l'ancienne monarchie par le christianisme, et le christianisme par l'ancienne monarchie. Par une conséquence naturelle, la philosophie moderne et la révolution française ont été l'objet de leurs constantes agressions.

La *Gazette de France* a été, durant la restauration, l'organe d'un système ou plutôt d'un homme politique, M. de Villèle. Quand, après les folies de la chambre de 1815, l'autorité royale entre les mains de Louis XVIII eut été contrainte, sous peine de périr encore, de dériver vers l'opposition libérale, les royalistes sentirent la nécessité d'une conduite plus sage et plus contenue, qui pût leur rendre le pouvoir et la direction de la société. Ils consentirent à se discipliner et à reconnaître un chef. M. de Villèle mena le parti royaliste, et força les ennemis du régime parlementaire à en prendre les habitudes. L'ancien député de la Haute-Garonne n'apporta dans la vie politique d'autre système que le désir du succès; il voulait conquérir l'influence et l'autorité pour lui et pour les siens, satisfaire les intérêts positifs du côté droit de la société française, et, dans le dessein de cette satisfaction, entraîner la France en arrière jusqu'au point nécessaire. Il fut contre-révolutionnaire avec modération et habileté, donna au pays, par son administration, des prospérités matérielles, et lui demandait en échange le sacrifice de ses passions et de ses idées. Mais il lui fut plus facile de réduire l'intérêt de la dette publique que le cours du siècle.

Tout en soutenant l'administration de M. de Villèle, les publicistes de la *Gazette de France* cherchèrent après coup des fondemens théoriques au triomphe de leur parti. Ils recomposèrent dans le passé une ancienne constitution de la monarchie, qu'ils présentèrent comme le type éternel de notre société : ils écrivirent que le devoir des hommes d'état était de ramener la France à ce modèle indélébile, autant que les travers du siècle le permettraient.

Sous le titre de *la Restauration de la société française*, les écrivains de la *Gazette de France*, ayant pour interprète M. de Lourdoueix, ont esquissé un plan de sociabilité qu'ils ont établi sur cinq principes :

Le principe territorial,
Le principe chrétien,
Le principe municipal,
Le principe monarchique,
Le principe de liberté politique.

Or, à prendre ces cinq principes les uns après les autres, on peut en consentir facilement la réalité. Nous tombons d'accord que notre France a été admirablement formée par la nature dans sa structure et ses limites, et qu'ayant pour barrière le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, elle est bien assise en Europe.

Nous convenons aussi que la France est chrétienne dans son culte et sa manière de concevoir et d'adorer Dieu, et que le christianisme a développé dans notre patrie la liberté civile et l'égalité morale.

Les libertés municipales sont inhérentes à la vie même de la nation; elles constituent, pour ainsi parler, le ménage de l'état, et peuvent se concilier avec l'unité politique.

Jusqu'ici l'unité sociale a eu pour expression la monarchie, et nous ne faisons nulle difficulté de reconnaître les mérites et les titres de l'ancienne royauté.

Sans doute le principe de la liberté politique ne sera pas repoussé par nous, et nous ne rejetterons pas la concession, faite par les écrivains royalistes, du droit de la nation de travailler à la création de ses propres lois.

Sur quoi reposent donc les dissentimens profonds qui nous séparent des publicistes de la *Gazette de France?* Sur le principe souverain et idéal qui prime ces principes réels et historiques. Nous n'ignorons pas que ces publicistes ont écrit qu'il ne fallait pas chercher dans un principe unique la base des sociétés politiques et de la souveraineté; mais ou ils se font illusion à eux-mêmes, ou ils se sont proposé de la faire aux autres. A leur insu, ou malgré leur dissimulation, ils ont pour principe souverain le dogme du pouvoir monarchique établi par Dieu même sur les sociétés de la terre; leur politique est toujours celle que Bossuet tirait de l'Ecriture sainte. En vain ils associent au principe monarchique quatre autres principes: de ces quatre, le principe chrétien se confond dans leur esprit avec le principe monarchique; et les principes du territoire, de la municipalité et de la liberté politique, ne peuvent être que les satellites du principe chrétien-monarchique. Voilà la vérité.

Et pourquoi combattons-nous les écrivains royalistes? C'est parce qu'un autre principe nous soutient et nous édifie, à savoir

le principe de la souveraineté du peuple et de l'esprit humain. Nous disons : La raison de l'humanité se développe par des phases successives; à mesure que les siècles s'écoulent, plus d'hommes arrivent à l'intelligence des choses humaines; le développement social doit suivre le développement intellectuel, et si l'homme est souverain par la science, le peuple le devient tous les jours par la même loi. La souveraineté du peuple n'est autre que la souveraineté de l'esprit humain répartie entre une majorité qui s'éclaire tous les jours et qui s'augmente en s'éclairant.

Et quelle est la conséquence, si ce n'est que les sociétés humaines ont le droit de se développer et de changer leurs formes extérieures, c'est-à-dire leurs gouvernemens? car si les sociétés sont douées de la force d'agir et de se développer dans toutes les grandes directions de la nature humaine, évidemment elles en ont le droit.

Le droit humain de la société est donc supérieur à toutes les formes historiques; il est supérieur parce qu'il est infini, il est infini parce qu'il est l'esprit même.

C'est donc dans un idéalisme vivant et social que nous puisons notre politique et notre méthode d'entendre l'histoire du genre humain. De même nos adversaires ont une source d'où ils tirent leurs prétentions et leurs maximes pour la restauration du passé; comme nous, ils ont une doctrine une; comme nous, un principe souverain.

Que signifie cette vaste publication sous le titre de *Raison du christianisme*, dans laquelle M. de Genoude se complaît à compulser et à recueillir tous les témoignages tracés par les écrivains en faveur du christianisme? A cet éloge nous répondrions volontiers comme faisait Alcibiade à ce rhéteur qui entonnait le panégyrique d'Homère: *Tu le loues! eh! qui le blâme?* Le christianisme est une belle et grande chose : eh! bon Dieu! qui le nie? Qui, dans notre siècle, méconnaît les mérites et la beauté de la religion dont Jésus-Christ est le père? Le passé du christianisme est glorieux; mais est-il éternel comme la vérité absolue? Voilà la question.

Les écrivains de la *Gazette de France* croient à l'éternelle divinité du christianisme, et voilà pourquoi ils veulent en faire le fondement de leur politique. Nous, au milieu de notre respect pour

le christianisme, nous plaçons au-dessus de lui le génie même de l'humanité; et voilà pourquoi nous prenons pour fondement de notre politique la souveraineté de l'esprit humain et du peuple, interprète toujours grandissant de l'esprit humain.

L'ingénieuse polémique que les écrivains de la *Gazette de France* renouvellent chaque jour contre l'école doctrinaire n'entame en aucune façon la cause de la philosophie moderne et de la révolution française : nous concédons volontiers que les hommes politiques appelés *doctrinaires* ont commis une étrange inconséquence en désertant la légitimité historique. Mais dans le fond des choses les écrivains royalistes de la *Gazette* n'ont pas fait de modifications progressives à leurs anciennes opinions. Ils veulent toujours incorporer l'unité sociale dans la monarchie, et incorporer la monarchie dans la dynastie proscrite. Ils veulent encore rendre l'esprit moderne immobile dans les traditions du christianisme, telles qu'elles ont été rédigées par la plume de Bossuet. Ils n'ont donc fait aucune avance véritable au génie du siècle, et pendant que la société chemine, ils sont restés à la même place.

Cependant sur un autre point nous devons remarquer quelques efforts pour renouveler l'apologie et l'enseignement du christianisme. M. Bautain a publié récemment une correspondance religieuse avec ses disciples. Par elle, le public a pu pénétrer dans les secrets du prosélytisme exercé par le prêtre et le professeur. M. Bautain a pris pour règle de conduite et de méthode dans l'enseignement du christianisme cette maxime d'Anselme : *Sicut rectus ordo exigit, ut profunda christianæ fidei credamus, priusquam ea præsumamus ratione discutere; ita negligentia mihi videtur si, postquam confirmati sumus in fide, non studemus quod credimus intelligere.* — « Comme l'ordre véritable exige qu'on croie les vérités fondamentales de la foi chrétienne, avant de se permettre de les discuter par la raison; ainsi, il y aurait, ce me semble, de la négligence à ne pas tâcher d'acquérir l'intelligence de ce qu'on croit, après qu'on s'est affermi dans la foi. »

La méthode du prêtre platonicien est donc d'abattre la raison et le raisonnement, d'affecter l'ame, d'émouvoir et de chatouiller sa sensibilité, de profiter de son trouble pour la précipiter dans

la foi; puis, la foi ayant changé l'état de l'ame et de l'esprit, de donner à l'esprit devenu docile une satisfaction théorique par une explication rationnelle du système chrétien. Ainsi mépris de la raison, excitation de l'ame et joug de la foi, élévation de l'intelligence admise à comprendre un dogme imposé.

Cette méthode a paru hérétique à l'orthodoxie de l'église officielle. M. l'évêque de Strasbourg a pris la défense de la raison contre le prêtre platonicien; il paraît que le vénérable prélat ne connaît point les démonstrations de Kant et de Platon sur l'impossibilité d'édifier certaines vérités par le seul raisonnement qui peut prêter son secours à toutes les opinions humaines, à l'erreur aussi bien qu'à la vérité. M. Bautain a donc été condamné par son supérieur immédiat. Rome a été plus discrète, et s'est abstenue d'une improbation positive.

Trois résultats nous semblent ressortir de la correspondance religieuse publiée par M. Bautain. Des juifs se sont convertis au christianisme; c'est bien. Mieux vaut être chrétien que juif; l'esprit et l'ame sont plus développés par l'adhésion au Nouveau Testament que par le culte exclusif de l'Ancien. Les israélites qui se convertissent à l'Évangile ressemblent à des retardataires qui, dans la marche du genre humain, pressent enfin le pas pour rejoindre le gros de l'armée.

Il est clair aussi, par la nouvelle publication, que l'enseignement officiel de l'église est désormais impuissant à conquérir de nouveaux croyans. En effet, rien de plus fastidieux et de plus inutile pour la nourriture de l'esprit et de l'ame que la théologie scolastique enseignée dans nos séminaires. Aussi tout ce qui a un peu de force et d'intelligence s'en écarte, et pour mieux défendre le christianisme, on abjure l'orthodoxie ecclésiastique.

Enfin M. Bautain a démontré par sa correspondance qu'il y avait au fond du christianisme un beau système rationnel. Nous remercions le prêtre professeur de cette démonstration, car elle tourne tout-à-fait au profit de la philosophie. Si le christianisme peut être expliqué philosophiquement, il n'est donc autre chose qu'une phase de la philosophie même de l'esprit humain. Oui, il y a dans le christianisme un faisceau de traditions et de croyances inhérentes à l'humanité et à son histoire; il y a vérité,

mais non pas toute vérité, parce que le christianisme est dans le temps. Il est donc possible de façonner avec le christianisme un système philosophique complet sous le rapport de l'art et de la méthode; il est doux et commode d'embrasser cette image artificiellement élevée, comme l'image même de la vérité; il est plus grand de la laisser derrière soi pour marcher à des régions inconnues.

Voilà ce que n'ont pas compris les jeunes hommes qui, après avoir vu tomber les illusions et les formes du saint-simonisme, se sont rejetés en arrière avec terreur dans les anciennes croyances. Nous avons sous les yeux un écrit : *Retour au christianisme de la part d'un saint-simonien*, par Alphonse Dory. L'écrit a peu de force, mais il témoigne d'une disposition d'ame commune à plusieurs. Parce que la religion improvisée du saint-simonisme n'a pu tenir, parce que des fragmens d'opinions et de systèmes mal associés ensemble se sont disjoints et séparés, plusieurs ont conclu que dans les conceptions, les désirs et les pressentimens de la philosophie moderne, tout était faux, et ils n'ont fait qu'un bond de l'apostolat novateur dans la sacristie. Enfans!

Au surplus ces chutes sont ordinaires, quand la tête est faible, car alors on ne peut soutenir la contemplation des choses humaines dans leur sévère réalité; on est épouvanté de trouver si laborieuse la conquête du vrai, et cet effroi vous fait embrasser avec fureur l'autel des vieilles divinités. Un quiétiste disait : J'aime mieux prier Dieu dans mon fauteuil qu'à genoux; je prie mieux, et c'est plus commode. Combien, dans le travail des idées, préfèrent aussi le fauteuil à une marche persévérante! On s'assied dans un petit coin, on s'y tapit, on s'y arrange; on s'y ménage un demi-jour sur tous les points; on se défend contre les clartés importunes et les lueurs trop vives, on se nourrit, on se rassasie avec le connu; on se sauve des soupçons douloureux et des émotions cuisantes que peut jeter dans l'ame l'avenir du monde et de la vérité.

Au milieu des luttes des vieilles croyances et des idées nouvelles, il faut relever quelques réminiscences de l'école du XVIIIe siècle, dernier écho d'une grande époque. L'été dernier, M. Reghellini, de Schio, a publié un *Examen du mosaïsme et du*

christianisme. Ce livre n'est pas ordinaire; et dans sa structure anarchique, il réclame l'attention de ceux qui se livrent à l'étude de la religion chrétienne. Il n'est pas facile de démêler le but de l'auteur, car s'il a une immense lecture, il possède peu de jugement; il n'est pas doué du sens critique des choses humaines.

M. Reghellini ne s'est pas fait une idée juste et grande de la place qu'occupe la religion dans les conceptions et les destinées de l'homme; il semble, à le lire, que la religion dans son essence, et puis tel ou tel culte, aurait pu être, comme n'être pas. On ne voit pas non plus s'il estime que l'établissement du christianisme ait été un bien et un progrès pour le monde; la grandeur de la loi mosaïque n'est pas relevée par sa plume; et dans le dédale des faits qu'il accumule, le fil fatal qui doit vous conduire dans l'histoire de l'humanité se rompt à chaque pas.

Nous avons aussi un reproche grave à ne pas épargner à l'auteur; il a méconnu la sainteté du fondateur du christianisme, et sans appuyer davantage sur ce point, il n'a pas compris que la chasteté a été l'arme de Jésus-Christ, comme la licence des mœurs celle de César et d'Alexandre.

Mais, au milieu de l'érudition confuse de M. Reghellini, on distingue avec un peu d'effort et d'étude quelle était, dans les premiers temps où la doctrine du Christ parut, l'état de la société et du monde. Les formes de la démocratie antique étaient brisées; le sentiment de l'humanité s'élevait avec peine, mais avec une succession lente qui ne pouvait rétrograder; on pensait à la liberté, non plus du citoyen, mais de l'homme; on voulait la revendiquer et l'étendre en la revendiquant. Aussi les tribuns ne manquaient pas dans les rangs du temple, et les libérateurs se produisaient. Le théâtre de ces apparitions fut surtout la Judée et l'Égypte, terres où pouvaient se rencontrer les traditions de l'Orient et les disciplines de l'Occident. Et puis les imaginations s'ébranlaient; elles rêvaient une autre société, d'autres combinaisons et d'autres arrangemens dans la vie : on se proposait la communauté des biens, et même, il faut le dire, la communauté des femmes.

Sur la communauté des femmes dans les six premiers siècles de l'ère chrétienne, M. Reghellini a été infatigable dans ses recherches. C'est à regret, écrit l'auteur, que nous disons que,

dans plusieurs conciles, il y a des traces de la communauté des femmes entre les chrétiens; désordre qui avait lieu pendant la célébration des saints mystères. Il faut chercher dans le livre même tous les fragmens qui composent une peinture des mœurs des sectes chrétiennes.

De cette anarchie des six premiers siècles, des désirs populaires d'une liberté plus humaine, de l'ébranlement des imaginations, des recherches ardentes et irrégulières d'une nouvelle pratique sociale, est sortie la civilisation chrétienne qui constitua le moyen-âge. Ces temps avaient donc leur raison, puisqu'ils eurent leur effet. Tout cet enchaînement des intentions de Dieu, cette continuité des grandes lignes de l'histoire humaine à travers de spacieuses déviations, ont entièrement échappé à l'auteur de l'*Examen du mosaïsme et du christianisme*; mais nous répétons que ceux qui veulent éclaircir pour eux-mêmes et pour d'autres les premiers temps du christianisme, doivent étudier M. Reghellini; citations piquantes, chronique indigeste, érudition dont la candeur ne sait pas s'épargner les révélations scandaleuses, voilà qui suffit pour donner le courage d'une longue et laborieuse lecture.

Si M. Reghellini ne peut guère trouver aujourd'hui de suffrages sympathiques pour son adhésion exclusive aux manières de voir qui prévalaient dans le dernier siècle, que dirons-nous du *Croyant détrompé* et de son auteur? M. Dubois avec sa polémique et ses argumens contre le christianisme vient soixante ans trop tard, et le public auquel il devait s'adresser est mort depuis long-temps. L'auteur n'a donc regardé ni écouté autour de lui? S'il eût senti le génie de son siècle, il se fût abstenu d'écrire, ou lui eût envoyé d'autres accens.

Non, le XIXe siècle ne prend pas la religion pour une fantaisie, une erreur, une peste, un fléau. Il voit dans la religion une conception nécessaire et une passion inextinguible de l'humanité. Nous ne sommes pas des athées, et nous ne voulons pas qu'on nous prêche la négation de Dieu. Nous sommes si peu affligés d'athéisme, que nous cherchons Dieu par toutes les voies; son nom est dans toutes les bouches, sa conception dans toutes les intelligences. Le siècle s'exalte laborieusement pour s'élever à lui. L'auteur du *Croyant détrompé* aurait dû comprendre que, pour

s'être détrompé des superstitions passagères, on ne se détrompe pas de l'éternelle vérité. Et comment veut-il que l'homme se détrompe de Dieu, sans se détromper de lui-même? et n'est-ce pas la mort qu'il se donnerait, s'il parvenait à étouffer la divinité dans son cœur?

Voici un autre livre, intitulé *le Berceau de la morale ou le Ladravisme*, qui concorde davantage avec les sentimens qui agitent notre siècle. La lecture de cet ouvrage, dont l'auteur a voulu rester inconnu, n'est pas sans attraits. On y sent la force et l'originalité sous des formes étranges et bizarres. L'auteur a transgressé le christianisme pour chercher une autre manière de se représenter un dieu et une religion. On trouve dans cet écrit un matérialisme mystique plein d'enthousiasme et de chaleur. L'auteur hésite encore entre le panthéisme de la matière et le panthéisme de l'idée; mais il est sincère, mais il est passionné et parfois éloquent. Voici une curieuse boutade sur Jean-Jacques. « Cet ours de Genève, qu'il fut ombrageux! comme il cassait tout en se cabrant! Dans sa colère, il se blessait lui-même. Il aimait mieux s'écorcher, s'enlever la peau dans un chemin d'épines, que de suivre la route des encyclopédistes. C'est par boutade contre Grimm peut-être que Rousseau a laissé vivre Dieu. Sans sa discorde avec les Holbachiens, qui sait s'il n'eût émancipé l'univers? On a gagné l'ame et la Providence à sa mauvaise humeur; le sanglier a relevé ces deux choses d'un coup de boutoir. » L'auteur veut parler ici du Dieu traditionnel que Jean-Jacques a défendu dans sa Profession de foi du Vicaire savoyard; car, pour le Dieu ame de l'univers et de l'homme, dont l'humanité se renouvelle à elle-même l'image d'intervalle en intervalle, rien ne saurait l'abolir. L'écrivain inconnu qui a tracé l'ouvrage dont nous parlons ici, est lui-même rempli de la conscience de Dieu; car il est pénétré de la puissance des idées. A chaque page éclate sa foi dans l'autorité de la raison et de la philosophie. Qu'il continue son œuvre avec plus de méthode et de recueillement; qu'il supprime les formes puériles et bizarres qu'il donne parfois à sa pensée; plus simple, plus réfléchi, plus consciencieux de lui-même, il méritera de se faire lire; sa raison est étendue, son imagination paraît

forte, et son style a déjà de notables germes de passion et de dialectique.

Il est impossible de montrer plus de bonne foi et de désintéressement que la personne qui a écrit l'ouvrage intitulé : *Du pacte social et de la liberté politique considérée comme complément moral de l'homme.* L'auteur a fait distribuer son livre à tous les pairs, à tous les députés, à tous les professeurs et à tous les journalistes. Ses intentions sont estimables; il veut réconcilier tous les partis; il a inventé une constitution où se trouvent le pouvoir exécutif, deux chambres et une cour suprême. L'auteur est un honnête homme.

« Les philosophes chrétiens de nos jours ressemblent aux anciens philosophes de la Grèce et de Rome, qui s'accrochaient à tous les faits et cherchaient partout de quoi étayer et soutenir l'édifice croulant du paganisme. Les idées chrétiennes sont aujourd'hui dans la même position : il n'y a pas moyen de les défendre. L'autorité des grands hommes qui ont cru à ces idées, et les faits mythologiques des autres peuples qui ont de la ressemblance avec elles, sont de bien pauvres raisons pour les faire revivre, ces idées. » Tel est le thème que s'attache à développer l'auteur ou les auteurs d'une *Critique du christianisme, ou impuissance des idées juives et chrétiennes pour l'organisation morale et sociale de l'avenir.* Ce livre se publie par livraisons; sur huit qui doivent le composer, deux seulement ont paru.

On peut remarquer dans la *Critique du christianisme* une impulsion énergique vers de nouvelles idées et de nouvelles croyances, et l'impossibilité douloureuse qu'éprouvent l'ame et l'esprit de se reposer dans les traditions vieillies et les dogmes surannés.

Nous y avons trouvé encore un sentiment vif et sincère des droits de l'humanité. Le droit de l'homme est relevé sur sa base, sa fierté légitime reconnue, et le joug de l'humilité chrétienne franchement secoué.

Mais il y a des points sur lesquels nous ne saurions tomber d'accord avec la *Critique.* Ainsi nous ne saurions souscrire à cette proposition que le christianisme et le catholicisme sont deux mots qui expriment une seule chose; que l'un nomme la doctrine du

Christ, et que l'autre la caractérise, en disant qu'elle est universelle. « Les méthodistes ont beau faire et beau dire, lisons-nous dans la *Critique*, leur distinction entre le christianisme et le catholicisme est puérile et ridicule. » Nullement : cette distinction est au contraire dans la nature des choses. Elle était née dans l'histoire long-temps avant le XVe et le XVIe siècle. Le christianisme est une idée pure, et le catholicisme un établissement politique. Comme idée, le christianisme peut être remplacé par une autre conception de l'humanité, mais il demeure supérieur aux manifestations historiques que jusqu'à présent anima son génie.

Le sentiment qui dirige les auteurs de la *Critique* est non-seulement la conviction de l'impuissance des idées chrétiennes et juives, et la nécessité de sortir du cercle tracé par la double tradition de Moïse et de Jésus-Christ : ils vont plus loin ; ils déclarent que la philosophie, quel que soit son nom, qu'elle s'appelle progressive ou éclectique, spiritualiste ou matérialiste, est incapable de devenir l'instrument efficace d'une vérité future.

Que reste-t-il donc aux auteurs de la *Critique* comme source de vérité? La conscience. Certes, le guide est bon, mais il ne suffit pas. La conscience est l'instinct de l'homme et du genre humain, la voix secrète qui parle toujours et ne se laisse jamais étouffer, le démon de Socrate et de l'humanité, le cri du peuple et de Dieu; la conscience est fatale, sublime, immortelle. Mais à côté de la conscience, il y a la science, réflexion de l'homme et de l'humanité, œil toujours ouvert et toujours pénétrant; par la conscience, le genre humain devine et pressent ce qu'il ne sait pas; par la science, il comprend ce qu'il a fait et ce qu'il doit faire encore. De l'union et de l'accord de la conscience et de la science peut sortir seulement la vérité nouvelle dont a soif le monde. Douter de la science, et se réfugier dans les instincts de la conscience, c'est méconnaître le point où est parvenu le genre humain. Que les auteurs de la *Critique du christianisme* y songent à deux fois avant de s'engager irrévocablement dans la méconnaissance de la science et de la philosophie. Ils ne trouveraient dans cette voie qu'erreur et stérilité.

La société est à la fois ancienne et nouvelle, et dans sa recherche d'une constitution meilleure et d'une religion plus vaste,

elle est partagée entre de vieilles habitudes et de modernes pensées. Combien long-temps les idées nouvelles doivent-elles vivre au milieu des formes antiques? voilà la question qui est posée dans notre siècle. Sans doute le temps coule aujourd'hui plus vite; ses flots sont plus rapides; il entraîne toujours après lui, selon la parole de Fénelon, tout ce qui paraît le plus immobile. Mais même pour ces destructions et ces entraînemens, il y a des conditions nécessaires, et nous dirions volontiers qu'il faut laisser le temps au temps.

Si nous considérons la politique, nous voyons en Europe, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, les idées démocratiques se développer au sein des formes monarchiques et féodales: le travail des idées est de contracter au milieu de ces formes assez de vigueur et de maturité pour les abolir, les transformer, et en établir d'autres sur leurs débris. Qu'une idée véritablement forte, simple et vraie, ait la puissance de fonder quelque chose, l'histoire en témoigne; mais ce travail est lent, et sa durée peut échapper aux prévisions de l'homme.

A Rome, les empereurs, en se transmettant le pouvoir et la pourpre, sont obligés de subir les dénominations républicaines de tribun et de consul, tant les vieilles formes sont lentes à périr!

A Rome, en Grèce, en Italie, dans l'Asie Mineure, le christianisme, après un siècle d'existence, n'a pas encore de culte; il manque de sacerdoce, de gouvernement, tant les formes nouvelles sont lentes à naître!

Pendant cinq siècles, la société antique et la société nouvelle sont en présence et en lutte; on se contredit, on se combat, mais on ne peut s'exterminer; on dure ensemble, on attend le jugement du temps, qui donne toujours raison aux nouveautés destinées elles-mêmes à trouver dans une vieillesse future leur condamnation.

Aux XVIe et XVIIe siècles, le catholicisme et le protestantisme méditent leur ruine réciproque et sont obligés d'accepter leur existence parallèle. Aujourd'hui les idées démocratiques et les formes monarchiques luttent ensemble; ni les formes anciennes ne peuvent étouffer les nouvelles idées, ni les idées nouvelles

ne peuvent encore passer sur les vieilles formes un niveau triomphant.

Que faire alors? douter des idées? non pas, s'il vous plaît; mais au contraire s'y attacher avec un culte persévérant, mais par mille ressources les pousser en avant sur tous les points. Puisque les vieilles institutions ne veulent pas encore tomber, sachons nous en servir, y pénétrer. Acceptons les variétés et les différences qui se partagent le monde; ne donnons pas à nos adversaires le plaisir de notre découragement ou de coups mal portés; qu'aucun novateur ne se mette en dehors de la société qu'il veut transformer; les idées et les principes modernes doivent avoir partout des représentans et des interprètes. Politique, philosophie, art, poésie, que tout serve l'esprit nouveau. Si notre siècle n'a pas la majesté paisible de l'unité, qui n'est jamais que le fruit d'une victoire décisive, qu'il ait au moins les émotions et les grandeurs de ces époques variées et militantes où se heurtent le passé et l'avenir, où il est beau de préparer le triomphe et le règne de ceux qui viennent après.

Faut-il que la philosophie s'attriste, parce que le christianisme déploie ses derniers efforts? point. Le christianisme remplit un rôle social que la philosophie ne saurait encore accomplir; il sert de vérité à ceux dont l'intelligence ne pourrait recevoir une parole plus scientifique et plus réfléchie; il est vrai eu égard à ceux auxquels il s'adresse, et par conséquent il est bon. Nous souhaitons à ses missionnaires plus d'ardeur, à ses cérémonies plus de richesse et de poésie, à ses prédicateurs encore plus d'éloquence. Il faut de grands efforts pour garder la société qu'envahit depuis trois siècles la philosophie.

Le passé ne saurait être odieux à notre siècle, si on ne veut pas en étendre l'empire par-delà le tombeau. Célébrez les mérites du christianisme dans les âges écoulés, qui contestera l'éloge? Affirmez-en l'utilité sociale dans l'époque indécise où nous vivons, nous parlerons comme vous. Mais si vous prêchez l'immobile éternité du dogme chrétien, ici nous nous séparons. Rien ne saurait être plus insupportable à l'homme et au genre humain que de se voir refuser la grandeur et la nouveauté de l'avenir. Ils consentiraient

plus volontiers aux allanguissemens du présent qu'à la stérilité future de la race humaine.

Dans notre société, les élémens les plus dissemblables vivent ensemble, les traditions monarchiques et féodales et les idées démocratiques, les traditions chrétiennes et catholiques et les idées philosophiques. Les élémens de la vie sociale, dont l'origine est plus ancienne, et dont le développement et le jeu ont depuis longtemps occupé l'histoire, veulent être renouvelés et transformés. Les élémens plus jeunes, qui, pour ainsi parler, sont impatiens d'action et de puissance, veulent se mûrir et se fortifier pour établir leur autorité positive. La monarchie est plus ancienne, elle commence avec l'histoire moderne; la liberté démocratique est plus jeune, elle paraît au XIIe siècle. Le christianisme est plus ancien, il instaure et baptise la société moderne; la philosophie est plus jeune, elle ne paraît qu'avec la liberté. La société est vivante, et chez elle le bien l'emporte sur le mal: il n'y a pas à songer à la détruire, pour fonder sur ses ruines une société inconnue, mais à la développer, mais à la féconder, mais à tirer de son sein toute la grandeur qui s'y trouve recelée.

Deux mouvemens peuvent se produire sur une ligne parallèle: les uns peuvent pousser la monarchie à des transformations toujours plus démocratiques, et le christianisme à une expression plus rationnelle et plus humaine; les autres peuvent travailler à douer un jour la démocratie d'une forme sociale qui enveloppe et absorbe toutes les autres, et la philosophie, de cette autorité qui prépare et fonde les religions.

Au fond, voilà ce qui s'est fait depuis cinq ans, d'une manière confuse, irrégulière; mais l'intention de ces deux travaux était dans la conscience sociale: elle s'y affermira de plus en plus. Il y a cinq ans, il a été offert à la société française de s'abandonner à un élan lyrique; elle n'y eût pas péri, et elle eût reparu aux yeux des peuples après de longs combats, étincelante et changée. Les destins ne l'ont pas voulu, et nous sommes retombés dans la prose. Sachons y vivre, et poursuivons par la réflexion ce que nous n'avons pu ravir par l'enthousiasme.

LERMINIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1835.

S'il y eut jamais une époque révolutionnaire, c'est assurément celle où nous vivons. Voyez comme la violence et la vivacité des faits luttent avec l'indifférence publique; la société a beau se raidir et se réfugier dans une complète immobilité, les évènemens viennent chaque jour la battre sur le roc où elle s'attache, et l'entraîner dans le courant. La face politique de l'Europe s'est en quelque sorte renouvelée deux ou trois fois depuis l'etablissement de ce ministère qui ne semble pas s'en douter, et il ne se passe guère de semaine sans que quelque grosse bourrasque ne vienne nous assaillir. Il y a peu de temps, c'était la menaçante réclamation de l'Amérique; à peine le ministère a-t-il eu le temps de relever sa tête qu'il avait baissée timidement sous l'épée de Jackson, que voilà un nouvel affront qui lui arrive. Il est vrai que cette fois l'Angleterre est de moitié dans notre injure, ce qui permet d'espérer que nous montrerons un peu plus de courage et de dignité.

Quoi qu'il arrive, il est certain que le ministère a vivement ressenti l'offense; car ce n'est pas sans aigreur que ses organes ont fait connaître l'interdiction de la Mer Noire, notifiée par la Porte Ottomane, à l'occasion de la promenade scientifique de M. Teissier, sur un sloop de guerre français. L'envoyé anglais à la cour de Trébisonde, parti sur un bateau à vapeur du gouvernement britannique, a essuyé le même refus. Or, il faudrait ignorer complètement la marche des affaires politiques, pour douter un instant que cette interdiction s'étende postérieurement des vaisseaux de guerre aux bâtimens marchands; et d'ailleurs qui protégerait ces bâtimens s'ils étaient insultés ou dépouillés? Respecte-t-on un pavillon pacifique qui n'a pas au besoin des flottes pour le défendre? En se soumettant à cette clause du traité d'Unkiar-Iskelessi, entre la Porte et la Russie, la France et l'Angleterre déclareraient qu'elles renoncent au commerce et à la navigation de la Mer Noire. Il y a plus, c'est que la conduite molle

de ces deux puissances les compromettrait aussi dans la Méditerranée où la Turquie, couverte de la protection des escadres russes, essaierait bientôt de rentrer en possession de l'Égypte contre laquelle elle arme en ce moment. La Russie n'a jamais changé de rôle. Cette puissance est dans un état continuel et flagrant d'empiétement vis-à-vis de l'Europe; et en cela elle exécute religieusement le testament de Pierre Ier, qui a laissé à ses successeurs pour devoir de s'étendre de plus en plus vers l'Orient, en détournant l'attention de l'Europe par des démonstrations menaçantes vers l'Occident. Mais l'Europe est trop instruite aujourd'hui pour être dupée par des façons arrogantes. Les hommes d'état de l'Angleterre, et le petit nombre de ceux qui méritent en France ce nom, connaissent le côté faible de la Russie; ils savent le mot de cette faiblesse sans remède, et ce mot est pénurie d'argent. En ce moment, elle veut emprunter sur la Pologne; elle cherche vainement à mettre ce malheureux pays en gage chez les juifs de Londres, de Paris ou d'Amsterdam; mais heureusement la Russie n'a pas crédit à la Bourse où tout se voit sans illusion, où, en énumérant de grosses armées, on se demande, avant de s'effrayer de leurs baïonnettes, où sont les trésors et les revenus qui paieront tous ces soldats. Montecucioli, ce grand général qui fut, avec César, l'un des maîtres de Napoléon, a condamné d'avance la Russie à n'être pas une puissance conquérante, et la Russie s'est soumise à cet arrêt en ne cherchant point à améliorer ses finances, et en ne respectant pas ses engagemens financiers. Quand cette fière puissance tend la main à la maison Rothschild, celle-ci, toute portée qu'elle est à favoriser et à soutenir ses sœurs, les autres maisons souveraines, demande si, maîtresse de la Pologne depuis 1815, la Russie a payé la dette intérieure aux habitans du pays; elle lui demande si elle a rempli l'engagement contracté envers la France par l'empereur Alexandre de payer les redevances des légionnaires polonais; elle lui demande encore si elle n'a pas refusé de payer sa propre rente, émise en effets au porteur, à tous ceux qu'elle a jugé à propos de déclarer Polonais; et si de la sorte elle ne pourrait pas se dispenser un jour de payer son emprunt nouveau, en déclarant que la maison Rothschild est israélite polonaise d'origine. C'est ainsi qu'on raisonne à la Bourse, où l'on raisonne bien quelquefois. Aussi l'emprunt russe-polonais ne se fera-t-il pas, et l'Europe, tout égoïste qu'elle est, et égoïste mal entendue, ne fournira pas cette fois le knout à la Russie pour se faire outrager et battre par elle.

La nouvelle démonstration de la Russie ne tiendra donc pas si la France seconde l'Angleterre; elle ne tiendra même pas devant l'Angleterre seule, car déjà une tentative de ce genre, faite par l'empereur

Alexandre, échoua, il y a quelques années, devant la fermeté du cabinet anglais. Il s'agissait cependant d'une prétention moins exorbitante que celle-ci. L'empereur avait imaginé de fermer, par un décret, les mers Aléeutiennes, dont les eaux baignent ses possessions du nord. Ce décret interdisait à tous les bâtimens de guerre étrangers l'approche des établissemens russes du Kamtschatka et de toutes ces côtes, à une distance de deux cent milles. Les seules expéditions scientifiques pouvaient souffrir de cet ukase; néanmoins l'Angleterre en fit un cas de rupture, et l'empereur Alexandre retira tout doucement son décret. Cette fois c'est en apparence à la Turquie qu'on se trouve avoir affaire. Le départ de lord Durham, qui passe par Constantinople, *pour sa santé*, est certainement relatif à cette affaire. Pour la France, on ne sait ce qu'elle fera. Le ministère, qui s'épanche assez facilement en explications dans les journaux ministériels, ne se laisse pas pressentir; mais l'affaire de l'Amérique est d'un fâcheux augure. S'il fléchit, on peut dire que ce sera le dernier coup porté à notre commerce, dont on a la prétention de s'occuper exclusivement sous ce régime. L'incertitude de nos rapports avec l'Amérique a interrompu les relations commerciales avec les Etats-Unis; l'accession successive de tous les états de l'Allemagne au système de douanes prussien nous ferme tous les débouchés au nord; en Belgique, à nos portes, la contrefaçon tue une des branches les plus importantes de notre industrie; il ne nous manquerait plus que d'être privés de protection dans les ports de la Mer Noire, ce qui équivaudrait à une interdiction complète. Il est vrai que, pour dédommager nos armateurs et nos fabricans, il leur resterait les bals des Tuileries et la croix d'honneur.

Notre ministère a bien autre chose à faire qu'à s'occuper du reis-effendi et de l'empereur Nicolas. Ne faut-il pas qu'il mène à fin le procès sur lequel il a joué son existence politique? Quand il s'assemble en conseil, croyez-vous que, les portes une fois bien fermées, il compte les vaisseaux que la Russie rassemble aux Dardanelles, ou les bataillons qu'elle débarque à Kalisch? Nullement. Ne faut-il pas qu'il suppute auparavant combien il a d'accusés soumis et combien de récalcitrans; qu'il calcule ce que les catarrhes, la goutte, les eaux, la vie de campagne ou la mauvaise volonté lui ont enlevé de pairs au Luxembourg? Hier, un des journaux ministériels s'emportait en une violente indignation; le pays était compromis, disait-il, en danger, il fallait se réunir plus que jamais, serrer les rangs pour le défendre contre des ennemis puissans. Croyez-vous qu'il fût question d'aller à nos vaisseaux menacés par l'Amérique, ou à nos frontières mises en péril par les forces de la sainte-alliance? Non. L'ennemi est donc plus près, et plus dangereux encore? C'est donc une con-

spiration intérieure? Une machine infernale qui éclatera sous nos pas? Vous n'y êtes point. Il est vrai que la police s'occupe du complot anniversaire qu'elle se fait un devoir de découvrir chaque année, à l'approche des fêtes de juillet, et que sa conspiration annuelle est déjà annoncée; mais la grande conspiration qui met le ministère en fureur, est celle que M. Molé a tramée et exécutée à lui seul, sur son banc de pairie, qu'il abandonne pour aller se reposer à Plombières des ennuis et des agitations du procès. Il faut dire que le général Berthezène, que le comte de Guéhéneuc, que le baron de Barante, que M. de Flahaut, que le duc et le marquis de Crillon, que MM. Ornano, Lavillegontier, Villemain et d'autres, pourraient bien suivre M. Molé. Aussi M. Molé est-il devenu un *mauvais citoyen et un juge félon*. M. Molé, nous l'espérons, supportera sa disgrace avec patience. Les épithètes dont on l'a gratifié, ne sont pas nouvelles, accollées à son nom; les peintures du Louvre témoignent que Mathieu Molé dut autrefois les entendre, et l'histoire les a enregistrées depuis long-temps. En vérité, *l'esprit de contumace est dans cette famille*.

M. Molé avait demandé la libre défense des accusés, il s'était opposé, autant qu'il est en lui, à la violence qui les a traînés malgré eux devant la cour, et, en dernier lieu, il avait déclaré qu'il n'admettait pas le jugement sur pièces. Après avoir subi l'abandon successif de tous ses principes de juge, et avoir attendu jusqu'à ce que le dernier de ces principes fût violé, il a dû se retirer. On lui devait des remerciemens pour avoir pris si long-temps part au procès, on lui a décerné des injures.

Le procès a été rendu impossible le jour où la cour des pairs a ratifié l'arrêt de son président, qui n'admettait pas la liberté de la défense; tôt ou tard on devait en venir où l'on en est venu à cette heure; tel a été l'avis de M. Dupin, de M. Molé et de tous les hommes sensés que les passions politiques n'aveuglent pas. Le procès marchera de scandale en scandale; le mépris de toutes les formes de la justice en signalera toutes les phases, et bientôt il ne restera, pour entendre les imprécations du banc des accusés, que ceux auxquels elles s'adressent plus particulièrement, que M. Barthe, M. Cousin, et les provocateurs de cette triste procédure. Au reste, nous croyons savoir que la colère ministérielle contre M. Molé n'est pas partagée en haut lieu, et que là on n'a pas seulement essayé de retenir le noble pair par quelques-unes de ces paroles dont on n'est pas avare. M. Molé, qui porte un caractère ferme et arrêté sous les formes les plus douces et les plus conciliantes, n'eût sans doute pas obtempéré à une telle invitation; mais il paraît qu'elle ne lui a pas même été faite. Serait-ce une désapprobation tacite de la marche imprimée au procès par le ministère, une réserve préparée pour le cas de la formation d'un nouveau cabinet? Nous l'ignorons;

mais toujours est-il que, contre l'ordinaire, le ministère est abandonné à lui-même dans cette circonstance, et que le château le laisse seul s'occuper du soin de retenir les pairs fuyards.

Il s'en est fallu d'un accès de fièvre que le roi des Français devînt, dans cette semaine, roi de France, et qu'il tînt de la grace de Dieu la couronne qu'il a reçue du vœu du peuple. Le duc de Bordeaux touchait à sa fin, disait-on. L'embarras eût été grand pour tout le monde. Le parti carliste se trouvait pris au trébuchet de la légitimité, et forcé de saluer un descendant de saint Louis et l'oint de Dieu dans la personne de l'usurpateur, tandis que la révolution de juillet se trouvait n'avoir fait qu'une avance d'hoirie à son élu, et donné gain de cause à M. Guizot, quand il disait que les usurpateurs comme Louis-Philippe sont du bois dont on fait les rois légitimes. La division régnait déjà dans le parti carliste. L'équivoque *Gazette de France* voyait là une occasion unique d'offrir ses éternels états-généraux, tandis que la *Quotidienne*, plus franche, mais plus imprudente aussi, proposait don Carlos, en vertu de la rupture du pacte de famille, consentie par Louis-Philippe, quand il reconnut l'abolition de la loi salique en Espagne. Au château, on se réjouissait grandement, et la spirituelle princesse qui jadis, lors de l'abolition des titres, s'écriait avec joie : « Quel bonheur ! nous ne serons plus princes ! » disait, en embrassant sa famille : « Nous allons donc être de véritables rois. » Mais dans le château même régnait une sourde inquiétude. Les familiers, les aides-de-camp, les généraux admis aux honneurs de l'intimité et de la confiance, ce noyau composé des grosses bottes de l'empire, de banquiers affublés d'épaulettes et de croix, tout ce que la révolution de juillet a apporté du parquet de la Bourse, du comptoir et du tribunal de commerce, au milieu de l'apparat et des fêtes de la vie royale, voyait son avenir compromis. On s'assembla pour se communiquer ses craintes. Si, à l'occasion de la mort de Henri V, le faubourg Saint-Germain s'approchait de la royauté de juillet, qui n'est que trop disposée à l'accueillir, que deviendrait la suprématie bourgeoise, les honneurs, les distinctions, les profits, tout ce qui est aujourd'hui le partage de l'aristocratie nouvelle, et qui échoierait à l'ancienne, très habile en ce genre de substitution? C'est alors qu'il a été question de décider le roi à prendre le titre d'empereur; c'est dans ce coin qu'est née cette idée lumineuse dont il a été fait mention dans quelques journaux, mais elle n'a pas passé plus loin. Les hommes politiques en ont ri, sachant bien que leur maître tient trop à la couronne royale, objet des sollicitudes séculaires de la branche d'Orléans, pour jamais l'échanger contre le bandeau de César. L'affaire en restera là sans doute, et le vieil empire, plus usé et plus caduc encore que la

monarchie de saint Louis, attendra une meilleure occasion pour s'reconstituer.

Les manœuvres de Kalish ne tarderont pas à commencer. L'empereur d'Autriche a obstinément refusé de s'y rendre, et pour avoir le droit de refuser les officiers français qui voulaient y assister en amateurs, on a décidé d'écarter toutes les demandes des officiers autrichiens et des officiers prussiens qui ne font pas partie du camp. Le bateau à vapeur du Hâvre à Hambourg, parti le 11 de ce mois, porte cependant quelques jeunes Français de distinction qui se rendent à Kalish par Hambourg, et qui reviendront de là dans cette ville pour assister aux belles courses de chevaux du Mecklenbourg. M. le comte Anatole Demidoff est également parti, mais par terre. Au reste, on ne cite pas un seul de nos hommes politiques qui ait été tenté d'aller figurer dans ce lieu de réunion de toutes les notabilités de l'Europe. Il se peut toutefois qu'on voie à Kalish M. de Talleyrand, attendu que le prince a fait annoncer par tous les journaux qu'il ne s'y rendrait point.

P. S. L'évasion des prévenus d'avril, dont les détails se trouvent dans tous les journaux, loin d'augmenter les embarras du procès, permet au contraire à la cour des pairs de juger véritablement les accusés par contumace.

Il y a deux musiques bien distinctes, la musique de Cimarosa, de Rossini, de Beethoven, et celle des rossignols, des martinets et des fauvettes. A l'une il faut des voûtes sonores, des chœurs nombreux et d'imposans orchestres; à l'autre la vigne en fleur et les acacias. Toutes les deux ont leur saison en France : l'une s'entend l'hiver dans la salle éclatante des Italiens, l'autre à présent sous la feuillée épaisse des bois de Meudon et de Fontainebleau. Par une belle soirée d'hiver, après une représentation de *Don Juan*, on sent le besoin de parler de Mozart ou d'Henriette Sontag, et de faire part au public de ses émotions, afin d'attirer son dévoûment à la cause du génie et du talent. La musique des bois, au contraire, vous berce en d'indicibles rêveries, et la moindre analyse en détruirait les charmes mystérieux. La salle des Italiens est déserte et n'abrite plus que Rossini, l'hôte obstiné de ses hauteurs. Le rossignol chante, et voilà pourquoi nous nous taisons. Cependant nous allons essayer de réunir ensemble les faits peu curieux que nous savons, et de les raconter le plus brièvement qu'il nous sera possible.

Il n'est bruit à Londres que des triomphes récens de Mme Malibran. Cette cantatrice vient de jouer le rôle de Léonore dans *Fidelio*. Entre la *Sonnanbula* et *Fidelio* la différence est grande : il y a loin des phrases traînantes et langoureuses de Bellini à la mâle puissance, à la hardiesse emportée du chant de Beethoven. Mme Malibran a franchi le pas avec bonheur, elle s'est noblement mesurée avec le chef-d'œuvre; il est vrai qu'à

la fin ses forces étaient épuisées : n'importe, il est toujours glorieux de sortir vivant d'une lutte semblable. En s'attaquant à cette admirable musique, le chanteur doit se résigner à son rôle d'interprète et ne pas avoir la folle prétention d'en dépasser les limites, comme il a droit de le faire lorsqu'il s'agit d'une partition italienne. Au premier acte, l'expression mélancolique de la voix de Mme Malibran, la simplicité de ses gestes, émeuvent jusqu'aux larmes, mais c'est surtout dans la scène de la prison qu'elle est sublime, lorsqu'après avoir chanté avec un admirable sentiment de tristesse ce duo où Beethoven a jeté tant d'effets inouïs dans les basses, elle s'élance en délire, et force le traître Pezaro à renoncer à son crime. A tous les avantages de Mme Devrient, Mme Malibran joint une inspiration plus ardente, une voix plus ample et plus sonore, une intonation plus sûre. Il appartenait à Mme Malibran de venger les cantatrices vouées au chant italien du reproche qu'on leur fait journellement d'échouer toutes les fois qu'elles entreprennent d'exécuter une musique sérieuse. En effet, il est bien rare de voir des cantatrices italiennes réussir de ce temps dans la musique des grands maîtres. Le chant expressif et simple de Mozart trouve toujours dans leur gosier quelque note en demeure pour l'ornement des cantilènes de Bellini, et tout le monde sait que des deux seules cantatrices qui aient encore compris le rôle d'Anna, Mlle Sontag et Mlle Falcon, l'une est Allemande et l'autre Française.

L'Opéra-Comique vient de rappeler à lui Chollet et Mlle Prévost. Certes, si ce théâtre dépérit et s'en va tous les jours, ce n'est point faute d'acteurs. Avec le personnel de l'Opéra-Comique vous auriez de quoi défrayer dix théâtres d'Italie; il y a là vingt tenors, douze basses au moins, sept soprani, que je pourrais nommer, et tout autant de contralti sonnans. Si tous les premiers chanteurs de l'Opéra-Comique voulaient se réunir, ils feraient un chœur capable de satisfaire Meyerbeer, par le nombre du moins, car, d'après ce que je sais de leurs antécédens, je doute fort qu'il chantât juste. Au *Portefaix*, triste partition sous laquelle s'est abîmé le nom de M. Gomis, a succédé *Micheline*, opéra à ariettes en un acte, de M. Adam. Il faut à M. Adam six jours pour écrire une partition, ouverture, airs, duos et finale. Mozart passait deux ans sur le livret de *la Flûte enchantée*, Beethoven revenait trois fois sur son œuvre; il suffit de voir ses manuscrits pour s'en convaincre. Mais qu'est-ce que Mozart? qu'est-ce que Beethoven auprès de M. Adam, cette tête féconde, cette source intarissable de mélodie? Hélas! la source a beau répandre ses flots clairs, elle ne fera pas reverdir dans sa fleur le vieux tronc desséché de l'Opéra-Comique. M. Adam se contente de tout ce qu'il a sous la main; il écrit pour les chanteurs de l'endroit avec une confiance bien rare. M. Thénard lui est un Rubini; Mme Pradher une Sontag. Ce n'est pas que M. Adam ait foi dans les destinées de l'Opéra-Comique, il écrit trop pour cela. Non, M. Adam doute comme vous de l'avenir du théâtre qu'il alimente, et voilà pourquoi, lui, qui pourrait inventer des choses si belles et si grandes, il se résigne à renfermer sa pensée dans les étroites limites d'un acte, parce qu'il pense qu'un acte est vite appris et joué, et qu'il a de la sorte plus d'espoir d'arriver avant le jour de la ruine. M. Adam, qui écrit aujourd'hui *le Châlet* et *Micheline*, s'appelait autrefois *Solié* et *Gaveaux*;

il est né avec l'Opéra-Comique. Tant que l'Opéra-Comique existera, M. Adam sera là pour lui composer des refrains à chaque nouvelle mue, et lui lever des habits à sa taille.

L'Opéra a profité de l'absence de Mlle Taglioni et de la saison des chaleurs pour remettre au répertoire plusieurs ouvrages qui semblaient en avoir été exclus tout-à-fait. On a repris le *Don Juan* de Mozart, devant un public peu nombreux; n'était Mme Dabadie qui s'obstine à chanter faux avec une persévérance ridicule, l'exécution eût été belle et digne en tout point du chef-d'œuvre; l'autre jour nous avons entendu le finale de *Moïse*, musique grandiose et dont Rossini a pu seul trouver de notre temps les vastes dimensions; hier enfin *Guillaume Tell* et *le Comte Ory* dans la même soirée.

La dernière représentation de *Robert-le-Diable* a été troublée par un petit accident qui n'a point eu de suites, quelque importance que certains journaux aient voulu lui donner. Mlle Falcon a chanté le rôle d'Alice avec toute son ame; jamais cette voix si éclatante n'avait eu, dans le trio de la fin, une plus admirable expression d'enthousiasme sacré. L'école française est aujourd'hui si féconde en grandes cantatrices, que c'est raison, lorsqu'il s'en rencontre une qui prend son art au sérieux, d'essayer de la rebuter par d'aussi pitoyables moyens! En vérité, si le public n'avait fait justice d'une telle grossièreté, nous ne serions bientôt plus dignes d'être appelés le peuple le plus élégant et le plus gentilhomme de la terre. De deux théâtres où florissait encore l'aristocratie des bonnes manières et du bon goût, l'un est désert, l'autre envahi. L'Opéra devient tous les jours plus bruyant et plus tumultueux dans son parterre. On siffle maintenant à l'Opéra, on y trépigne ni plus ni moins que si c'était le théâtre des Folies-Dramatiques ou des Funambules; et si vous cherchez les causes de cette décadence, vous les trouverez dans les torts de l'administration. En sacrifiant l'art à des effets grossiers, les plaisirs de l'intelligence à d'autres plus faciles, on imite les directeurs des théâtres subalternes, et, tout en les imitant, on leur prend leur public. Le jour où le Théâtre Italien aura dans ses opéras, au lieu de musique et de chanteurs, des bals masqués, des conciles et des amas de caparaçons et d'oripeaux, le Théâtre Italien ne choisira plus son public.

— Mme Augustin Thierry, dont nos lecteurs n'ont pas oublié les morceaux ingénieux et de piquante observation, publiés autrefois dans la *Revue*, vient de faire paraître sous le titre de *Scènes de mœurs et de caractères au* XIXe *siècle et au* XVIIIe, un volume qui se recommande par de rares qualités de style, un récit simple et touchant. Nous ne serions pas étonnés que ce livre obtînt un succès réel auprès des gens de goût qui tiennent encore aux saines traditions de notre langue littéraire. Nous reviendrons quelque jour sur ce volume, ainsi que sur le recueil de *Dix ans d'Études historiques*, que M. Augustin Thierry nous a donné naguère. Tout ce qui sort de la plume de l'illustre écrivain mérite une attention sérieuse.

F. BULOZ.